

UNIVERSITE GALATASARAY
INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES
DEPARTEMENT DE LANGUE ET LITTERATURE FRANÇAISES

**L'IDENTITE DE L'AUTEUR VUE A TRAVERS LE PERSONNAGE-AUTRUI
DANS *LE FANATISME OU MAHOMET LE PROPHETE* DE VOLTAIRE ET *LES
AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE* DE CHATEAUBRIAND**

THESE DE MASTER RECHERCHE

Ceren ONAY

Directeur de recherche : Yrd. Doç. Dr. Engin BEZCİ

JUIN 2016

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES.....	i
RESUME.....	ii
ABSTRACT.....	viii
ÖZET.....	xiii
INTRODUCTION.....	1
PREMIERE PARTIE	
I. <i>Le Fanatisme ou Mahomet le prophète: critique de l'Islam ou la dénonciation de la bigoterie religieuse?</i>	8
1.1. <i>Le fanatisme ou Mahomet le prophète de Voltaire</i>	8
1.2. Voltaire: un défenseur incorrigible de la libre pensée.....	8
1.3. Quelques images chrétiennes et musulmanes dans les œuvres de Voltaire.....	12
1.4. Voltaire et l'Islam.....	18
1.5. Mahomet en tant que personnage fictif	20
1.6. Mahomet en tant que figure historique.....	31
1.7. L'auteur découvert à travers son anti-héros ou le défi au fanatisme religieux.....	49
DEUXIEME PARTIE	
II. LE DERNIER ABENCERAGE: CHATEAUBRIAND AMOUREUX DÉGUISÉ EN ARABE NOBLE.....	55
2.1. Chateaubriand: les rêveries d'un voyageur croyant.....	55
2.2. L'analyse du <i>Dernier Abencerage</i> : Aben-Hamet, le noble arabe à l'âme chevaleresque.....	62
3.2. L'homme méprisé/l'homme idéalisé.....	71
2.4. L'auteur découvert à travers son héros ou le héros comme alter-égo de l'auteur.....	77
CONCLUSION.....	89
BIBLIOGRAPHIE.....	94
CURRICULUM VITAE.....	97

RESUME

Le sujet de la thèse se base sur deux ouvrages d'époques différentes (XVIII^e et XIX^e siècles): *Le fanatisme ou Mahomet le prophète* de Voltaire et *Les aventures du dernier Abencerage* de Chateaubriand. Le point commun de ces ouvrages, c'est que tous les deux ont des protagonistes orientaux. Autrement dit, si l'on prend la culture des auteurs comme "le réglage par défaut", ces personnages sont des étrangers, ou bien l'autrui, qui viennent du dehors, du territoire de ceux-là. La première question qui vient à l'esprit en ce moment, c'est de savoir si l'opinion, le jugement et l'attitude individuel de l'auteur concernant la dite culture étrangère influencent la façon dont il représente ces personnages. La réponse à cette question, en général, varie d'un ouvrage à l'autre et n'est pas seulement ce à quoi on s'attend. Le tableau qui se révèle lorsqu'on fait une étude approfondie des ouvrages abordés en les mettant dans le même contexte avec la vie de l'auteur est un miroir qui reflète le monde intérieur, les valeurs, les idéaux, les luttes et les faiblesses de l'auteur plutôt qu'un étranger fictif modelé selon les moules imposés par l'imagination de ce dernier ou un personnage basé sur la réalité. On peut même dire que le protagoniste ou l'un des personnages secondaires est l'alter-ego de l'auteur.

Dans ce contexte, le choix des écrivains ayant des visions du monde et des croyances différentes joue un rôle très important qui rend les aspects similaires des ouvrages encore plus frappants. Chateaubriand, représentant d'une génération déçue par la "suprémie de la raison", qui se réfugie dans la spiritualité, a créé un admirable personnage musulman idéalisé à sa guise, malgré son attitude préjugée envers les adhérents de cette religion. Voltaire, porte-parole de l'Âge de Raison, bien qu'il n'ait pas particulièrement visé à attaquer l'Islam envers lequel il n'était pas plus hostile qu'aux autres religions, a transmis sa prise de position contre le dogmatisme, la bigoterie religieuse et la tyrannie par l'intermédiaire de l'image négative qu'il a faite du prophète Muhammed. Cela veut dire que l'opinion générale des écrivains sur l'appartenance culturelle des personnages s'oppose à la manière dont ils abordent ces derniers. Cela constitue une étape importante qui nous emmène au point visé : les personnages révèlent l'identité de l'auteur plus qu'ils ne révèlent ce que celui-ci pense de l'identité culturelle du personnage. La vision adoptée par l'auteur ou l'idéal qu'il a

créé dans son esprit se montre dans le cadre des ressemblances et des différences entre lui et le personnage.

La thèse se compose de deux parties dont chacune est consacrée à l'un des ouvrages abordés. Comme le sujet exige que l'écrivain, les personnages et l'intrigue soient étudiés dans le même cadre, tous les deux parties incluent la biographie de l'écrivain.

Dans l'introduction, nous expliquons le sujet de la thèse, touchons brièvement à la notion d'*autrui* à l'aide des citations d'Emmanuel Levinas et on aborde la relation auteur-personnage à la lumière des idées de François Mauriac.

La première partie commence par une courte introduction sur le contenu de l'ouvrage. Nous continuons avec la biographie de l'écrivain, dans laquelle sont accentués les aspects qui servent de points-clés pour l'étude. Pour faire mieux comprendre les différences et les parallélismes entre les opinions de l'écrivain et sa façon de représenter son personnage, nous nous sommes servi de ses autres ouvrages basés sur recherche, étude et /ou opinion, en ayant recours à des notes de bas de page en cas de nécessité. Ces sources nous aident à élucider ce que l'écrivain pensait de l'Islam, des musulmans, de la religion et des orientaux à des périodes variées de sa vie et montre comment se sont formées ces pensées. Bien que les procédés adoptés soient similaires dans toutes les deux parties, la première est un peu plus exhaustive, car elle comprend la biographie de la personne réelle sur laquelle est basé le protagoniste, ce qui est exigé par le contenu et l'intrigue de l'ouvrage. Les différences entre la personne réelle (Muhammed le prophète) et les personnages (Mahomet et les autres personnages de la tragédie inspirés des figures historique) sont soulignées par des passages entre les citations et l'information et les commentaires, permettant ainsi de dire quels sont les traits attribués arbitrairement à la personnalité réelle historique/personnage(s) fictif(s) et pourquoi l'auteur aurait suivi un tel procédé.

Si l'on jette un coup d'œil à la conclusion générale que nous propose les sources étudiées, on voit que Voltaire, étant un déiste qui croit que le pouvoir divin peut être saisi à travers un effort intellectuel, a été diffamé et mal compris plusieurs fois dans sa vie, ce qui l'a poussé à adopter une attitude négative envers la religion instituée. Les citations tirées du *Dictionnaire philosophique* montrent clairement comment l'écrivain raisonne à l'égard de la religion. Cette mentalité ouverte d'esprit qui s'oppose fortement au dogmatisme chrétien a influencé également son attitude envers

les autres religions abrahamiques, et l'écrivain a adopté une vue négative de l'Islam pendant des années. Ce qui a changé profondément son opinion sur cette religion est l'influence de l'historien célèbre, Henri de Boulainvilliers. *Le fanatisme ou Mahomet le prophète* a été écrit dans la période où l'écrivain était hostile à l'Islam; cependant, sa lettre adressée à M. de Missy indique ouvertement que ce n'est pas l'Islam mais le fanatisme de l'Église catholique qu'il a visé dans son ouvrage et que son vrai point de départ, c'était Jacques Clément, l'assassin du roi Henri III. La raison pour laquelle Clément a tué le roi qu'il jugeait trop libéral, c'est qu'on lui avait lavé le cerveau avec des dogmes religieux, et qu'il était devenu capable de faire n'importe quoi pour sa foi aveugle, à cause de l'attitude fanatique et radicale adoptée par l'Église catholique. Si l'on applique ce tableau aux personnages de l'ouvrage, on peut dire que Séide représente Clément, tandis que Mahomet est une incarnation de l'Église/du fanatisme. Zopire, quant à lui, il représente à la fois le roi assassiné et l'écrivain qui a assez souffert du dogmatisme.

En conclusion, Mahomet créé par Voltaire n'est pas un personnage qui s'appuie sur une analyse de la figure historique, mais une fiction créé au gré de l'écrivain, afin d'exprimer sa réaction contre la bigoterie religieuse et la tyrannie. La voix de l'écrivain, à son tour, trouve son écho dans celle de Zopire qui défie « le faux prophète » et l'attitude tyrannique de ce dernier.

Le procédé de la deuxième partie consacrée à l'ouvrage de Chateaubriand, *Les aventures du dernier Abencerage* est semblable à celui du premier, mais à la différence, il ne s'agit pas là d'une personnalité réelle. Ainsi, après la biographie de l'écrivain, on passe directement à l'analyse de l'ouvrage, dans laquelle les scènes, les dialogues et les descriptions les plus frappants sont offerts avec des commentaires minutieux. Dans le chapitre suivant, on aborde les opinions de l'écrivain sur les peuples orientaux d'une manière à révéler comment elles contredisent la façon dont il représente son personnage arabo-musulman à travers des citations commentées de *l'Itinéraire*. Dans le dernier chapitre, on fait la lumière sur le monde intérieur et la vie privée de l'écrivain par l'intermédiaire de lettres, de mémoires et d'information personnelle et essaye de dire comment ceux-là ont influencé la formation du personnage.

Dans l'intrigue qui se déroule autour d'Aben-Hamet, descendant de la dernière dynastie arabe qui a régné en Andalousie, il y a trois aspects qui ressortent : la vie privée, la croyance religieuse et l'opinion politique. Le rôle joué par la vie privée provient sans doute du fait que le personnage Doña Blanca est inspiré de Natalie de Noailles, avec qui l'écrivain a eu une affaire amoureuse. L'aspect dramatique qui fait de la nouvelle une histoire tragique d'amour impossible est que les protagonistes sont des différentes confessions. Bien que l'aspect politique ne soit pas aussi explicite que les deux autres, certaines sources sur la vie de l'auteur compare l'hésitation d'Aben-Hamet entre son amour et la religion de ses aïeux à celle de l'écrivain entre sa loyauté à la dynastie Bourbon et sa tendance à adopter des idées réformistes.

Le cadre que l'écrivain a choisi pour son récit est très significatif, car Granada est la ville où l'écrivain est allé à la rencontre de sa bien-aimée sur son chemin de retour de l'Orient. Le fait que la nouvelle n'a été publiée que bien après sa rédaction est lié à l'aspect politique : la manière dont l'ouvrage réfère à la guerre et décrit Don Carlos s'oppose à la politique de l'Espagne menée par Napoléon. En ce moment, il faut se rappeler que bien que l'écrivain défende une réconciliation entre l'ancien et le nouveau, en fin du compte, son attitude envers l'empereur est négative. Pourtant, la question essentielle qu'on doit poser, c'est de savoir pourquoi l'écrivain, connu comme un défenseur fervent du christianisme, a placé un protagoniste arabo-musulman à côté de l'héroïne inspirée de sa bien-aimée. Analyser et commenter ces problématiques d'une manière détaillée nous permettra d'avoir une idée satisfaisante sur combien et de quelle façon Aben-Hamet reflète le monde intérieur de son créateur.

Lorsqu'on étudie la relation de l'écrivain avec les femmes qui sont entrées dans sa vie, on se rend compte que sa personnalité est en pleine contradiction avec la figure de l'amant fidèle et désintéressé vue dans certains de ses ouvrages dont *Les Aventures du dernier Abencerage*. Celle qu'il a eue avec Natalie n'est pas une exception puisqu'il lui est devenu indifférent, une fois la passion éteinte. Cependant, il faut signaler que l'ouvrage a été rédigé dans une période où l'écrivain était assez ardent pour s'en inspirer. Pour ainsi dire, l'écrivain offre à Doña Blanca le grand amour qu'il n'a pas pu donner à Natalie à cause de sa nature volage, par l'intermédiaire Aben-Hamet. Il permet à ses personnages idéalisés de vivre, à travers sa plume, une histoire qu'il n'aurait jamais vécu puisque sa personnalité l'en

empêchait. Bien sûr, le protagoniste en proie au chagrin à cause de son amour impossible n'est pas propre qu'à cet ouvrage de l'écrivain, mais comme on l'a dit au-dessus, ce qui attire l'attention ici, c'est que l'héroïne tombe amoureuse d'un homme qui est très différent de l'auteur, au moins à surface, et qui appartient à un groupe généralement méprisé par l'auteur. Il est clair comme le jour que l'écrivain n'a pas créé ce personnage pour donner une image plaisante des Arabes ou des Musulmans. Cependant, il faut également prêter attention au fait que le protagoniste est issu du seul groupe des Musulmans dont l'écrivain parle respectueusement dans ses mémoires de voyage. Cela peut se lire comme un détail crucial qui permet l'auteur d'aimer son personnage et de s'identifier à lui, car ses commentaires dans les dites mémoires montrent ouvertement que ses opinions et impressions à propos des Musulmans sont loin d'être positives. Or, le héros qu'il a jugé digne de la représentation de sa bien-aimée est une somme de toutes les vertus et tous les idéaux exaltés par l'écrivain. Ces vertus parmi lesquelles se trouvent l'honneur, la loyauté, l'honnêteté et le courage peuvent se définir comme "les valeurs chevaleresques". L'honneur et la loyauté sont particulièrement abordés dans le cadre de la religion: Aben-Hamet compte se convertir au christianisme qu'il commence à connaître et respecter comme la religion des nobles et sublimes esprits, mais sa loyauté à la foi de ses aïeux l'emporte sur son admiration pour la religion de la femme qu'il aime et il renonce à son intention. Les dernières paroles de Doña Blanca adressées à Aben-Hamet, "Retourne au désert!", expriment clairement ce qu'elle attend de son amant : étant tombée amoureuse d'un homme qu'elle juge honorable et loyal, elle croit qu'un homme qui tournerait le dos à la religion de ses ancêtres pour épouser une descendante de ceux qui les ont massacrés ne serait plus digne de son amour. Autrement dit, Aben-Hamet et Doña Blanca deviennent encore plus sublimes l'un pour l'autre, puisqu'ils rejettent de renoncer à leur religions. Être capable de faire un sacrifice au nom de leur loyauté à leur héritage et leur foi, c'est le plus grand signe de mérite pour eux. En un sens, *Les aventures du dernier Abencerage* est, pour Chateaubriand, un moyen de couronner le christianisme, le titre de chevalerie et les valeurs dont ils se nourrissent; une histoire d'amour idéaliste et tragique écrite en réponse à la question "Qu'advierait-il si j'étais né un noble musulman à l'âme chevaleresque et épris de Natalie/Blanca d'un amour infini?"

Finalement, dans la conclusion, après avoir révisés et accentués brièvement les points clés qui nous permettent également de confirmer notre thèse ont fourni de l'information introductive sur *Le fou d'Elsa* de Louis Aragon entre autres qui est un ouvrage de nature semblable.

Pour finir, la conclusion que l'on tire de l'étude des personnages de ces ouvrages de différentes époques, écrits par des écrivains à des croyances et des visions du monde qui ne se ressemblent pas, peut se résumer ainsi : en créant les personnages en question, tous les deux écrivains se sont inspirés de leur propre monde intérieur, leur idéaux, des valeurs qu'ils chérissent et des messages qu'ils souhaitaient transmettre plutôt que des personnes réelles ou des opinions et des impressions qu'ils ont de ces dernières. En conséquence, ces personnages reflètent l'identité et la vision du monde de l'auteur plus qu'ils ne reflètent ce qu'il pense de l'appartenance culturelle ou religieuse de ceux-là.

ABSTRACT

The subject of the thesis is based on two literary works from different eras : *Le fanatisme ou Mahomet le prophète* by Voltaire and *Les aventures du dernier Abencerage* by Chateaubriand. What these works have in common their Eastern protagonists. In other words, if we base our statement on the culturel belonging of the writers, we can say these characters are out of their scope. They are the stranger, "the other". At this point, the first questions that springs to mind is whether the writers' personal opinion and attitude about the aforementioned foreign culture affect the way they tackle their characters. The answer would drastically change from one work to another and may not always turn out as expected. When thoroughly examined and put into the same context with the writer's life, these characters reveal themselves to be a mirror that reflects the inner world, ideals, values, struggles, weaknesses of the author rather than a made-up stranger moulded by their mind or a character based on reality, shaped by first-hand impressions; to the extent that the protagonist or one of the side characters may be read as the writer's alter-ego.

In this context, the difference between the beliefs, world views and generations of the writers plays a crucial role that further emphasizes what their works have in common. As representative of the generation disappointed by the reason-centred standpoint of the Age of Enlightenment and taking refuge in spirituality, Chateaubriand created an admirable Muslim character in spite of his prejudiced attitude toward Mohammedans. On the other hand, as a spokesperson of the Age of Enlightenment, Voltaire chose to convey his anti-dogmatic standpoint against religious bigotry and tyranny through a negative image of the Prophet Mohammed, despite the fact that he didn't actually intend to target Islam, which he didn't dislike any more than other religions. Consequently, it wouldn't be wrong to affirm that the way the characters are treated contradict with the general ideas of the writers and their opinion of the cultural belonging of the former. This is a fact that serves as a milestone to take us to the point at which the thesis aims : The characters reveal more about the identity of the writer than they do about what he thinks of their culture, ethnicity, belief etc. The view adopted by the writer and/or the ideal he created in his mind emerges within the frame of his resemblances and differences with the character.

The thesis is composed of two parts (the introduction and the conclusion not included) and each part is dedicated to one of the examined works. As the subject requires a detailed study of the writer, the characters and the plot in relation to each other, both parts include the biography of the writer.

The introduction offers a statement of the subject, touches upon the notion *autrui* supported by some quotations from Emmanuel Levinas and tackles the writer-character relation in the light of François Mauriac's views.

The first part begins with a short introduction about the content of the work and tells the life story of the writer by highlighting the aspects that are crucial for the thesis. Research and idea based works were used along with the citations of which sources were indicated in the footnotes in order to provide a clear understanding of the difference between the views adopted by the writer and the way he represents his characters. These sources shed light on the views of the writer about religion, Islam, Muslims and Easterners at the different periods of his life and how they were shaped. Although the way of proceeding is similar in the two parts, the first one is a little more comprehensive as it inevitably includes the biography of the real person on which the main character was based. The differences between the person and the character are emphasized by transitions between information and comments, thus providing an idea as to which traits were given to the character arbitrarily by the writer and why the latter might have done that.

Looking at the general conclusion to which the examined sources lead us, Voltaire, as a deist, who believed that divine power can be comprehended through an intellectual effort was often misunderstood and vilified for that, which caused his approach to organized religion evolve in a negative way. His way of reasoning about religious belief is clearly seen in the citations from his work titled *Dictionnaire philosophique*. This open-minded mentality that is completely opposed to Catholic dogmatism also affected his opinion about the other abrahamic religions and led him to hold a negative view of Islam for many years. It was by the influence of famous historian Henri de Boulainvilliers that his opinions went through a drastic change. *Le fanatisme ou Mahomet le prophète* was written at the time when the writer thought negatively of Islam; however, as he openly indicated in his letter to M. de Missy, what he targeted by his play was actually the Catholic Church and his essential

inspiration was Jacques Clément who assassinated King Henri III. The reason why Clément killed the king he found too liberal was that he was brainwashed by religious dogma and he was capable of doing anything for his blind faith. What drove him to that point was the fanatical and radical attitude embraced by the Church. When we adapt this picture to the characters of the play, we can easily affirm that Séide represents Jacques Clément, Mahomet stands for the Church/bigotry, and Zopire is not only the incarnation of the assassinated king, but also of the writer who suffered because of dogmatism.

In conclusion, Mahomet created by Voltaire isn't a character that relies on a profound, research based analysis of truth, but a fictive one arbitrarily made up by the writer to as a reaction to religious fanaticism and tyranny. The writer's own voice, by the way, is heard through Zopire defying the tyrannical advances of a false prophet.

The second part that examines the work of Chateaubriand is similar to the first one in terms of structure and proceeding, but this time our hero bears no connection or resemblance to a real person. Consequently, the writer's biography is directly followed by an analysis of the plot, where the most crucial scenes, dialogues and descriptions are presented along with comments. The next chapter offers a views of the writer's opinion about Muslims in a way that emphasizes how it contradicts the character he created, through comments about the citations from his *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. The final chapter is supported by citations that shed light on the writer's private life and inner world, including letters excerpts and memories, revealing how these affected the way the character was shaped.

In the plot that centres around Aben-Hamet, a descendant of the last Arab rulers of Andalousia, there are three aspects of the writer's life that stand out: private life, religious belief and political view. The role played by the private life is undoubtedly a consequence of the fact that the character Doña Blanca was inspired by Natalie de Noailles, with whom the writer had a whirlwind romance at the time. It is due to the difference of faith between the hero and heroine that the love story takes a tragic turn. Although political view is not as significant as the other two aspects, details about the writer's life and works reveal that the hesitation of Aben-Hamet between his love and the faith of his ancestors can be read as a reflection of Chateaubriand's

fluctuation between his loyalty to Bourbon dynasty and his tendency to embrace reformist ideas.

The setting that the writer chose for his story is very significant as Granada is the city where he met up with his beloved on his way back from his journey to the East. When it comes to its date of publishing which was belated by years that is linked to the political aspect, as the depiction of Don Carlos and the references to war are opposed to Napoléon's policy in Spain. At this point, it needs to be reminded that no matter how much the writer tries to reconcile the old order and with novelty, his attitude toward the emperor is, in the end, as negative as it gets. However, the main question that needs to be asked is why a fervent defender of Christianity would place a Muslim Arab beside the female character inspired by his beloved, despite his open disdain for Islam and its followers. Analysing and commenting on these issues offer us a satisfying glimpse into the writer's inner world and how it is reflected by Aben-Hamet.

Judging from the available information on his relationships with the woman who came into her life, Chateaubriand reveals himself to be the exact opposite of the loyal and selfless lover seen in some of his work. The one he had with Natalie de Noailles is no exception in that he grew indifferent to her after the passion died down, nevertheless, the story was written at a time when his feelings were still intense enough to give him inspiration. While reading it, one gets the impression that the great love Chateaubriand withheld from Natalie is given to Blanca through Aben-Hamet and what the writer couldn't have because of his flighty personality is granted to his idealized protagonists on paper. A protagonist separated from his beloved by hopeless circumstances and suffering from impossible love isn't peculiar to this story; however, as we have mentioned above, what catches the attention here is that the female character inspired by the writer's beloved falls in love with a man who belongs to an ethnic and religious group that he scorns. It is obvious that Chateaubriand didn't create Aben-Hamet to make a pleasant image of Arabs or Muslims, but it must be also noted that the protagonist is a descendant of the only group of Muslims of which the writer speaks respectfully in his *Itinéraire*, that is to say, of Andalousian Arabs. It might be affirmed that this is a vital detail in terms of the writer's ability to love his protagonist and to identify with him, as it is clearly revealed by his comments about his memories that his general view of Muslims is as

far from positive as possible. The hero that Chateaubriand found worthy of his Natalie/Blanca, on the other hand, is a sum of all the virtues and ideals cherished and exalted by the writer. Most of these virtues, like honour, bravery, honesty and loyalty, can be described as "chivalric values". Honour and loyalty are especially tackled within the scope of faith: for a while, Aben-Hamet considers converting to Christianity that he has got to know and deeply respect as the religion of noble spirited, sublime people, but he steps back as his loyalty to the faith of his ancestors outweighs anything else. The last words Doña Blanca says to her lover, "Return to the desert", shows clearly what she expects of him: she fell in love with a man she knows to be honourable and loyal. If he were the kind who can turn his back on the religion of his ancestors to marry a descendant of those who killed them, he wouldn't be worthy of her love anyway. In other words, Aben-Hamet and Doña Blanca grow even more sublime in the eyes of each other, thanks to both of them rejecting to convert to the religion of the other. Being able to sacrifice their love as a proof of loyalty to their faith and their bloodline is the greatest order of merit for them. In a manner of speaking, *Les aventures du dernier Abencerage* is a crown put on Christianity, chivalry and the values they are nurtured by. It is an idealistic and tragic tale of romance written as an answer to this question: "What would happen if I had been born as a noble Muslim with a chivalrous spirit and grew eternally attached to Natalie/Blanca?"

In the conclusion, after the key points of the targeted outcome are briefly revised and emphasized, a piece of introductory information about another similar work, *Le fou d'Elsa* by Louis Aragon, is presented.

What we conclude from the study of Eastern characters in two literary works from two different eras, written by authors with very different views can be briefly summed up as follows: while creating these characters, both writers were inspired by their own inner world, ideals, values and messages they wanted to convey rather than by real people or their impressions and ideas of the latter. As a consequence, the characters in question are more of a reflection of the writer's identity and perspective than his opinion about the culture and/or the religion of the character.

ÖZET

Tezin konusu iki farklı döneme ait iki yapıt üzerine kuruludur: Voltaire'den *Le fanatisme ou Mahomet le prophète* ve Chateaubriand'dan *Les aventures du dernier Abencerage*. Yapıtların ortak noktası başkahramanlarının Doğulu karakterler olmasıdır. Diğer bir deyişle, yazarlar kültürel aidiyeti baz alınır, yarattıkları karakterler kendi alanlarının dışında, yabancı, "öteki"dir. Bu noktada akla gelecek ilk soru, yazarların söz konusu yabancı kültüre dair kişisel görüş, tutum ve yargılarının bu karakterleri ele alış biçimlerini etkileyip etkilemediğidir. Bu sorunun yanıtı yazardan yazara ve yapıttan yapıta farklılık gösterir ve her zaman beklenen yönde olmayabilir. Tezde ele alınan yapıtlardaki karakterleri derinlemesine inceleyip yazarın yaşamıyla aynı bağlama oturttuğumuzda ortaya çıkan tablo, yazarın kendi kafasındaki kalıplara göre yarattığı kurgusal bir yabancıdan ya da izlenimlere göre şekillenmiş, gerçeğe dayalı bir karakterden ziyade kendi değerlerini, ideallerini, iç dünyasını, mücadelelerini, eksikliklerini yansıtan bir aynadır. Öyle ki, başkahraman ya da yan karakterlerden biri için yazarın alter egosu yakıştırması dahi yapılabilir.

Bu bağlamda seçilen yazarların farklı dönem, görüş ve inançlardan olması önemli bir rol oynamakta, söz konusu farklar yapıtlardaki ortak noktanın varlığını daha da ön plana çıkarmaktadır. Aydınlanma Çağı'nın saf mantık temelli düşüncesinde aradığını bulamayıp maneviyata yönelmiş bir kuşağın temsilcisi olan Chateaubriand, Müslümanlara karşı önyargılı tutumundan bağımsız olarak idealize edilmiş, hayran olunacak derecede olumlu özellikler taşıyan bir Müslüman karakter yaratmıştır. Aydınlanma Çağı'nın temsilcisi olan Voltaire ise, İslamiyet'e karşı ilk başlarda takındığı olumsuz tutum bütün dinler için geçerli olup temel hedefi Müslümanları yermek olmamasına rağmen dogmatizme, dinsel bağnazlığa ve zorbalığa karşı tutumunu olumsuz bir Hz. Muhammed betimlemesi aracılığıyla aktarmıştır. Dolayısıyla, karakterlerin işleniş biçimi yazarların genel tutumları ve karakterlerin kültürel aidiyetine bakışıyla çelişki içindedir. Bu durum da bizi tezin amaçladığı noktaya götüren kilometre taşlarından biridir: Karakterler, yazarların onların kültürüne ya da kimliğine dair görüşünden çok yazarların kendi kimliğinden izler taşımaktadır. Yazarın benimsediği görüş ya da kafasında kurduğu ideal, karakterle olan benzerlikleri ve zıtlıkları çerçevesinde kendini gösterir.

Tez giriş ve sonuç haricinde iki bölümden oluşmaktadır ve bölümlerin her biri ele alınan yapıtlardan birine ayrılmıştır. Tezin konusu yazar, karakterler ve olay örgüsünün ilintili olarak ele alınmasını gerektirdiği için iki bölümde de yazarın yaşam öyküsüne yer verilmiştir.

Giriş kısmında tezin konusu açıklanmış, Emmanuel Levinas'dan yapılan alıntılarla kısaca *autrui* ("öteki") kavramına değinilmiş, yazar-karakter ilişkisi François Mauriac'ın görüşleri ışığında ele alınmıştır.

İlk bölümde, yapıt hakkında kısaca bilgi verilerek giriş yapılmış, tez açısından önemli noktalar vurgulanarak yazarın yaşam öyküsü anlatılmıştır. Yazarın benimsediği görüşler ve karakterlerini betimleme biçimi arasındaki farkların ve paralelliklerin daha iyi anlaşılması için araştırma, inceleme ve fikir bazlı yapıtlarından yararlanılmış, gereken yerlerde dipnotlarda kaynağı belirtilen alıntılara başvurulmuştur. Bu kaynaklar yazarın hayatının farklı dönemlerinde inanç, din, Doğulular, Müslümanlar, İslam üzerine görüşlerinin ne yönde olduğu ve nasıl şekillendiğine ışık tutmaktadır. Tezin iki bölümünde izlenen yol benzerlik göstermekle beraber ilk bölüm biraz daha geniş kapsamlıdır. Yapıttaki ana karakterin gerçek bir tarihi figürden esinlenerek yaratılmış olması, söz konusu kişinin de yaşam öyküsüne yer verilmesini gerekli kılmıştır. Gerçek kişi ve karakter arasındaki farklılıklar bilgi ve yorum arası geçişlerle vurgulanmış, böylelikle yazarın karakter hangi özellikleri keyfi olarak yüklediği ve bunun niçin yapmış olabileceği konusuna mümkün olduğunca açıklık getirilmiştir.

İncelenen kaynaklardan çıkan genel sonuca bakılırsa, Voltaire tanrısızlığın varlığı ve işleyişine dair çıkarımların akıl yoluyla yapılabileceğini düşünen bir deist olarak hayatı boyunca sık sık yanlış anlaşılmış ve yerilmiş, buna bağlı olarak en başından sorgulayarak yaklaştığı kurumsal dine bakışı olumsuz yönde evrilmiştir. Yazarın dinle ilgili ne şekilde akıl yürüttüğü *Dictionnaire philosophique* adlı yapıtından yapılmış alıntılardan apaçık görülmektedir. Hristiyan dogmatizmi ile taban tabana zıt bir tutumu yansıtan bu açık görüşlü zihniyet diğer ibrahimî dinlere olan yaklaşımını da etkilemiş, yazar uzun yıllar İslam'a dair olumsuz bir tutumu benimsemiştir. Bu dinle ilgili görüşlerinin aksi yönde değişimi ise ünlü tarihçi Henri de Boullainvilliers'nin etkisiyle gerçekleşmiştir. *Le fanatisme ou Mahomet le prophète* Voltaire'in İslam'a olumsuz baktığı dönemde kaleme alınmıştır, ancak M.

de Missy'ye hitaben yazdığı mektupta da açıkça belirttiği gibi, oyunun hedefi İslam ya da Hz. Muhammed'in şahsı değil, Katolik bağnazlığıdır ve asıl çıkış noktası Fransa kralı III. Henri'nin suikastçısı Jacques Clément'dir. Clément'in dinî açıdan fazla liberal bulduğu kralı öldürmesinin nedeni dinsel dogmalarla beyninin yıkanması ve körü körüne bağlandığı inancı için her şeyi yapabilecek durumda olmasıdır. Onu bu noktaya getiren ise Katolik kilisesinin benimsediği bağnaz ve radikal tutumdur. Bu tabloyu kitaptaki karakterlere uyguladığımızda Séide'in Jacques Clément'ı, Mahomet'in kiliseyi/bağnazlığı, Zopire'in ise bir anlamda hem öldürülen kralı, hem de dogmatizm yüzünden sıkıntı çeken yazarı temsil ettiğini söyleyebiliriz.

Sonuç olarak, Voltaire'in yarattığı Mahomet araştırma ve inceleme sonucu ortaya çıkmış bir tarihi karakter tahliline dayanmayan, yazarın dinsel bağnazlığa ve zorbalığa karşı tepkisini dile getirmek için keyfî olarak kurguladığı uydurma bir karakterdir. Yazarın kendi sesi ise anti-kahraman olarak niteleyebileceğimiz Mahomet'in karşısında Zopire'in sahte peygambere ve onun zorba tutumuna meydan okuyan tavrıyla yankı bulmaktadır.

Chateaubriand'ın yapıtını ele alan ikinci bölüm gidişat bakımından ilk bölümle hemen hemen aynı özellikleri göstermektedir, ancak bu seferki kahramanımız herhangi bir gerçek kişiden iz taşımamaktadır. Dolayısıyla yazarın yaşam öyküsü anlatıldıktan sonra yapıtın çözümlemesine geçilmiş, alıntı yapılan can alıcı betimleme, sahne ve diyaloglar onlara dair yorumlarla beraber aktarılmıştır. Bunu takip eden kısımda yazarın Doğululara dair genel görüşleri yarattığı Doğulu karakterle karşılaştırma amaçlı olarak, aradaki karşıtlığı ortaya çıkaracak biçimde yansıtılmış, Doğu'ya yaptığı gezileri anlattığı kitabından alıntılar yapıp bunlara yorum getirilmiştir. Son kısımda ise alıntı olarak yazarın özel yaşamına ve iç dünyasına ışık tutan bilgilere, anılara ve mektuplara yer verilmiş, bunların kitaptaki karakterin şekillenmesinde ne gibi etkileri olduğu ortaya konmuştur.

Endülüs'te hüküm süren son Arapların soyundan gelen Aben-Hamet karakteri çevresinde gelişen olay örgüsünün tahlilinde yazarın yaşamının özellikle üç yönü ön plana çıkmaktadır: özel hayat, inanç ve politik tutum. Özel hayatın oynadığı rolün başlıca sebebi hiç kuşkusuz Doña Blanca karakterinin yazarın gerçek hayatta aşk yaşadığı Natalie de Noailles'dan esinlenerek yaratılmış olmasıdır. Aşk hikâyesinin dramatik yönünün gelişip bir imkânsız aşk trajedisini halini almasında ise

başkahramanların farklı dinden olmasının etkisi vardır. Politik yön bu iki öge kadar belirgin olmamakla birlikte, yazarın hayatına dair inceleme yapıldığında görüldüğü üzere, Aben-Hamet karakterinin atalarının dini ve aşkı arasında yaşadığı gelgit sıklıkla Chateaubriand'ın Bourbon hanedanına sadakati ve yenilikçi fikirlere eğilimi arasında yaşadığı bocalama ile karşılaştırılmıştır.

Yazarın anlatısı için seçtiği yer de oldukça manidardır, zira Granada, Doğu'ya yaptığı uzun yolculuktan dönüş yolunda Natalie ile buluştuğu şehirdir. Yazıldıktan yıllar sonra yayınlanmış olması ise anlatının politik yönü ile ilgili bir durumdur, çünkü yazarın kitaptaki Don Carlos betimlemesi ve savaş göndermeleri Napoléon'un İspanya politikasına aykırı düşmektedir. Bu noktada yazarın her ne kadar genel görüş olarak eski ve yeninin uzlaşmasını savunsa da son tahlilde Bonaparte'a karşı tutumunun olumsuz olduğunu hatırlatmak gerekir. Ancak sorulması gereken asıl soru Hristiyanlığın savunucusu olarak tanınan bir yazarın niçin sevgilisinden esinlendiği bir karakterin yanına Arap ve Müslüman bir başkahraman koyduğudur. Bu konuların ayrıntılı bir biçimde çözümlenip yorumlanması bize Aben-Hamet karakterinin yaratıcısının iç dünyasını ne kadar ve ne şekilde yansıttığına dair tatminkâr bir fikir verecektir.

Yazarın hayatına giren kadınlarla ilişkisine baktığımızda, *Les aventures du dernier Abencerage* da dâhil olmak üzere çeşitli yapıtlarında yer alan özverili ve sadık âşık tiplemesine tamamen ters düşen bir portre çizdiğini görüyoruz. Natalie de Noailles ile olan ilişkisinde de yazar, ilk tutkusu söndükten sonra oldukça kayıtsız bir tutum takınmıştır, ancak yapıt Chateaubriand'ın aşkını hâlâ onda esin bulacak yoğunlukta yaşadığı dönemde yazılmıştır. Yazar adeta gerçek hayatında Natalie'ye veremeyeceği büyük aşk tablosunu Aben-Hamet suretinde Doña Blanca'nın önüne sermiş, dünyada yaşamasına kendi benliğinin izin vermediği kadar büyük bir aşkı kâğıt üzerinde, idealize ettiği karakterlerine yaşatmıştır. Koşullardan ötürü sevdiğine bir şekilde kavuşamayıp imkânsız aşkın pençesinde acı çeken karakter kuşkusuz Chateaubriand'ın bu yapıtına özgü değildir, ancak yukarıda da değindiğimiz gibi burada dikkati çeken, gerçek hayattaki sevgiliden esinlenilerek yaratılmış Doña Blanca karakterinin görünürde yazardan çok farklı olan, hatta yazarın çoğunu küçümsemediği bir gruba ait birine âşık olmasıdır. Chateaubriand'ın bu karakteri yaratmaktaki motivasyonunun Araplara ya da Müslümanlara dair ruh okşayıcı bir imaj oluşturmak olmadığı apaçık ortadadır, ancak başkahramanın yazarın gezi yazılarında övgüyle ve saygıyla söz

edilen tek Arap-Müslüman topluluğa mensup olması, yani bir Endülüs Araplarının soyundan gelmesi de dikkat çekicidir. Bunun, yazarın kendi karakterini sevip kendini onunla özdeşleştirebilmesi açısından hayatî bir ayrıntı olduğu söylenebilir, zira anılarında yaptığı yorumlardan da anlaşılacağı üzere Chateaubriand'ın İslâm ve Müslümanlar üzerine genel görüş ve izlenimleri hiç de olumlu değildir. Yazarın sevdiği kadının temsiline yakıştırdığı kahraman ise yücelttiği tüm erdemlerin ve ideallerin bir toplamıdır. Onur, sadakat, dürüstlük, cesaret başta olmak üzere bu erdemlerin birçoğu "şövalyelik değerleri" olarak nitelenebilir. Onur ve sadakat erdemleri özellikle din çerçevesinde ele alınmıştır: Aben-Hamet asil ve yüce ruhlu insanların dini olarak tanımaya ve derin bir saygı duymaya başladığı Hristiyanlık dinine geçmeyi düşünür, ancak atalarına olan sadakati ağır basarak bu kararından döner. Doña Blanca'nın sevgilisine söylediği son söz olan "Çöle dön" ise genç kadının onurlu bir erkekten ne beklediğini açıkça ifade etmektedir: O, onurlu ve sadık olarak tanıdığı bir adama aşık olmuştur ve onun aşkı uğruna atalarının dininden vazgeçip düşmanının soyundan gelen biriyle evlenecek erkek, zaten onu hak edecek kadar onurlu değildir. Başka bir deyişle, Aben-Hamet Hristiyan olmayı, Doña Blanca ise Müslüman olmayı reddederek birbirlerinin gözünde daha da yücelmişlerdir. İnanca ve soya sadakat uğruna özveride bulunabilmek onlar için en büyük liyakat nişanıdır. *Les aventures du dernier Abencerage* bir anlamda, Chateaubriand'ın Hristiyan dinine, şövalyelik unvanına ve bunların beslendiği değerlere taktığı bir taç, kendi kendine "Soylu ve şövalye ruhlu bir Müslüman olarak doğup Natalie/Blanca'ya sonsuz bir aşkla bağlansaydım ne olurdu" sorusuna bir yanıt olarak yazdığı romantik, trajik ve idealist bir aşk masalıdır.

Sonuç kısmında varılmak istenen saptamanın kilit noktaları kısaca gözden geçirilip vurgulanmış, Louis Aragon'un benzer özellik taşıyan *Le fou d'Elsa* başlıklı yapıtıyla ilgili giriş niteliğinde bilgi verilmiştir.

Farklı dönemlerden, farklı inanç ve görüşlere sahip iki yazarın yapıtlarındaki Doğulu karakterlerin incelenmesinden çıkan sonuç kısaca şudur: Her iki yazar da bu karakterleri yaratırken gerçek kişilerden ya da onlara dair izlenim ve fikirlerinden ziyade kendi iç dünyalarından, ideallerinden, değerlerinden ve vermek istedikleri mesajlardan esinlenmişlerdir. Dolayısıyla, ortaya çıkan karakterler de yazarın onların kültürel, dini, etnik aidiyetine dair görüşünden ziyade yazarın kimliğinin ve hayata bakışının bir yansımasıdır.

INTRODUCTION

À partir du XVI^{ème} siècle, notamment avec la découverte des Amériques entre autres, la représentation de l'autrui n'a jamais été exclue de la littérature française. Cet autrui, porté sous les yeux du lecteur à travers la plume d'un auteur qui partage avec lui la même culture, est l'un de ceux qui étaient censés être inévitablement différents: les gens d'une autre couleur de peau, d'une autre partie du monde, d'une autre religion, brièvement, d'une autre culture avec ses propres valeurs, presque toujours sujette au jugement d'un regard qui voit l'identité occidentale-chrétienne comme "la culture par défaut".

Si l'on se demande pourquoi un écrivain européen choisirait "l'autrui" comme le personnage de son œuvre, les réponses peuvent se multiplier. Il peut s'agir simplement d'un cas d'orientalisme où l'auteur cherche à justifier l'intervention dans le conduit d'un peuple dont la manière de vivre est considérée archaïque. Il se peut que l'auteur vise à exalter certains aspects de sa nationalité ou de sa religion en les comparant à celles de l'autrui dans un contexte fourni par un procédé littéraire. Il est également possible que l'auteur souhaite ajouter une pincée d'exotisme à son œuvre pour éveiller de la curiosité chez le lecteur, pour qui, à n'importe quelle époque, la conception de l'autrui a tendance à aller de pair avec une ambiance de mystère.

En tout cas, le choix de l'autrui en tant que sujet d'une œuvre constitue un exemple de l'appropriation culturelle où l'auteur tire ce qu'il peut de la culture en question pour l'utiliser à son gré sans se faire partie d'un échange qui puisse l'amener à l'apprécier et critiquer d'une façon réaliste.

Cependant, cette appropriation culturelle n'est pas forcément le produit d'un but malveillant à l'égard de la représentation de l'autrui. En plusieurs cas, la façon dont le personnage est peint reflète moins ce que l'auteur connaît ou pense de sa culture que ce qu'il veut dire de lui-même. Les épreuves, les témoignages, les préjugés et les idéaux de l'auteur qui se cachent entre lignes font surface si l'on cherche à comprendre le contexte dans lequel l'œuvre a été produite. C'est ainsi que se révèlent l'intellectuel déçu, l'athéiste prévoyant, le sceptique incorrigible, le critique du christianisme, l'amoureux souffrant, le royaliste fidèle ou le chrétien fervent comme des divers

aspects de l'identité de l'auteur. Autrement dit, l'autrui devient une sorte de miroir qui montre plusieurs facettes de soi.

La représentation de ce que l'on observe dans son entourage et ce que l'on déduit d'une réflexion focalisée sur son for intérieur est, en effet, ce qui fournit à l'auteur la base sur laquelle se construisent ses personnages et l'intrigue de son récit. Rien dans l'œuvre ne se crée du néant, ce qui veut dire que l'intervention de l'identité de l'auteur dans son récit est inévitable. Voici ce qu'en dit François Mauriac dans son *Romancier et ses personnages*:

*« Les personnages qu'ils [les romanciers] inventent ne sont nullement créés, si la création consiste à faire quelque chose de rien. Nos prétendues créatures sont formées d'éléments pris au réel; nous combinons, avec plus ou moins d'adresse, ce que nous fournissent l'observation des autres hommes et la connaissance que nous avons de nous-mêmes. »*¹

Ce mémoire se propose de démontrer les éléments révélateurs de soi et la manière dont l'identité de l'auteur, au niveau individuel, idéologique et culturel, influence la représentation de l'autrui à partir de deux ouvrages des différentes époques: *Le fanatisme, ou Mahomet le prophète* de Voltaire au XVIIIe et *Le dernier Abencerage* de François-René de Chateaubriand au XIXe.

Ces deux écrivains avaient des croyances religieuses ou pour mieux dire spirituelles complètement différentes: Voltaire était un libre penseur déiste qui rejetait toute sorte de religions institutionnalisées tandis que Chateaubriand était un défenseur fervent de ce qu'il appelait, comme dans le titre de son ouvrage, "le génie du christianisme". Le point commun des ouvrages en question est que leurs protagonistes sont des personnages arabo-musulmans: celui de Chateaubriand est complètement fictif alors que celui de Voltaire est inspiré d'une personnalité réelle: Muhammed, le prophète de l'Islam. L'autre point commun qui constitue l'épine dorsale de ce notre travail est le fait que, malgré la dite différence entre les visions du monde attribuées à chacun de deux auteurs, leur manière d'aborder ces personnages orientaux est similaire en ce qu'elles révèlent quelque chose de l'identité de l'écrivain, indépendamment de ce qu'il pense vraiment de la culture dont le personnage est issu.

¹ François Mauriac, **Le romancier et ses personnages**, Éditions R.-A. Corrêa, 1933, p. 95.

Avant de passer à l'analyse des ouvrages en question, il est judicieux de jeter un coup d'œil sur la "notion d'autrui" et sur les manières dont elle intervient dans les ouvrages littéraires.

Selon le dictionnaire Larousse, "autrui" désigne "toute personne autre que soi-même, surtout considéré sur le plan moral; ensemble des personnes autre que soi-même". C'est à travers autrui que l'on arrive à se distinguer et à renforcer la perception de sa propre identité. Cela entraîne la réciprocité à la notion d'autrui, comme l'exprime cette phrase d'Emmanuel Levinas: « *L'un est pour l'autre ce que l'autre est pour lui; il n'y a pas pour le sujet de place exceptionnelle.* »² Ces paroles indiquent le fait que chaque individu est à la fois sujet qui observe autrui et l'objet observé par ce dernier. Cependant, cela veut également dire que la façon dont on aperçoit autrui et l'idée que l'on s'en fait sont restreintes à la perception du sujet-observateur. Cette perception, à son tour, est considérablement liée à ce qui est présent chez l'individu préalablement à la connaissance de l'objet-observé: préjugés, idées fixes, idées préconçues, suppositions etc. En littérature où il ne s'agit plus d'un regard réciproque, cela prend une manière plus compliquée comme le personnage-autrui est subordonné à l'imagination du sujet-auteur et parfois même au message que celui-ci souhaite transmettre. Dans ce cas, le personnage-autrui assume le rôle d'un miroir qui reflète ce que l'auteur-sujet pense, croit, imagine ou ce à quoi il s'oppose. Levinas le formule ainsi: « *L'autre est connu par la sympathie, comme un autre moi-même, comme l'alter ego. [...] Mais déjà, au sein de la relation avec l'autre qui caractérise notre vie sociale, l'altérité apparaît comme une relation non réciproque, c'est-à-dire en tranchant sur la contemporanéité. Autrui en tant qu'autre n'est pas seulement un alter ego; il est ce que moi, je ne suis pas. Il l'est non pas en raison de son caractère, ou de sa physionomie, ou de sa psychologie, mais en raison de son altérité même. Il est, par exemple, le faible, le pauvre, 'la veuve et l'orphelin', alors que moi je suis le riche ou le puissant.* »³

Dans le rapport entre l'auteur réel et le personnage-autrui fictif, il s'agit d'un regard non-réciproque qui réduit ce qui est représenté par celui-ci à un produit de l'imagination de celui-là. Dès le moment où le personnage-autrui est subi un effort de compréhension, de description ou de récréation, il n'est plus autrui, mais un esclave

² Emmanuel Levinas, **Le temps et l'autre**, Paris, PUF, Quadrige, 1983, p. 74-76.

³ Ibid, p. 74-76.

subordonné à l'auteur. Cette subordination est inévitablement plus frappante dans les ouvrages dans lesquels l'auteur franchit le pas et entre dans un territoire inconnu, autrement dit, tente de créer un personnage dont l'altérité ne provient pas seulement le fait qu'il n'est pas l'auteur lui-même, mais aussi du fait qu'il est issu d'un milieu géographiquement et culturellement différent de celui de l'auteur. Ce pouvoir que l'auteur exerce sur son personnage peut être ainsi expliqué par Levinas: « *Si on pouvait posséder, saisir et connaître l'autre, il ne serait pas l'autre. Posséder, connaître, saisir sont des synonymes du pouvoir.* »⁴

Dans chaque ouvrage que l'on va aborder, l'auteur a un dessein, un point de vue, une opinion propre à lui-même. On dirait la même chose pour leur personnages qui n'ont qu'un seul trait en commun: il ne sont pas semblables à leur "créateurs" en ceci ils ne sont pas occidentaux et représentent un aspect de l'identité de l'auteur, de ce qu'il voudrait être, de ce qu'il idéalise ou de ce qu'il déteste, tout en transmettant au lecteur quelque chose que l'auteur souhaite révéler concernant lui-même.

Selon François Mauriac, les personnages peuvent indiquer non seulement une part de ce qu'est l'auteur, mais aussi un reflet de ce qu'il désire être, voir ce qu'il n'arrive pas à être:

*« J'ai cru longtemps, j'ai admis, selon les théories en vogue aujourd'hui, que nos livres nous délivraient de tout ce que nous refrénois: désirs, colères, rancunes...; que nos personnages étaient les boucs émissaires chargés de tous les péchés que nous n'avons pas commis, ou, au contraires, les surhommes, les demi-dieux que nous chargeons d'accomplir les actes héroïques devant lesquels nous avons faibli [...]. »*⁵

Quant à la façon dont l'identité de l'auteur se révèle en un personnage-autrui dans les ouvrages abordés, c'est un fait bien connu que Voltaire n'a jamais été un défenseur des religions. Mais on se demande quand-même pourquoi un tel acharnement, voire agression, contre celle de Muhammed? Est-ce qu'il la considérait comme inférieure au christianisme? D'où viennent le savoir, le pouvoir de jugement et la haine qui lui ont permis de faire une satire aussi sévère de la personnalité du prophète de l'Islam? Cela

⁴ Ibid, p. 83.

⁵ François Mauriac, Ibid, p. 113.

devient encore plus curieux quand on s'informe de l'avis positif qu'il aura adopté plus tard à l'égard de cette religion, bien après la publication de l'ouvrage en question.

Dans cette pièce, ce n'est pas le protagoniste Mahomet, mais plutôt son opposition au personnage Zopire et les valeurs représentées par lui qui nous amènent à saisir le message transmis par l'auteur. Mahomet se pose véhément contre tout ce à quoi Voltaire accorde la plus grande importance, tout en étant une incarnation de la bigoterie dont l'auteur a souffert pendant toute sa vie. À travers le regard critique et même odieux qu'il porte sur le conduit de son personnage, Voltaire se range, comme Zopire dans sa pièce, en face du fanatisme de l'Église catholique. Comme nous allons essayer de montrer dans cette étude, son agression ne vise pas particulièrement la vie de Muhammed en tant que personnalité historique, mais plutôt toute forme d'intolérance et de persécution liées à une foi quelconque. La vie réinventée du prophète devient ainsi un symbole de tout ce qui est dénoncé et critiqué par l'auteur. Le but de Muhammed est d'établir un ordre d'obéissance aveugle en plein conflit avec le monde idéalisé d'un libre penseur qu'est Voltaire.

La prise de position de Voltaire par rapport au personnage Mahomet peut s'expliquer par ce paragraphe où Mauriac parle de la lutte entre l'auteur et son antihéros:

*«Il serait d'ailleurs faux de prétendre que ce sont des créatures à notre image, puisqu'elles sont faites de ce que nous rejetons, de ce que nous n'accueillons pas, puisqu'elles représentent nos déchets. Il y a, pour le romancier qui crée des êtres de cette sorte, un merveilleux plaisir à lutter contre eux. Comme ces personnages ont, en général, de la résistance et qu'ils se défendent âprement, le romancier, sans risque de les déformer ni de les rendre moins vivants, peut arriver à les transformer, il peut les insuffler une âme ou, plutôt, les obliger à découvrir en eux leur âme, il peut les sauver sans pour cela les détruire.»*⁶

Mauriac souligne également le rôle des personnages secondaires tout en affirmant qu'ils peuvent être bien plus réels que l'on ne l'imagine, tel que Zopire qui semble représenter l'auteur, avec son fureur contre la tyrannie de l'antihéros, et Séide qui incarne bien l'aveuglement fanatique tel que l'on voit chez Jacques Clément qui a poignardé le roi français Henri III :

⁶ p. 130.

« En ce qui me concerne, il me semble que dans mes livres, les personnages de second plan sont ceux qui ont été empruntés à la vie, directement. Je puis établir une règle que moins, dans le récit, un personnage a d'importance, et plus il a de chance d'avoir été pris tel quel dans la réalité. »⁷

Dans l'ouvrage de Chateaubriand, tout contrairement à Voltaire, on a un auteur qui s'identifie strictement à la foi chrétienne. Son mépris vis-à-vis des peuples orientaux et des musulmans est bien évident dans ses récits de voyage. Pourquoi créer un personnage arabe pour une histoire d'amour impossible? Est-ce que ce personnage représente vraiment ce qu'il pense des arabes musulmans? Probablement non. Ou est-ce que c'est plutôt l'auteur lui-même réinventé dans la forme d'un musulman à l'âme chevaleresque? C'est bien possible. L'histoire d'Aben-Hamet se déroule autour deux thèmes principaux: l'amour et la religion. Le pouvoir de l'amour entre en conflit avec ceux de la foi, d'où est née l'intrigue tragique. En s'inspirant d'une affaire amoureuse vécue qui est arrivé à son comble en Andalousie, l'auteur se recrée en homme mauresque à la recherche de sa patrie d'origine, à la fois pour un effet dramatique basé sur l'affrontement des religions et faire l'éloge de la sienne. Aben-Hamet est décrit comme un homme trop fier et fidèle pour renoncer à la foi de ses aïeux, ce qui contribue à son mérite, mais il se révèle également trop intelligent et sage pour ne pas être impressionné par les bienfaits du christianisme. Son penchant à la religion de l'auteur-narrateur fait de lui un musulman imaginé au gré de celui-là: un infidèle qui aurait bien aimé être né chrétien.

Cette étude se compose de deux parties dont chacune sera consacrée à l'un des ouvrages abordés. Chaque partie commence par la biographie de l'écrivain, ce qui nous aidera à comprendre comment se sont formés certains aspects de leur identité et vision du monde qui interviennent dans la création de leurs personnages. Ensuite, nous nous proposons une analyse focalisée sur les détails qui touchent aux aspects particuliers des personnages et de l'intrigue qui servent d'indice à propos de l'univers personnel de leur créateur.

C'est dans ce but d'ailleurs que, la première partie commence par une biographie de Voltaire nous permettant d'exposer les différences et les ressemblances entre les opinions de l'écrivain et celles de son personnage. Pour ce faire nous nous référons à

⁷ p.107.

certaines autres ouvrages de Voltaire, puisque ces derniers nous permettent non seulement de relever ses idées sur l'Islam, les musulmans, la religion en général (que ce soit l'Islam ou une autre) et des orientaux, mais aussi d'en suivre l'évolution de ses idées dans des périodes différentes. Cette évolution est importante pour saisir la véritable intention de l'auteur de créer le personnage de Mahomet étant une figure d'autrui et un anti-héros qui ne correspond pas vraiment à la figure du prophète Muhammed en tant que personnalité historique. C'est toujours dans ce sens-là que s'imposent l'étude de la biographie de ce dernier et les événements historiques de cette époque-là.

La deuxième partie consacrée à l'ouvrage de Chateaubriand se concentre sur trois aspects qui jouent un rôle de première importance dans la genèse des *Aventures du dernier Abencerage* : la vie privée de l'auteur, sa croyance religieuse et ses opinions politiques. Le rôle joué par la vie privée provient sans doute du fait que le personnage Doña Blanca est inspiré de Natalie de Noailles, avec qui l'écrivain a eu une liaison amoureuse. L'aspect dramatique qui fait de la nouvelle une histoire tragique d'amour impossible est que les protagonistes sont des différentes confessions. Bien que l'aspect politique ne soit pas aussi explicite que les deux premiers, certaines sources concernant la vie de l'auteur nous amènent à comparer l'hésitation d'Aben-Hamet, entre son amour et la religion de ses aïeux, à celle de l'écrivain entre sa loyauté à la dynastie Bourbon et sa tendance à adopter des idées réformistes. Analyser et commenter ces problématiques d'une manière détaillée nous permettra d'avoir une idée satisfaisante sur combien et de quelle façon Aben-Hamet reflète le monde intérieur de son créateur et comment ce dernier incarne un certain alter égo de Chateaubriand.

PREMIERE PARTIE

I. Le Fanatisme ou Mahomet le prophète: critique de l'Islam ou la dénonciation de la bigoterie religieuse?

1.1. Le fanatisme ou Mahomet le prophète de Voltaire

C'est une tragédie de Voltaire qui a été écrite en 1736 et jouée pour la première fois en 1741. Elle comprend cinq actes et trente et une scène.

L'histoire qui se déroule à la Mecque est une interprétation de retour du prophète de l'Islam à sa ville de naissance après s'être réfugié à Médine pendant huit ans avec ses premiers disciples. Les personnages de la tragédie sont Mahomet, Omar, Zopire, Phanor, Palmire, Séide, Hercide et Ali.

Il faut commençons par jeter un coup d'œil à la biographie de l'auteur pour comprendre comment il s'identifie avec son ouvrage ou en d'autres termes, quelles idées y-aurait-il à l'origine dans la genèse de cette pièce de théâtre.

1.2. Voltaire: un défenseur incorrigible de la libre pensée

Ayant vu la représentation fictive qu'il a faite d'une figure religieuse, on peut aisément affirmer que Voltaire était une personne sans tabous. Cependant, il est impossible de ne pas se demander d'où vient cette tendance à s'en prendre à la religion? Ou bien, si c'est le dogmatisme chrétien qui a touché le plus à sa vie, pourquoi viser le prophète de l'Islam? Pour répondre à ces questions, il faut d'abord s'informer de la biographie de l'auteur et comprendre quelles épreuves ont fait de lui l'individu qu'il était.

Si l'on affirme que Voltaire est un écrivain qui représente l'esprit de son époque de la meilleure façon imaginable, personne n'y contestera. Connu et vénéré pour sa contribution à la libre pensée, il n'a pas gagné facilement cette reconnaissance qui lui a coûté pas mal de souffrances pendant sa vie. Cependant, le prix qu'il a payé pour pouvoir écrire librement ne l'a jamais dissuadé de s'opposer au dogmatisme: au contraire il lui a donné le pouvoir de braver avec sa plume tout ce qu'il a confronté.

Voltaire, de son propre nom Marie-François Arouet de Voltaire est né à Paris en 1694, d'une mère de descendance noble et d'un père qui était payeur des épices et receveur des amendes à la chambre des Comptes.

Dès son enfance il avait une intelligence remarquable qui a inspiré l'un de ses professeurs de prédire qu'il serait un jour "Coryphée du déisme". C'est pendant ces années qu'a commencé à se développer chez lui l'idée de l'indépendance religieuse. Déjà poète à l'âge de douze ans, il n'avait que dix-huit quand il a écrit sa première tragédie *Œdipe*. Son poème épique *La Henriade*, inspiré d'Henri IV, a vu jour deux ans plus tard.

Après avoir établie des relations intimes avec les adversaires du régent, le jeune poète a été obligé par Cardinal Dubois de quitter la France, ce qui n'a fait que répandre sa réputation. Il s'est exilé à Londres où il a accru son savoir dans des domaines variés. Ce premier exil ne serait pas le dernier de sa vie.

Un soir, il a été insulté et frappé par les valets du chevalier de Rohan, après quoi il été envoyé à Bastille. À la sortie, il a été ordonné encore une fois de quitter son pays. Pendant son deuxième exil à Londres, son attitude contre les dogmes et les tabous s'est affermie d'une façon qui l'a incité de rêver d'une révolution anticatholique. Ainsi, sa tendance à se distancier de la religion, au moins de son côté dogmatique et institutionnalisé, qui était né d'un dégoût contre les attentats sanglant faits au nom du Dieu, s'est transformé en une prise de position basée sur une réflexion profonde.

En d'autres termes, sa souffrance pour tous ceux qui ont été persécutés ou exilés pour la religion l'a amené à adopter un vue qui remplace la foi chrétienne par un amour inclusif pour toute l'humanité.

Cela va sans dire qu'il y en avait ceux qui accusaient l'écrivain de l'athéisme. Or, Voltaire n'était pas athée : il ne s'opposait pas à l'idée d'un dieu qui est censé avoir créé l'univers, mais à ceux qui dénaturaient l'essence de la loi divine en imposant des dogmes et opprimant la libre pensée. Voici ce qu'il dit de sa vision de religion idéale dans son *Dictionnaire philosophique*:

« Aurait-il été possible à l'esprit humain, je ne dis pas d'admettre une religion qui approchât de la nôtre, mais qui fût moins mauvaise que toutes les autres religions de l'univers ensemble ? et quelle serait cette religion ?

Ne serait-ce point celle qui nous proposerait l'adoration de l'Être suprême, unique, infini, éternel, formateur du monde, qui le meut et le vivifie, cui nec simile nec

secundum ; celle qui nous réunirait à cet Être des êtres pour prix de nos vertus, et qui nous en séparerait pour le châtement de nos crimes ?»⁸

Après avoir parlé de "Voltaire persécuté", tournons le regard vers la période de "Voltaire favorisé". Le décès du Cardinal Fleury en 1743 n'a pas seulement laissé un fauteuil vacant à l'Académie Française, mais aussi effacé la dernière trace du règne de Louis XIV tout en marquant la fin d'une époque où les penseurs et les écrivains étaient en proie à l'oppression.

Voulant tenter sa chance, Voltaire s'est mis à écrire une *Apologie de ses œuvres et de sa manière de voir*, adressée à un membre de l'Académie:

« [...] Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont tous peintures de mon cœur, seront mes apologistes.

"J'ai écrit contre le fanatisme, qui, dans la société, répand tant d'amertumes, et qui, dans l'état politique, a excité tant de troubles. Mais plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'enthousiasme, de rébellion, plus je suis l'adeur d'une religion dont la morale fait du genre humain une famille, et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi, qui l'ai toujours célébrée? Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Épictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épictètes, qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même.

"J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion qui m'inspire de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'eus, dès mon enfance, pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes, qui plaisent, par le sujet, à une jeunesse effrénée [...] »⁹

Malgré la sagesse de ces paroles bien choisies pour les circonstances n'étant pas capable pourtant d'en dissimuler l'ironie, Voltaire n'a pas été élu. Cette ironie était souvent son seul moyen de s'expliquer, se défendre et se venger dans un monde où il était compris par peu de personnes.

⁸ Voltaire, **Dictionnaire philosophique**, Œuvres de Voltaire, Tome 32, Werdet et Lequien Fils, p.94

⁹ Turpin de Sansay, **Voltaire, sa vie et ses œuvres**, Imprimerie Jouaust, 1867, p. 56-57.

Heureusement, il y'en avait une qui en était capable à la cour de Louis XV: Madame de Pompadour, la favorite royale qui a succédé Madame de Châteauroux, la grande adversaire de l'écrivain illustre. C'est pendant cette période-là qu'il est resté encore une fois un fauteuil vacant à l'Académie, et Voltaire s'est fait postulant pour la quatrième fois.

Ce n'est pas sans un peu de malice qu'il a essayé de gagner la faveur de l'évêque de Mirepoix, un ennemi assez puissant, pour arriver à son but. Voici un extrait de la profession de foi qu'il lui a adressé:

*« Je sais (en parlant des Jésuites et du P. Porée) qu'il a des successeurs digne de lui. Enfin, pendant les sept années que j'ai vécues dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée; toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi; il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. »*¹⁰

Il serait injuste d'affirmer qu'il n'était pas sincère dans ses paroles sur les Jésuites auprès de qui il a commencé son éducation, surtout quand on jette un regard sur ce qu'il a écrit de son cher professeur Charles Porée: *« Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du père Porée, qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses ; et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris, comme dans Athènes, qu'on pût assister à de telles leçons ; je serais revenu souvent les entendre. »*¹¹

Finalement admis à l'Académie, il n'a pas cessé de fluctuer entre le triomphe et l'échec, la vénération et la stigmatisation pendant sa vie. Pourtant, quand il est décédé en 1778, il n'a laissé, en arrière, qu'une réputation de génie sans pareil, celle d'un homme qui a passé sa vie en luttant contre le dogme, la superstition et la tyrannie.

¹⁰ Ibid, p. 62-63.

¹¹ **Œuvres complètes de Voltaire**, Mélanges littéraires- Troisième volume, Ode et Wodon, 1828, p. 101.

On ne peut pourtant pas s'empêcher de se demander si un intellectuel qui s'opposait si fortement à la persécution et la discrimination de toute sorte serait capable de porter des préjugés ou de la haine à l'égard d'une quelconque religion.

Sans entrer plus en détail sur la vie de l'écrivain, nous allons nous focaliser sur sa manière d'aborder la religion et comment cette dernière s'est formée à travers ses recherches, ses observations et ses épreuves pour répondre à la question ci-dessus. C'est par ce moyen que nous allons ouvrir le chemin à d'autres questions qui viennent à l'esprit : Que visait Voltaire dans *Le fanatisme ou Mahomet*? Est-ce qu'il était adversaire de l'Islam? Qu'est-ce qu'il pensait de cette religion dans son authenticité et par rapport au Christianisme qu'il critiquait également assez durement?

1.3. Quelques images chrétiennes et musulmanes dans les œuvres de Voltaire

Le dictionnaire philosophique, paru en 1764, offre une vision assez favorable des musulmans en ce qu'elle souligne qu'ils n'ont commis des atrocités que rarement et qu'ils étaient plus miséricordieux envers leurs ennemis par rapport au monde judéo-chrétien. Voyons ce que l'écrivain en dit dans ce dialogue imaginaire entre l'homme et le Dieu:

« - Eh, mon Dieu ! que ne laissez-vous ces ossements affreux se dessécher dans l'hémisphère où leurs corps naquirent, et où ils furent livrés à tant de trépas différents ? Pourquoi réunir ici tous ces monuments abominables de la barbarie et du fanatisme ?

- Pour t'instruire.

-Puisque tu veux m'instruire, dis-je au génie, apprends-moi s'il y a eu d'autres peuples que les chrétiens et les Juifs à qui le zèle et la religion malheureusement tournée en fanatisme aient inspiré tant de cruautés horribles.

- Oui, me dit-il ; les mahométans se sont souillés des mêmes inhumanités, mais rarement ; et lorsqu'on leur a demandé amman, miséricorde, et qu'on leur a offert le tribut, ils ont pardonné. Pour les autres nations, il n'y en a aucune depuis l'existence du monde qui n'ait jamais fait une guerre purement de religion. Suis-moi maintenant. »¹²

¹² Voltaire, **Dictionnaire philosophique**, Œuvres de Voltaire, Tome 32, Werdet et Lequien Fils, p. 98

Dans *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, publié dans son intégralité en 1756, l'auteur est le plus loin que possible de faire l'éloge du christianisme.

Le chapitre qui s'intitule "De la religion et de la superstition aux X^e et XI^e siècles" est un bon exemple de la critique de la religion qu'a faite Voltaire pendant toute sa vie. Voici ce qu'il dit de l'ambiance religieuse de l'époque: « *Les hérésies semblent être le fruit d'un peu de science et de loisir. On a vu que l'état où était l'Église au dixième siècle ne permettait guère le loisir ni l'étude.* »¹³

Il n'est pas difficile de déceler ici un reproche à la vue de foi qui exclut toute la joie de vivre et la curiosité qui sont tellement indispensables à la vie humaine. Le bigotisme qui dominait la religion à cette époque-là ne laissait presque aucune place à la vie mondaine que le clergé considérait comme une invitation au péché. La définition de bon chrétien était restreinte à un cadre de catéchisme répété et mémorisé qui refusait tout droit à la libre pensée.

Bien évidemment, Voltaire était convaincu que cette attitude était adoptée délibérément par les ecclésiastiques et la classe dirigeante qui préféraient voir devant eux un peuple intimidé et soumis, ce qui est ouvertement exprimé dans cet extrait: « *Vous avez dû observer que dans toutes les disputes qui ont animé les chrétiens les uns contre les autres depuis la naissance de l'Église, Rome s'est toujours décidé pour l'opinion qui soumettait le plus l'esprit humain, et qui anéantissait le plus le raisonnement.* »¹⁴

Ainsi, en jouant le rôle "d'intermédiaire" entre l'homme et Dieu, les prêtres tiraient du profit des gens qui s'inclinaient devant leurs faux prodiges au lieu de prêter l'oreille à ce que disait leur raison. L'auteur indique aussi le fait que cela ne rendait la religion plus respectable aux yeux du peuple, bien au contraire, la foi était vulgarisée au gré de ce qu'on voulait croire: « *Il ne faut pas omettre l'usage qui commença à s'introduire dans le onzième siècle, de racheter par les aumônes et les prières des vivants les peines*

¹³Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, 2002, p. 42

¹⁴ Ibid. P. 43.

*des morts, de délivrer leurs âmes du purgatoire, et l'établissement d'une fête solennelle consacrée à cette piété. »*¹⁵

L'approche adoptée par l'auteur à l'égard des Croisades est également révélatrice d'un regard critique. Contrairement à la plupart de ses compatriotes, Voltaire ne considère pas les Croisades comme une juste entreprise d'amener la civilisation aux territoires sacrés qui étaient sous le joug des barbares, de plus, il les a introduit dans son ouvrage comme des "folies guerrières qui ont produit de grandes et infâmes actions".

Bien que les chapitres réservés aux Croisades contiennent quelques adjectifs péjoratifs à l'égard des musulmans, on y trouve également beaucoup de mauvaises actions attribuées aux chrétiens.

Le premier mot offensant qui attire l'attention est "usurpateur" qui vise les Turcs et les Arabes régnant en Orient. On voit aussi quelques phrases qui sous-entendent la tyrannie attribuée aux musulmans:

*"Tous les riches chrétiens d'Asie qui n'avaient pas voulu subir le joug mahométan s'étaient retirés dans la ville impériale [...]. Il est vraisemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois, quand elle était possédée par les Juifs. »*¹⁶

Ces deux phrases sont révélatrices d'une opinion qui oppose les musulmans à toute notion de liberté et de savoir. L'expression "le joug mahométan" insinue que les musulmans ne sont pas seulement ceux qui dominent, mais aussi ceux qui imposent, à tel point que les chrétiens sont incités à s'éloigner. La supposition que la Judée était plus cultivée au temps des Juifs signale que l'auteur n'associe pas l'Islam avec la culture et le savoir.

Pourtant, il est bien évident que l'image du Croisé dans la tête de l'auteur n'est pas du tout digne d'être le sauveur de la civilisation:

¹⁵ Ibid.

¹⁶ p. 61

« [...] Plus de quatre mille de ces vagabonds se rangèrent sous le drapeau de Coucoupêtre, que j'appellerai toujours Pierre l'ermite (...) Nouveau genre de vanité! Jamais l'antiquité n'avait vu de ces émigrations d'une partie du monde dans l'autre, produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidémique parut alors pour la première fois, afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine.[...]

La première expédition de ce général ermite fut d'assiéger une ville chrétienne en Hongrie, nommée Malavilla, parce que l'on avait refusé des vivres à ces soldats de Jésus-Christ qui, malgré leur sainte entreprise, se conduisaient en voleur de grand chemin. La ville fut prise d'assaut, livrée au pillage, les habitants égorgés. »¹⁷

La manière dont l'auteur fait le récit de ces événements est une preuve de son dégoût vis-à-vis de toute atrocité commise au nom de la religion tout en violant ses principes essentielles de bonté et de compassion. Le terme "vagabond" indique bien ce que l'auteur pense de ces personnes qui prétendent agir pour la piété: ce n'est pas la foi mais l'avidité qui mène leurs actions allant jusqu'à massacrer les siens.

Ce regard fortement critique porté sur les chrétiens est aussi prédominant dans le paragraphe qui relate le massacre des musulmans et des juifs:

« Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siège la ville (Jérusalem) fut emportée d'assaut, et tout ce qui n'était pas chrétien fut massacré. (...) Quelques chrétiens, que les musulmans avaient laissé vivre dans la ville, conduisirent les vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les mères se cachaient avec leurs enfants, et rien ne fut épargné. Presque tous les historiens conviennent qu'après cette boucherie les chrétiens, tout dégoûtants de sang, (1099) allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de Jésus-Christ, et y fondirent en larmes. Il est très vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs n'est guère compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche et d'emportement. Le même homme peut être furieux et tendre, mais pas dans le même temps.

¹⁷ p.64.

*"Elmacim rapporte qu'on enferma les juifs dans la synagogue qui leur avait été accordée par les Turcs, et qu'on y brûla tous. Cette action est croyable après la fureur avec laquelle on les avait exterminés sur la route. »*¹⁸

Encore une fois, on ressent la condamnation de Voltaire envers la contradiction entre ce que les chrétiens sont censé croire et ce qu'ils font. L'auteur semble se moquer de la lamentation des Croisés auprès du soi-disant sépulcre de Jésus-Christ à la suite d'une action qu'il trouverait abominable et opposé à ses doctrines.

Étant revenu aux représentations des musulmans, on peut observer que la plus frappante est celle de Saladin, le premier dirigeant de la dynastie Ayyoubide, qui a reconquis Jérusalem en 1187. Le chapitre qui s'intitule "De Saladin" est consacré à cette grande figure historique. Le paragraphe où Saladin fait sa première apparence est précédé par l'un de ceux qui comprennent de l'ironie à l'égard des superstitions religieuses:

*« Un tremblement de terre, plus étendu que celui qui s'est fait sentir en 1755, renversa la plupart des villes de Syrie, et de ce petit Etat de Jérusalem; la terre engloutit en cent endroit les animaux et les hommes. On prêcha aux Turcs que Dieu punissait les chrétiens; on prêcha aux chrétiens que Dieu se déclarait contre les Turcs; et on continua de se battre sur les débris de la Syrie. »*¹⁹

C'est dans cette atmosphère qu'est monté Saladin sur la scène historique, en tant qu'un capitaine très puissant s'emparant des terres des califes. Voltaire fait un récit très honorable et assez héroïque de cet homme persan d'origine kurde en le présentant comme une personne qui s'oppose à l'image de musulman dans l'esprit de l'européen moyen.

Il est évident que la manière dont Lusignan a été traité par Saladin après qu'il s'est fait captif était loin de ce qu'il prévoyait:

¹⁸ p.67.

¹⁹ p.72.

« Le roi captif, qui ne s'attendait qu'à la mort, fut étonné d'être traité par Saladin comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les généraux les plus humains. [...]

"Saladin présenta de sa main à Lusignan une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige [...]. C'était une coutume inviolable établie chez les musulmans, et qui se conserve encore chez quelques Arabes, de ne point faire mourir les prisonniers auxquels ils avaient donné à boire et à manger: ce droit de l'ancienne hospitalité était sacré pour Saladin. »²⁰

Le récit continue avec plusieurs vertus du dirigeant illustre, comme le fait qu'il a permis à la femme de Lusignan de se retirer où elle voudrait et qu'il n'a pas demandé aux grecs de rançon. On voit dans sa représentation un exemple de l'humanisme et de la justice qui manquait à beaucoup de souverains. Il n'est pas étonnant que Voltaire ait réservé un chapitre complet à l'éloge Saladin, ayant été lui-même défenseur incorrigible de ces deux principes sur lesquels était basée sa philosophie.

Dégoûté par tout carnage accompli au nom de la foi, Voltaire a dû être pourtant fortement impressionné par cet homme qui faisait de son mieux pour garder la paix dans une époque marquée par les guerres de religion. En effet, le portrait que l'auteur fait de Saladin est doté d'une personnalité qui met les valeurs dites "universelles" au-dessus tout: la justice, l'honnêteté, la compassion, le respect, la passion de savoir... Autrement dit, il faisait dans sa vie de dirigeant et de guerrier ce que Voltaire essayait de faire dans sa vie d'écrivain en traitant équitablement ses ennemis, rendant les captifs à leurs familles, fondant des nouvelles écoles et permettant aux chrétiens de pratiquer leur religion.

L'auteur montre le contraste assez frappant entre Saladin et Guy de Lusignan dans l'extrait suivant:

« [...] Il faut ajouter que Saladin, au bout d'un an, rendit la liberté à Guy de Lusignan, en lui faisant jurer qu'il ne porterait jamais les armes contre son libérateur. Lusignan ne tint pas sa parole. »²¹

²⁰ Ibid.

²¹ p.73.

Jusqu'ici, on a vu que Voltaire n'était pas particulièrement hostile aux musulmans, mais à la persécution et l'injustice commises au nom d'une quelconque religion. Maintenant, il est temps de nous demander comment s'est forgée son opinion sur l'Islam en particulier.

1.4. Voltaire et l'Islam

Quand Voltaire a écrit *Le fanatisme ou Mahomet le prophète* en 1736, il était aussi hostile à l'Islam qu'aux autres religions abrahamiques qu'il considérait comme des déviations de la loi naturelle du Créateur. D'après lui, elles étaient toutes basées sur l'ignorance, l'intolérance et la tyrannie, fondées par des imposteurs qui avaient pour but d'imposer aux gens des croyances et des règles à leur gré.

Cependant, il faut aussi mentionner que, même avant la rédaction du *Fanatisme ou Mahomet*, l'écrivain accordait au monde musulman l'estime qu'il mérite pour les développements scientifiques que l'Occident leur a emprunté et ne cessait pas de louer la tolérance des Turcs en s'appuyant sur la convivialité ottomane.

Mais cela ne l'empêchait pas de nourrir une sorte de mépris vis-à-vis de l'Islam comme il en nourrissait pour toutes les religions, ce qui est bien indiqué dans une lettre qu'il a écrite avant la publication du *Fanatisme ou Mahomet*: « *Mahomet le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand devient prophète, législateur et monarque.* »²²

À cette époque-là, il y avait deux raisons principales pour dédaigner l'Islam ou son fondateur: la dévotion chrétienne et l'ignorance aucune desquelles ne peut être attribuée à Voltaire qui était l'intellectuel et le sceptique incorrigible de son siècle. Il serait donc juste de dire que l'adversité de Voltaire n'était pas de la sorte qui va du pair avec un refus de s'informer et de comprendre, mais plutôt un préjugé éphémère qui provenait partiellement de son épreuve et son observation à propos de toute croyance abrahamique, et surtout du catholicisme.

²² Faruk Bilici, *L'Islam en France sous l'Ancien Régime et la Révolution: attraction et répulsion*, 2003, p.6

C'est pourquoi il n'est pas étonnant de voir qu'au fur et à mesure de l'accroissement de son savoir sur l'Islam, l'avis qu'il en avait a subi un changement profond qui s'est terminé presque en admiration, tel que l'on voit dans ses ouvrages ultérieurs comme *Candide*, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et *Dictionnaire philosophique*.

Ce changement est largement dû aux vues de Henri de Boulainvilliers, l'orientaliste célèbre qui a proposé un portrait favorable, voire admirable de l'Islam et de son prophète dans sa *Vie de Mahomed*. La différence de l'approche de Boulainvilliers par rapport à celle qui était communément adoptée à cette époque est expliquée sous ces sous-titres par Rachida El Diwani dans son livre intitulé *Boulainvilliers et le prophète de l'Islam: Recherche de la vérité, refus de l'ancien polémique, la vérité pour la vérité, lutte contre les préjugés, admettre les différences, la relativité, la tolérance et "tabula rasa" du passé*. Cela peut nous donner une idée concernant la raison pour laquelle il a influencé l'opinion de Voltaire qui était toujours en quête de savoir impartial, du raisonnement et de réflexion sans tabous. Voici ce qu'il a dit de l'Islam et de son prophète après les avoir découverts à travers ses recherches et sous l'influence des idées de Boulainvilliers: « *Une religion sage proportionnée aux idées communes du Genre humain. [...] qu'il suffit d'en entendre la doctrine pour soumettre les esprits.* »²³ Ce commentaire est encore plus compréhensible si l'on jette un regard sur les raisons que propose Boulainvilliers pour le succès qu'a connu l'Islam: premièrement, être une religion naturelle et rationnelle, deuxièmement, la personnalité de son prophète.

De plus, comme l'auteur a affirmé lui-même après être devenu favorable à l'Islam, cette religion a plusieurs aspects qui conviennent aux principes sur lesquels se fonde sa philosophie, tels que la justice, la raison et le respect à la nature humaine, la tolérance, la bonté: « *Sa religion est sage, sévère, chaste et humaine: sage puisqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à Dieu des associés, et qu'elle n'a point de mystère; sévère puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient;*

²³ Ibid.,p.8.

*humaine, puisqu'elle nous ordonne l'aumône, bien plus rigoureusement que le voyage de La Mecque. Ajoutez à tous ces caractères de vérité, la tolérance. »*²⁴

Tenant en compte ces idées qui soutiennent l'Islam, est-ce qu'on peut dire, malgré ces déclarations, que c'était vraiment Mahomet et sa religion que détestait Voltaire? Si c'était le cas, qu'est-ce qui a provoqué cette rage chez l'écrivain illustre? Est-ce qu'il visait vraiment l'Islam ou une autre chose dans sa tragédie? Pour répondre à ces questions, il faut bien analyser le personnage de Mahomet dans l'ouvrage et le comparer avec Mahomet le prophète en tant que personnage historique. Ainsi, on peut voir à quel point l'auteur a déformé la vérité et dans quel but il a écrit cette pièce de théâtre.

1.5. Mahomet en tant que personnage fictif

Le fanatisme ou Mahomet n'est pas un exemple typique du genre de tragédie en ce qu'elle se déroule autour des personnages qui ne sont pas distinctement blancs ou noirs. Dans cet ouvrage qui présente un combat intérieur entre le bien et le mal, la foi et la conscience, l'amour et la dignité, chacun d'eux est doué d'une complexité qui rend la pièce encore plus fascinante. Même le personnage principal qui est censé être du côté du mal comme "l'imposteur tyrannique", il ne manque pas l'aspect de l'enthousiasme qui l'incite à faire ce qu'il fait.

La plupart des personnages sont basés sur des véritables personnages historiques, mais apparaissent sous de noms différents: Zopire semble représenter Abou Soufiane, l'un des plus puissants dirigeants de la tribu Quraychite dont Mahomet était issu. Séide a évidemment été inspiré de Zaïd, l'esclave affranchi par Mahomet, qui était l'un des premiers musulmans. Omar, le deuxième calife de l'Islam et Ali, le quatrième calife qui était à la fois le cousin et le beau-fils de Mahomet sont représentés sous leurs propres noms.

²⁴ Voltaire, **Le fanatisme ou Mahomet le prophète**, Étienne Ledet et Compagnie, 1753, p.12

La pièce s'ouvre sur un dialogue entre Zopire et son conseiller Phanor. Il est révélé aussitôt qu'il s'agit d'une tentative de Mahomet d'entrer dans la ville qu'il avait autrefois quittée avec ses disciples. Il est bien évident que la ville en question est la Mecque à laquelle le prophète de l'Islam est retourné après un exil de sept ans à Médine. Lorsque Phanor conseille à Zopire de laisser Mahomet faire pour conserver la paix, Zopire conteste. Voyons quelques noms et adjectifs attribués à Mahomet dans ce dialogue: imposteur, vil séditieux, fanatique, invincible. Phanor souligne la différence entre la façon dont Mahomet est perçu à Médine et celle dont il l'est à la Mecque. Le pouvoir dont Mahomet s'est emparé à Médine lui fait peur, car il pense que celui-là peut séduire avec ses faux prodiges le peuple de la Mecque qui est pour le moment du côté de Zopire. Il affirme que ceux qui suivent Mahomet le croient rendu invincible par Dieu.

Cette première scène donne déjà au lecteur quelques idées sur ce que pensait l'auteur des religions. Le choix des expressions comme "un dieu terrible", "invincible" et "crainte" indique que, selon lui, les religions sont moins basées sur la moralité que sur la peur. Les gens respectent et croient ceux qui se disent "prophètes" d'autant plus que ces derniers engendrent de la terreur.

Dans la deuxième scène, Zopire est décrit comme un homme généreux par la bouche de Palmire, la jeune esclave enlevée à Mahomet. On est rappelé encore une fois que Zopire est censé être le vrai héros de la tragédie, vénéré même par une personne qui est du côté de son ennemi. Quant au grand respect de Palmire pour Mahomet, il est reçu avec regret par Zopire qui a beaucoup d'affection pour elle. La jeune fille est représentée comme un pur esprit qui n'a rien à s'en vanter: une esclave sans famille et sans patrie, elle n'a que la religion de Mahomet dans laquelle elle peut se réfugier. S'ajoute à la peur une autre raison pour adhérer à une religion: le désespoir des gens sans aucun appui sur la terre. Dans le dialogue entre lui et Palmire, Zopire insinue que la religion est un ensemble de superstitions qui « *privent de l'humanité les cœurs les plus sensibles* »²⁵. Ici se dissimule un reproche de l'auteur contre l'homme qui dénature la loi divine en faisant de la religion un cible pour lequel on peut tout détruire au lieu de le considérer comme une voie qui mène à la bonté.

²⁵ p.12

La troisième scène comprend une constatation qui est historiquement exacte. En parlant d'Omar, Zopire dit de lui « *Omar qui combattit longtemps le tyran qu'il adore.* »²⁶ Il est vrai qu'Omar n'était pas parmi les premiers à adopter l'Islam. Sa conversion aurait pu servir de preuve à l'observation de Zopire sur « les cœurs sensibles privés de l'humanité par la religion » si cela n'avait été le fait que Omar n'a jamais été connu comme un homme miséricordieux, ni avant ni après sa conversion.

Dans la scène suivante, Omar essaye doucement de convaincre Zopire de céder à Mahomet lorsque Zopire l'accuse de trahison. Il méprise Mahomet en parlant de son rang inférieur dans la société. Cette fois-ci, Zopire ne sert pas d'intermédiaire pour les idées de l'auteur: bien qu'il soit le "bon personnage" de la tragédie, il entre dans la zone grise avec son attitude discriminatoire. Omar répond que « les mortels sont égaux » et que « c'est la seule vertu qui fait leur différence ». D'après lui, la supériorité de Mahomet ne provient point de la fortune ou de la famille, mais de Dieu qui l'a favorisé en le nommant son messager. Zopire oppose sa raison à la foi d'Omar. Ce dernier passe de la douceur à la sévérité. Il souligne le fait que Mahomet, qui a été opprimé par Zopire, est maintenant une main qui « *porte le tonnerre.* »²⁷ Ensuite, il fait un dernier effort pour tomber d'accord en lui offrant de "partager la grandeur" et « faire trembler le vulgaire » au lieu de « l'imiter ». Cela veut dire que Mahomet se croit responsable d'instruire un peuple qu'il considère rétrograde, ignorant et sous-développé. Pourtant, selon Zopire, Mahomet ne cherche que la vengeance pour ses enfants exterminés par celui-là, bien que lui aussi, il est censé avoir massacrés ceux de Zopire (ce qui va bientôt se révéler faux).

Dans la première scène de l'acte II, on voit les amants malchanceux, Palmire et Séide, en pleine conversation pétrie de passion et d'angoisse. Séide, aveuglé par la foi et l'amour, prêt à se faire otage chez Zopire: soit on accepte sa religion, soit il meurt avec sa bien-aimée. Tous les deux pensent que Zopire est un barbare cruel. Fervent disciples de Mahomet, ils ne voient d'espoir qu'en lui et ne comptent que sur sa protection. Palmire est sûr que Mahomet va les marier l'un avec l'autre. Les jeunes amants

²⁶ p.13

²⁷ p.18.

représentent la soumission complète et inconditionnelle de ceux qui n'ont d'appui que leur croyance et la porte-parole de cette dernière.

Le rôle de protecteur et d'instructeur assumé par Mahomet est encore une fois souligné par Omar dans la deuxième scène. Le guerrier illustre ne cesse ni de donner à Mahomet l'image de bienfaiteur, ni de menacer les ennemis en parlant de son pouvoir dévastateur. Cela peut être interprété comme une démarche politique attribuée par l'auteur aux fondateurs des religions et à leur « adhérents »: rendre le peuple docile avec douceur et les intimider avec dureté.

Cette interprétation est soutenue dans la scène suivante où Mahomet s'adresse à ses disciples comme suit:

*« Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom ;
promettez, menacez ; que la vérité règne ;
qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne. »*²⁸

Dans cette scène, on voit que Mahomet n'hésite pas à intimider même ses disciples lorsqu'il réprimande Séide, qui prévient son ordre pour son impatience. Il ne s'adoucit qu'après l'intervention de Palmire qui tente de défendre Séide. Sa douce réponse à la jeune fille peut être interprétée comme le premier indice de sa passion pour elle.

Dans la quatrième scène de cet acte, Mahomet demande à Omar ce qu'il pense de Palmire et Séide. Omar répond en mettant l'accent sur leur loyauté et docilité qui font d'eux les sujets les plus fiables et obéissants. Cependant, Mahomet n'est pas de même avis: selon lui, leur amour réciproque suffit pour faire d'eux les plus grands ennemis, car il est lui-même amoureux de Palmire et veut qu'elle soit destinée à lui-même seul. Lors de ce dialogue entre Omar et lui, Mahomet avoue pour la première fois son hésitation entre son rôle de pouvoir divin et sa faiblesse humaine. Son amour pour Palmire le rend faible. L'amour de Palmire pour Séide, à son tour, le rend haineux: Il

²⁸ p.28.

est tellement jaloux et arrogant qu'il s'en sent insulté. Quand Omar lui demande s'il n'est pas vengé, Mahomet l'informe de l'identité des jeunes esclaves: ils ne sont que les enfants de son adversaire Zopire, ce qui veut dire que leur amour est incestueux.

Dans la cinquième scène nous assistons à la confrontation de Mahomet avec Zopire. Accusé par ce dernier de faire naître la guerre et de diviser les familles, Mahomet lui avoue son mensonge et son vrai but: il vise à sauver l'Arabie de son état rétrograde et impuissant. Son culte est un moyen pour établir une patrie glorieuse, sans faiblesse et sans idolâtrie, car ce n'est que par le de pouvoir divin qu'on peut soumettre un peuple vulgaire.

Il propose à Zopire de combattre à ses côtés. Quand Zopire lui demande s'il connaît quelque dieu qui fasse un tel prodige, il répond que le seul dieu qu'il connaît, c'est "la nécessité et l'intérêt". Zopire y oppose "l'équité" qu'il appelle son propre dieu. Là, on peut observer que Zopire, censé le vrai héros en face du protagoniste antihéros, se révèle loin d'être parfait en se contredisant lui-même: Rappelons-nous qu'il avait méprisé Mahomet pour son rang socialement inférieur. D'après lui, la valeur d'une personne dépend de sa fortune et sa descendance. Quant à Mahomet, il entre, à son tour, dans la zone grise en tant qu'enthousiaste aux idées révolutionnaires.

Lorsque Zopire lui rappelle leurs enfants massacrés par l'un et l'autre, Mahomet lui répond que ceux de Zopire sont toujours vivants. Pourtant, même la possibilité de se réunir avec ses enfants ne le convainc pas de collaborer avec Mahomet.

Dans la scène suivante, Mahomet et Omar prévoient de tuer Zopire avant que Mahomet soit lui-même assassiné par ses adversaires. La moitié du sénat est contre cette idée, ils ne voient donc qu'un seul moyen de faire céder le peuple: un manque de pouvoir qui nécessitera un nouveau roi à asservir le peuple. Mais il faut trouver quelqu'un pour exécuter le meurtre afin de détourner les regards de Mahomet: quelqu'un qui peut être aisément sacrifié et qui n'hésitera pas à se sacrifier. En ce cas, qui serait choisi sinon Séide, aveuglé par la foi, soumis par l'estime, passionné par l'amour, mené par l'envie de plaire?

Dans la première scène de l'acte III, les jeunes amants partagent l'un avec l'autre le souci que suscite chez eux la tâche qui attend Séide. Il est prêt à tout entreprendre pour que Mahomet lui accorde la main de Palmire, mais ils ne savent pas encore qu'on va lui ordonner à assassiner Zopire. Ils s'avouent qu'ils n'arriveraient pas à dédaigner ce dernier sans la religion de Mahomet. Séide mentionne « une force inconnue » qui l'attire à cet vieil homme qui est censé être leur plus grand ennemi. Ici est accentuée encore une fois la bonneté de Zopire: à travers les sentiments de Séide, l'auteur lui donne une image aimable. En même temps, il insinue l'affection intuitive que l'on suppose exister entre les membres d'une famille. Autrement dit, Séide et Palmire pressent ce qu'ils ne savent pas de Zopire.

La deuxième scène débutée par un autre pressentiment de Palmire à propos de son amour pour Séide. Bien que ce dernier ne sache pas encore quel serment on va lui demander à faire, elle semble prévoir quelque chose d'ignoble qu'il n'accepterait point de faire sinon par l'espoir d'épouser Palmire. Il n'est pas difficile de constater le conflit entre ce que Mahomet et Zopire engendrent respectivement dans son cœur angoissé: l'un, de la crainte, l'autre, de la sympathie. Ce monologue de Séide indique également l'opposition entre ce qu'elle croit et ce qu'elle ressent; entre la foi et le sentiment.

Dans la troisième scène, Mahomet révèle devant Palmire, pour la première fois, la colère qu'il éprouve à l'égard des sentiments de cette dernière: bien qu'il ne le dise pas ouvertement, il n'approuve pas son amour pour Séide. En effet, il s'agit d'un passage très subtil dans les paroles de Mahomet qui va de la réaction fervente à l'adoucissement réfléchi. D'abord, il accuse la jeune fille d'éprouver « *un sentiment qu'il n'a pas dicté.* »²⁹ Après avoir compris combien elle aime Séide et que Séide peut tout faire pour elle, comme elle le ferait pour lui, il commence à jouer de leur faiblesse mutuelle en disant que Séide doit être fidèle à son serment pour "être digne d'elle" et qu'elle ne doit faire que de l'encourager. Ce dialogue présente un combat entre le Mahomet le dirigeant qui agit avec prudence bien calculée et Mahomet le quidam qui agit sous l'effet des émotions. Évidemment, le premier emporte sur le deuxième qui sert moins à adoucir son image tyrannique qu'à la renforcer: même en homme accablé de l'amour, Mahomet se croit tout puissant, ce qui est révélé par l'expression « un sentiment que

²⁹ p.50.

je n'ai pas dicté ». Étant tombé amoureux lui-même, il ignore le fait que les sentiments ne peuvent être placés sous le joug de personne.

Dans la scène suivante, Mahomet s'accuse d'avoir été le confident de la passion de Palmire en succombant à son innocence. Il se fait le vœu de se venger de Zopire et de ses enfants par sa haine et son amour. Dans la cinquième scène, Omar et Mahomet parlent encore une fois de leur résolution d'ordonner à Séide d'immoler Zopire. Ils sont d'accord dans leur choix, cependant, Mahomet doute que Séide ait assez de rage pour accomplir cette mission: après tout, trop de naïveté fait naître l'aveuglement, mais aussi la faiblesse. Omar conteste en disant que l'excès de faiblesse provoqué par l'amour et le fanatisme suscitera chez lui de la fureur.

Séide les rejoint dans la sixième scène pour découvrir la mission qu'on attend de lui. Lorsqu'il apprend que c'est Zopire qu'il doit tuer, il n'arrive pas à dissimuler son hésitation. Mahomet se met en colère et essaye d'utiliser en moyen de pression toutes les grandes faiblesses de Séide: il l'accuse de ne pas être un vrai croyant puisqu'il ose penser, se réfère au prophète Ibrahim qui a tenté sans hésitation d'immoler son fils pour obéir à la volonté des cieux, et finalement il le menace avec la possibilité de perdre Palmire à tout jamais. Ayant entendu les paroles de Mahomet, Séide est accablé du regret et lui obéit tout de suite. Pourtant Mahomet, désormais méfiant de Séide, ordonne à Omar de le surveiller.

La septième scène ne comprend qu'un court monologue de Séide écartelé entre sa loyauté à Mahomet et sa conscience qui n'approuve pas l'assassinat d'un vieillard sans aucune défense.

La huitième scène révèle que les sentiments de Séide pour Zopire sont bien réciproques: le vieil homme a autant de sympathie pour son otage qu'il en a pour Zopire. Malgré le fait que Séide compte parmi ses ennemis, il croit en son innocence. Ses paroles douces et compatissantes engendrent chez Séide encore plus de respect pour celui qui est censé son adversaire. Quand il exprime qu'il est étonné de voir que Zopire est vertueux, celui-ci répond que c'est plutôt la méconnaissance à propos de son adversaire qui le surprend. Il insinue que c'est à cause de son fanatisme qu'il juge mal tous ceux qui ne sont pas musulmans sans essayer de les connaître.

Séide hésite encore une fois entre ce qu'il ressent et ce qu'il croit quand Zopire le fait questionner sur le culte de Mahomet: si Séide ne le trouve pas détestable, pourquoi Dieu voudrait-il qu'il haïsse Zopire? S'il vénère Mahomet comme son bienfaiteur et le messenger de Dieu, pourquoi Mahomet suscite-t-il chez Séide tant de souci? Séide est encore plus bouleversé dès que Zopire propose de lui sauver la vie quand Mahomet fait couler du sang.

Dans la neuvième scène, Séide est sur le point de renoncer au serment qu'il a prêté à Mahomet. La scène suivante montre Zopire qui suit Séide, accablé de pitié pour le désespoir du jeune homme.

C'est dans la onzième scène que Zopire apprend que Séide et Palmire sont ses enfants. Il supplie aux "dieux" de lui rendre sa fille et son fils. Il fait le vœu de les adopter s'il se révèle qu'il est mal informé. Il s'agit d'une des scènes qui mettent l'accent sur la bonté de Zopire: il n'hésiterait pas à aimer et protéger même ceux qui ne sont pas les siens. C'est aussi dans cette scène que le polythéisme de Zopire s'oppose ouvertement au culte polythéiste de Mahomet, ce qui ignore que l'ancienne religion de la Mecque consistait en un seul dieu avec qui on était censé communiquer à travers les trois totems à la Kaaba, et non pas en plusieurs dieux contrairement à ce qu'impliquent les paroles de Zopire.

Dans la première scène de l'acte IV, Mahomet apprend que le secret à propos de l'identité de Séide et de Palmire a été révélé par Hercide. Mahomet se sent encore plus pressé de faire exécuter Zopire comme il est désormais sous une plus grande menace. Il considère cet assassinat comme le seul moyen de soumettre le peuple à sa loi. En même temps, il envisage de tuer Séide en l'empoisonnant après l'exécution de Zopire. Le vers le plus frappant de cette scène semble être ce que dit Mahomet de lui-même: *"Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur."*³⁰ Ces paroles sont révélatrices d'un projet bien réfléchi qui permet n'importe qui pour arriver à ses fins. Pourtant, Omar, son interlocuteur n'en semble point offensé, car comme tous les croyants aveugles, il pense que tout est permis s'il s'agit de "la volonté des cieux".³¹ Entre temps, Omar voit la démarche égarée de Séide et l'interprète comme un signe de "l'ardeur

d'obéir". Or, dans la scène suivante, Séide fait bien comprendre qu'il va réaliser son serment à contrecœur.

Dans la troisième scène, Séide, toujours confus, est encouragé à exécuter le meurtre par Palmire qui vient sur lieu de l'assassinat. Les paroles qu'elle choisit ne font rien que de soutenir l'avis de Mahomet qui pense que le triomphe fait soumettre les gens puisque la plupart le considèrent comme une manifestation de la Providence: « [...] *et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur, Séide, et le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.* »³⁰ Cependant, Séide ne peut pas s'empêcher de se demander pourquoi un dieu de bonté infinie lui demanderait de commettre un meurtre. Ses questionnements finissent par rendre Palmire aussi douteux que lui. On voit encore une fois le combat entre la foi aveugle et la conscience.

Dans la quatrième scène, on trouve Zopire priant aux dieux près de l'hôtel. Il parle d'une manière qui le fait sembler exempt de tout égoïsme: il a moins peur pour sa vie que pour le sort de la paix. Sa façon de s'adresser aux dieux serait pris pour blasphème par le culte de Mahomet: « Dieux prêts à succomber sous une secte impie ». Il est évident qu'il n'y a aucune suprématie de la divinité aux yeux de Zopire qui s'appuie plutôt sur sa raison et sa conscience. Séide, qui est en train de l'écouter, ne tarde pas à l'accuser du sacrilège, mais bien entendu, c'est à cause de ce qu'il dit de la religion de Mahomet et pas de ce qu'il dit aux dieux de son propre culte.

Finalement Séide succombe à son fanatisme, laisse en arrière Palmire désespérée et accomplit la mission donnée par Mahomet. Il revient presque éperdu et plein de regret, tout en accusant Palmire de le pousser au meurtre. Palmire, elle-même prise de remords, va chez Zopire. Lorsque l'homme blessé arrive en s'appuyant contre Palmire, il accuse Séide de l'ingratitude. C'est la seule scène où l'on voit Zopire hors de son rôle de tolérance et d'affection paternelle envers les jeunes esclaves.

La cinquième scène est celle où Séide et Palmire apprennent finalement que Zopire est leur père. Lors de la confrontation émouvante, Zopire demande à Séide qui lui a pu commander cet homicide. On n'aurait pas tort de dire que c'est une question dont il

³⁰ p.70.

connait la réponse, donc on a l'impression qu'il veut faire parler Séide de son remords. Les paroles du jeune homme ne le déçoivent pas: évidemment, Séide comprend, bien qu'il soit trop tard, que ce qui est censée respectable ne doit pas exiger de la barbarie. Palmire, à son tour, exprime qu'elle considère leur amour incestueux comme un châtiment pour le parricide. Cette manifestation de grand remord peut se lire également comme l'indicateur d'un esprit superstitieux élevé dans le champ d'un soi-disant prophète.

Le côté affectueux de Zopire resurgit quand Séide et Palmire lui supplient de les frapper. Sachant qu'il va mourir dans quelques instants, le vieillard se consolant d'avoir retrouvés ses enfants les embrasse et leur demande de la vengeance. Dès cette scène commence un combat à mal finir entre l'imposteur tyrannique et ses ennemis malchanceux: tout le gris devient noir ou blanc pour s'opposer dans un pêle-mêle qui se termine au détriment du bien.

Omar arrive dans la sixième scène pour arrêter Séide comme si ce n'était pas Mahomet qui lui avait ordonné d'assassiner Zopire. Quand Palmire exprime le fait avec rage, Omar le dément. Séide cède à son destin qu'il croit mériter à cause de sa crédulité. Zopire, en père altruiste, oublie même sa blessure par le chagrin de voir son fils en chagrin.

Les intentions de Mahomet et d'Omar deviennent encore plus claires dans la première scène du cinquième et dernier acte: manifester leur puissance sans offenser le peuple enragé. Le moyen de le faire, bien entendu, c'est d'accuser Séide du meurtre de Zopire et leur promettre vengeance afin de les faire soumettre. Ce qu'ils ignorent, c'est que Séide et Palmire savent que Zopire est leur père, d'où l'espoir d'utiliser Palmire à leur fins.

Dans la deuxième scène, Mahomet déclare finalement à Palmire ses desseins de mariage auxquels elle répond avec répugnance: pour elle, Mahomet, qui tenait une fois lieu de père, n'est plus qu'un imposteur qui a massacré tous les siens. Ayant compris qu'il a été trahi, Mahomet semble toujours résolu à la faire obéir, ce qui renforce l'image de tyran. De plus, il est possible de conclure de son insistance une grande faiblesse pour le désir charnel: au lieu d'exterminer ou d'exiler une femme qui l'insulte, il préfère la garder à ses côtés en tant qu'épouse.

La troisième scène s'ouvre avec les paroles d'Omar qui s'inquiète de la réaction du peuple qui a découvert l'identité de Séide et de Palmire. Mahomet lui demande ce qu'il craint et lui promet de défendre tous ses amis d'une manière qui ne susciterait que de la curiosité et de la méfiance chez le lecteur. D'où lui vient-il tant de courage?

Dans la troisième scène, on voit la confrontation entre Mahomet accompagné par sa suite et Séide accompagné par le peuple à qui il dit d'attaquer le traître et de venger son père, tandis que Mahomet leur ordonne d'écouter leur "maître". Séide tombe bientôt entre les bras des siens après quoi Mahomet propose que Dieu soit le juge entre lui et Séide. Après tout, il est plus sûr du résultat qu'il ne l'est de "la volonté des cieux", parce que Séide a été empoisonné. Le peuple se retire devant la rage de Mahomet et Palmire se tue en se jetant sous le poignard de Séide. Sa dernière parole semble révélatrice de ce que l'auteur pensait à l'époque: *«Tu dois régner. Le monde est fait pour les tyrans.»*³¹

Mahomet est pour la première fois accablé du remords et du sentiment de culpabilité. Il avoue qu'il a fait servir Dieu au malheur des autres et à son intérêt individuel. Il atteint finalement son but de régner après avoir perdu la personne qui lui était la plus chère. Il se déteste tandis qu'il est adoré par tout le monde. Comme il n'a plus que son pouvoir, il ordonne Omar de le renforcer en effaçant toute mémoire de honte. Il sait bien que son empire va s'appuyer sur l'incrédulité et l'obéissance aveugle comme l'indiquent ces paroles qui mettent fin à la tragédie: *«Je dois régir en Dieu prévenu/Mon empire est détruit si l'homme est reconnu.»*³²

Après avoir vu la manière dont l'auteur a représenté Mahomet dans sa tragédie, faisons une comparaison entre ce que l'on a lu de Mahomet fictif et ce que l'on sait de Mahomet véritable, figure historique. Pour distinguer l'un de l'autre dans le texte, Nous allons utiliser la version déformée du nom Mahomet comme dans le texte pour le premier et le nom originel Muhammed pour le dernier.

³¹ p.104.

³² p.105.

1.6. Mahomet en tant que figure historique

Que peut-on dire du Mahomet de Voltaire? Presque tout ce qui est censé être négatif: arrogant, tyrannique, égoïste, inexorable, cruel, menteur, usurpateur, imposteur... Cependant, il serait injuste de supposer que l'auteur a basé ce qu'il pensait du prophète de l'Islam sur des données historiques ou des sources objectives. En effet, il est bien évident que ce qu'il fait de Mahomet provient, avant tout, de ce qu'il voyait d'abominable dans le monde, autrement dit, de ce qu'il condamnait, et le personnage de Mahomet n'est qu'un moyen d'exprimer son répugnance contre la tyrannie et l'injustice. Si l'on examine la vie de Mahomet, quel que soit ce que l'on croit ou nie, il n'y a que peu de signes qui peuvent mener le chercheur à un homme qui ressemble à son homonyme fictif.

Pourtant, on aurait tort de démentir le personnage de Zopire qui place Mahomet dans un rang inférieur de la société et la véracité de cette affirmation est la raison pour laquelle le prophète de l'Islam manquait de certitude qu'exige l'arrogance.

Contrairement à ce que l'on attend de l'histoire d'une figure religieuse, les premières années de sa vie n'ont rien de glorieux ou d'exceptionnel, mais elles sont pleines de pauvreté et d'exclusion.

Dans une société qui accorde la plus grande importance à l'ascendance, à la fortune et à l'héritage familial, Muhammed naît et grandit en l'absence de son père: parti à Damas pour faire des commerces trois jours après son mariage avec Amina, la mère de Muhammed, il meurt sur le chemin de retour.

Venu au monde dans une position de "moins que rien", Muhammed passe les premières années de son enfance parmi les Bédouins, les tribus migrantes vivant sur les hautes terres, méprisées par les "gens civilisés" de la grande ville. Le temps que Muhammed passe avec Halima et sa famille est un élément très important dans la formation de son caractère. Ils gardent le petit Muhammed pendant cinq ans et pas seulement deux ans comme était la coutume. On en discute la raison: pour les pieux, c'est l'abondance apporté chez eux par le prophète future, pour les réalistes, ce n'est que l'affection pour l'orphelin et sa mère en difficulté, ou bien au contraire, se

débarrasser d'un fardeau pour lequel on ne leur paierait jamais. Ce que l'on sait certainement, c'est que ces cinq ans ont suffi pour inculquer à l'enfant les valeurs essentielles de la culture bédouine: l'honneur, la fierté, la loyauté, l'indépendance et le défi contre les épreuves de la vie.

Rendu à sa mère à l'âge de cinq, Muhammed se trouve étranger à côté d'elle et parmi les membres de sa propre tribu, Quraysh. Contrairement à la poésie verbale qui exaltait les valeurs bédouines, l'image qu'en avaient les élites de la Mecque était celle de la primitivité. La nostalgie d'une époque de pureté et de simplicité s'opposait fortement à la quête de profit exigée par le commerce. Muhammed, quant à lui, était attaché aux vues égalitaires des bédouines qui n'accordaient aucune importance à la fortune familiale ou individuelle.

Muhammed, sans père et sans fortune, imbu des valeurs différentes de ceux qui l'entouraient, était aussi moqué pour son accent. Toutes ces dissemblances l'ont mené inévitablement à un effort incessant de se faire accepter. Ce sentiment d'étrangeté est ce qui a formé la personnalité de Muhammed comme il est presque indispensable de se trouver en dehors du status quo pour le questionner.

Ayant perdu sa mère juste un an après leur retrouvaille, tout ce que Muhammed avait à l'âge de six était une solitude profonde et l'incertitude à l'égard de son avenir.

Contrairement à la représentation de Voltaire, Muhammed a dû grandir avec un dégoût contre l'injustice et l'inégalité dans une société qui l'en fait souffrir. Evidemment, il avait plus de doute que de certitude à propos de sa place dans le monde et ses épreuves le faisaient réfléchir sur le sens de la vie, mais il n'y a aucun signe indiquant qu'il envisageait pour lui-même une sorte de houlette quelconque.

Cependant, on n'aurait pas tort de dire qu'il était dérangé par le fait que la religion était commercialisée à la Mecque. Le pèlerinage à Kaaba était, pour les Quraychites, le commerce essentiel qui leur remplissait la poche. Chaque clan avait quelque chose à "vendre". Les Hachémites, ceux dont était issu Muhammed, fournissaient de l'eau pour les pèlerins puisque son grand-père Abd Al-Mouttalib possédait des puits de *Zamzam*.

Contrairement à ce que l'on en pense aujourd'hui, la religion de "*jahiliya*", l'époque préislamique de l'Arabie, n'était pas basée sur l'adoration de totems ou de plusieurs dieux. Personne ne s'inclinait devant ou priait ces pierres, car elles n'étaient pas censées avoir un pouvoir divin, mais en étaient considérées comme la représentation tangible. On se contentait de leur faire des offrandes et de les couronner d'ornements. Cette vénération était, pour le peuple de la Mecque, le moyen d'assurer la bienveillance de Dieu.

Muhammed n'était capable de fermer les yeux sur les pauvres qui devaient mendier tandis que les riches se comportaient de manière indifférente comme si la pauvreté n'existait pas et arrogamment comme si la fortune était une valeur intrinsèque.

Quand il a huit ans, Muhammed perd cette fois son grand-père et va vivre avec son oncle abou-Talib qui lui a donné la tâche de l'aider à amadouer les chameaux connus pour leur mauvaise humeur. Grâce à l'expérience qu'il avait gagnée chez les bédouines, il n'a pas eu de peine à s'en prouver digne, et bientôt il commence à se joindre aux caravanes auprès de son oncle.

Dans la quatrième scène de l'acte I, Zopire dit de Mahomet:

« *Ne l'avez-vous pas vu, **sans honneur et sans biens,**
ramper au dernier rang des derniers citoyens ?*

Qu'alors il était loin de tant de renommée !

[...]

sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître :

*tu verras **de chameaux un grossier conducteur,***

chez sa première épouse insolent imposteur,

qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,

des plus vils des humains tente la foi crédule »³³

Il est vrai que Muhammed était conducteur de chameaux. Pourtant, en exerçant ce métier, il s'est montré plus fiable et intelligent que grossier. Arrivé à l'âge adulte, il

³³ p.15.

était traité "presque" comme un fils par abou-Talib: non pas suffisamment quand même pour être permis d'épouser sa fille, car un tel mariage ne servirait à aucun intérêt financier.

Décidément, tout le monde n'était pas en quête de l'argent puisque certains en avaient assez pour leur satisfaction. Ce qu'a rejeté abou-Talib a été accordé de tout cœur par quelqu'un d'autre: ce n'était que Khadija qui serait la première épouse du prophète de l'Islam. Leur mariage était inhabituel pour l'époque en ce que c'était la femme qui en avait demandé. Khadija, deux fois veuve, était l'une des rares femmes qui en était capable grâce à l'aise financière qu'elle avait héritée de son second mari. Indépendant dans son commerce, elle avait besoin de quelqu'un à la représenter proprement dans les caravanes. En 695, elle a embauché Muhammed, ce qu'elle n'a pas regretté. Le jeune homme n'a fait que gagner une réputation d'équité et de bonne volonté en offrant toujours des prix justes et donnant à de pauvres une partie de sa commission. Malgré le fait qu'elle avait plusieurs prétendants riches, Khadija, tout en admirant la vertu qu'elle voyait en lui, a ouvertement déclaré ses sentiments à Muhammed et lui a demandé d'être son époux.

Toute information qu'on a recueillie jusqu'à nos jours, concernant ce mariage dément la description qu'en a fait le personnage de Zopire. Loin d'être imposteur, Muhammed, à l'âge de vingt-cinq, avait attiré, grâce à sa fiabilité, son honnêteté et sa bonté, l'attention d'une veuve de quarante ans. Ils sont restés ensemble dans un mariage monogame qui semble avoir été heureux jusqu'à la mort de Khadija vingt-quatre ans plus tard.

Dans la pièce, il est affirmé que Muhammed avait des fils qui ont été massacrés par Zopire. Or Qasim, le seul fils de Muhammed et Khadija, n'a été tué ni par abou-Soufiane, ni par un autre adversaire. Il n'avait que deux ans quand il est mort d'une raison inconnue. Le couple a eu quatre filles nommées Zeïnab, Roukiyya, Oum Kalthoum et Fatima. À la Mecque de cette époque-là, ne pas avoir un fils était quelque chose de pitoyable et honteux puisqu'il signifiait être *abtar*, c'est-à-dire, sans postérité, dans une société où on accordait peu de valeur aux femmes. Il n'est pas difficile de conclure que Muhammed, ayant ni d'ascendance ni de descendance remarquable, n'était pas un homme de haute estime pour le peuple de la ville. Cela ne semble pas

avoir empêché Muhammed et Khadija de chérir leur filles tandis que beaucoup d'autres personnes n'hésitaient à enterrer vivantes ou étouffer les leurs.

Le manque d'un garçon dans la famille a été compensé par le jeune esclave Zaïd qu'ils ont traité comme un fils plutôt qu'un serviteur. C'est la personne sur laquelle est basé le personnage de Séide dans la tragédie de Voltaire. Zaïd était si attaché à la famille qu'il a préféré rester avec eux quand son propre clan a ramassé de l'argent pour le racheter. Muhammed, quant à lui, a refusé l'argent offert et officiellement adopté le garçon.

Parvenu à la trentaine, Muhammed était un homme avec un mariage heureux et sans difficultés financières. Cependant, ils menaient une vie très modeste et aidaient toujours les pauvres en partageant avec eux une partie de leur revenu.

Il est facile de voir que Muhammed, durant son premier mariage, n'avait rien de commun avec la présentation du Mahomet dans la pièce qui emmènerait le lecteur/spectateur à l'imaginer comme un homme de nombrilisme et d'arrogance ne cessant pas de mentir pour arriver à ses fins, ou bien un enthousiaste fou cherchant un moyen de placer les gens sous son joug à son gré.

Outre sa réputation d'homme fiable, "Muhammed al-amin" avait le don de réconcilier les gens en cas de désaccord. Un jour, à son arrivée à la Kaaba, il voit des hommes se disputer sur la question de décider qui allait remettre la fameuse pierre noire Hajar al-Aswad, sur le mur du sanctuaire, une tâche considérée très honorable. Consulté par les hommes, il a fini par trouver une solution qui a plu à tout le monde: il les fait apporter une cape, a posé la pierre au centre et demandé aux aînés de chaque clan de tenir d'un bout la cape. Quand ils ont élevé la cape au niveau du trou, il y a lui-même remis la pierre.

Comme la religion est un choix personnel de l'esprit et du cœur, qui ne s'appuie sur aucune preuve, l'interprétation de ce qu'on appelle "révélation divine" dépend, bien entendu, de la croyance de chaque individu. Celle qu'a reçue censément Muhammed n'a rien d'exceptionnel. On pourrait en dire la voix divine, une hallucination, un rêve...

Une seule chose est certaine n'importe ce qu'on croit ou non: Il ne s'y attendait pas, ce qui élimine la probabilité d'un projet précédemment réfléchi.

Selon les sources les plus anciennes et les récits de son entourage immédiat, la réaction du prophète de l'Islam, après avoir entendu pour la première fois ce qui est censé être la voix de l'ange Gabriel, était une grande peur accompagnée de doute de soi-même. Avait-il perdu la raison? Était-il possédé par un *djinn*? Ces mêmes sources affirment qu'il est rentré chez lui couvert de sueur, tremblant, cherchant à se réfugier dans l'affection de Khadija qui a fait de son mieux pour apaiser son époux.

Ce qui dément la description d'"imposteur chez sa première épouse" faite par Voltaire est plutôt la réaction de Khadija que celle de Muhammed lui-même. En effet, sans son interprétation confirmative à l'égard de ce qui s'était passé, il y a fort à parier que Muhammed aurait continué de penser qu'il n'avait eu qu'une illusion. Un imposteur se serait déclaré prophète auprès son épouse et l'aurait traité comme une subordonnée. Or, l'idée de prophétie avait paru invraisemblable à Muhammed bouleversé jusqu'à ce que sa femme lui ait dit: « *Que Dieu te garde de la folie; il ne te ferait pas une telle chose, sachant ton honnêteté, ta fiabilité et ta gentillesse.* »³⁴

Les deux ans suivants se sont passés sans aucune nouvelle révélation ce qui n'a fait qu'augmenter la certitude de Muhammed. En balançant entre l'espoir et le désespoir, il a continué à se demander si ce qui lui était arrivé était réel et d'où il venait, dans un silence profond.

Sa première tentative de réciter en public, ce qui lui est révélé par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, selon ibn-Ishaq, a été interrompue avec rage par l'un de ses oncles, abou-Lahab, qui est parti sans attendre la fin de la soirée, ce qui était considéré dans leur société comme un signe de l'inimitié. La deuxième, malgré l'absence de l'intrus, n'a pas eu plus de succès. La seule réaction qu'il a confrontée était du sarcasme sauf celle de son jeune cousin Ali, le fils d'abou-Talib, qui lui était comme un fils.

³⁴ Lesley Hazelton, **The First Muslim/The Story of Muhammad**, Riverhead Books, New-York, 2013, p. 84.

Dans la même année, Muhammed commence à parler plus ouvertement, parfois de manière qu'on aurait pu appeler avertissement. Cependant, son attitude cherchait plutôt à détruire le status quo qu'à le reconstruire à son gré. Les nouveaux versets se basaient sur la critique de l'inégalité sociale, l'infanticide féminin et l'avidité, autrement dit, il prenait parti de l'oppressé. La religion de Muhammed, pour ainsi dire, envisageait une société dans laquelle tous ceux qui étaient nés infortunés auraient la même valeur et importance.

Est-ce que Muhammed n'était qu'un enthousiaste comme suggéré par le personnage créé par Voltaire? Encore une fois, la réponse dépende de la croyance et d'avis personnel. Cependant, un regard objectif nous permet de dire que son enthousiasme était pour le mieux-être de "l'exclu" qu'il, lui-même, une fois était, en tant que jeune homme au bord de la société.

Au bout d'un an, il n'avait que quelques dizaines de disciple, y compris des jeunes personnes, des esclaves et des affranchis qui n'avaient aucune importance ou estime aux yeux du reste de la société. Quant à la religion promue par Muhammed, elle ne posait pas de problèmes pour l'élite de la Mecque tant que les versets se contentaient de faire l'éloge à la création ou à l'omnipotence d'un seul dieu. Pourtant, le refus de tout autre dieu et des totems qui étaient vénérés comme la représentation tangible du divin était hors de question pour les gens strictement traditionnalistes de la ville. De plus, l'Islam cherchait à remplacer la notion conventionnelle de descendance et d'appartenance en faisant une seule famille de tous les croyants unis sous l'ascendance symbolique d'Abraham et de Moïse. Leurs intérêts individuels étant assurés par le statut familial et financier, cet ordre unifiant et égalitaire encouragé par Muhammed n'a pas été bien reçu par la société accoutumée à prendre pour acquis toute sorte de privilège.

Il serait juste de dire que les actes tyranniques n'étaient pas commis par Muhammed dans un effort d'imposer son culte, mais par ses opposants dans un effort de réduire son influence. Le combat des musulmans était contre l'injustice fournie par les privilèges acquis par chance, sans aucun effort. Dans la tragédie de Voltaire, Mahomet est décrit par Phanor comme un novateur obscur qui s'appuie sur des faux miracles, tandis que la réalité sociale de la Mecque était la seule base de son culte. Zopire, à son tour, est désigné par son conseiller comme une figure de père auquel le peuple

demande de la paix. Pourtant, un homme puissant à la Mecque de l'époque n'était père qu'à son propre fils et aucune protection n'était offerte à quelqu'un en dehors de la famille. C'est pourquoi les gens défavorisés étaient les premiers à adhérer à l'Islam.

Les élites de la ville ont essayé tous les moyens imaginables pour se débarrasser de Muhammed. Voyant que tous leurs efforts s'étaient montrés inutiles, ils ont essayé de dévaloriser le message de Muhammed en prenant un ton moqueur à l'égard des versets qu'il récitait. Cela n'a servi qu'à le rendre plus connu, même parmi les pèlerins qui venaient à la Kaaba. Muhammed n'avait pas besoin de coercition pour faire entendre sa voix. Tous ceux qui étaient obligés de payer des sommes considérables aux Quraychites pour faire leur pèlerinage en étaient déjà au courant, et certains admiraient cet homme courageux qui osait défier cet ordre matérialiste. Enragés par l'échec de leurs tentatives, les leaders de la Mecque n'ont pas tardé à exercer un acte de tyrannie: le boycottage de tout le clan Hachémite.

Un petit groupe de croyants est allé en Éthiopie pour y rester jusqu'à l'annulation du boycott. Ceux qui sont restés en arrière ont été constamment confrontés ; à la persécution des opposants. Les croyants considérés comme des personnes "non importantes", telles que les esclaves et les affranchis, étaient même sujettes à la torture, y compris Bilal, l'esclave éthiopien d'un parent d'abou-Bakr, qui serait plus tard le premier *muezzin*.

Accablé de la souffrance de ceux qui ont accepté son culte, Muhammed espérait recevoir un message qui aurait pu réconcilier ses disciples avec le reste du peuple. Ce qu'il souhaitait lui est arrivé sous forme de "versets sataniques" qu'il démentirait bientôt avec grand regret: « *Ainsi, croyez-vous de al-Lat, de Uzza et de Manat, la troisième? " Ces idoles sont d'illustres divinités, dont l'intercession doit être espérée.* »³⁵ Reçu avec enthousiasme et joie dans toute la ville, ces versets se sont montrés à Muhammed comme une intervention du Diable. Leur démenti, à son tour, a été perçu comme un signe de malhonnêteté et de manque de fiabilité. Selon quelqu'un

³⁵ Tabari (trad. Herman Zotenberg), **La Chronique, Histoire des prophètes et des rois**, vol. II, Actes-Sud/Sindbad, coll. « Thésaurus », 2001, p. 90-91

qui prend parti pour les leaders de la Mecque, représenté par le personnage Zopire dans la pièce de Voltaire, cet incident n'aurait fait de Muhammed un imposteur qui prêchait à son gré. Un regard objectif venant de l'extérieur, en revanche, peut aisément percevoir la faillibilité comme un signe de l'imperfection humaine, ce qui rend les choses plus vraisemblables. Si l'on met de côté toutes les présuppositions individuelles provenant de la prise de position à l'égard de la foi, ce qui s'est passé peut se lire comme un combat entre ce que Muhammed voulait croire (l'unicité et l'omnipotence d'un Dieu équitable dont il est messenger) et ce qu'il voulait acquérir (le respect et l'estime de ses compatriotes).

Quant aux leaders comme abou-Jahl et abou-Soufiane, ils ont ironiquement rendu le message de Muhammed de plus en plus connus et accepté, à tel point qu'il a commencé à être reconnu même par des personnes de pouvoir et d'influence, comme Omar, l'un des neveux d'abou-Jahl, qui serait le deuxième calife de l'Islam. Contrairement à ce qui est affirmé dans la pièce par Zopire, c'est la tyrannie et le sarcasme de leur part qui ont mené à l'exile de Muhammed.

D'ailleurs, l'incident des versets sataniques montre que Muhammed n'était pas du tout content de la division que sa religion a suscitée tandis que Zopire accuse Mahomet de la zizanie créée délibérément. On peut se demander également à quoi aurait servi la division pour la cause de Muhammed qui avait passé une grande partie de sa vie en se sentant exclu. Il aurait été beaucoup plus facile et avantageux pour lui d'y mettre fin ce qu'il aurait pu faire grâce aux "versets sataniques". Pourtant, il a choisi d'admettre sa faute; un acte qui lui ôte l'image de suffisance absolue attribuée au personnage Mahomet.

Quand les musulmans de la Mecque ont immigré à Médine en 622, beaucoup de personnes venant de Médine s'étaient déjà convertis à l'Islam, en grande partie grâce à l'empressement de Mousab, envoyé à la ville d'accueil à l'avance pour répandre le message de Muhammed. La dernière députation qui a négocié avec lui avant *l'hégire* comprenait soixante-douze leaders dont chacun a promis à Muhammed la fidélité et un engagement absolu, qui serait, bien entendu, réciproque: les ennemis de l'un étaient désormais ceux de l'autre.

Certaines personnes sont parties pour Médine pendant l'été de 622. Muhammed a attendu jusqu'en septembre afin d'assurer la sécurité de ses disciples, ce qui a mis la sienne en danger. Son protecteur al-Moutim est mort, laissant Muhammed sans protection pendant le voyage.

Certains musulmans ont confronté l'oppression et quelques-uns ont même été empêchés de partir par leurs parents. Ceux qui sont restés en arrière, à leur tour, ont réagi de manière variée: il y'en avait ceux qui étaient tristes pour les familles et les clans divisés, ceux qui se fâchaient contre Muhammed pour être la cause de tout chagrin et ceux qui étaient indifférents comme certains leaders dont abou-Jahl.

Malgré le fait que les croyants étaient obligés de partir à cause de l'attitude hostile qu'il subissaient, les leaders de la ville n'ont pas tardé à accuser Muhammed de trahison et de la déloyauté. L'image qu'ils avaient de lui était en accord avec ce qu'en révèle la pièce de Voltaire: un imposteur qui n'a aucun respect ni pour les traditions de la ville ni pour les aïeux qui avaient basé leur vie sur ces traditions. Un fou récitant des fariboles pour influencer les gens. Un novateur enthousiaste qui tente de dévaloriser ce qui leur est le plus cher.

Pourtant, il n'y a aucune trace dans le personnage Zopire qui reflète la façon dont les leaders de la Mecque ont traité les musulmans. Zopire est représenté comme un personnage qui prend parti de l'équité et de la justice tandis que les leaders en question ne luttaient que pour un ordre injuste qui était établi depuis toujours et qui n'avait jamais été questionné par personne. Muhammed restant à la Mecque sans le soutien de son propre clan ne posait une menace qu'au niveau spirituel. Or, la migration à Médine était une action concrète qui défiait toute notion d'appartenance telle qu'on la percevait dans la ville. On a décidé de l'assassiner la nuit où il partirait pour Médine. Le meurtre aurait été exécuté par un seul coup porté par un membre de chaque clan, ainsi il n'y aurait pas eu une seule personne à culpabiliser, autrement dit, personne n'aurait pas été légalement coupable. Ayant été averti par quelqu'un, Muhammed est parti avec abou-Bakr avant l'heure prévue. Ils ont conduit leurs chamelles à la direction opposée et se sont cachés dans une grotte pour assurer leur sécurité. Ali, couvert de la cape de Muhammed, s'est découvert dès que les agresseurs se sont jetés sur lui. C'est comme cela que le prophète de l'Islam et ses disciples ont commencé leur nouvelle vie. Non

pas comme un homme banni et les adhérents de son culte comme le suggère le récit de Voltaire, mais plutôt comme des exilés volontaires cherchant à exercer leur foi sans subir l'humiliation et l'oppression. Ils regrettaient la ville qu'ils avaient quittée, mais non pas les circonstances qui les avaient poussées à le faire.

Ayant établi à Médine un ordre à la fois idéaliste et pragmatique basé sur le concept d'*umma*, Muhammed était respecté comme le réconciliateur et le mentor du tout peuple, y compris ceux qui n'avaient pas encore accepté l'Islam. En unissant les clans dispersés en conflit sous le même toit, il fournissait pour eux le sens de l'identité commune tandis que le peuple de Médine l'offrait un domicile et une vie honorable.

Pourtant, ce qu'il a subi dans sa vie natale pesait sur Muhammed à tel point que sa politique de non-violence ne semblait plus avoir sens. Les leaders de la Mecque pensaient qu'ils s'étaient à jamais débarrassés de la menace posée par cette nouvelle religion tout en ignorant que Muhammed n'avait pas l'intention de se faire oublier.

La violence dont Muhammed s'était abstenu jusqu'alors a éclaté d'une façon inattendue. L'une des attaques portées sur des caravanes de Médine a fini par le meurtre imprévu d'un homme. Muhammed ordonnait quelque fois des attaques en signe d'une manifestation de présence. L'attaque en question, quant à elle, a eu lieu à son insu, bien qu'il ne leur eût commandé que d'explorer et s'informer des caravanes prochaines. Le pire, c'est que le meurtre a été commis le dernier jour des mois sacrés.

Ce qui s'est passé ensuite serait, pour un croyant, l'arrivée d'une nouvelle révélation qui approuve la violence sous certaines conditions. Un sceptique ou un athéiste dirait plutôt une excuse inventée par Muhammed pour justifier le meurtre commis et les guerres à suivre. En tout, Muhammed n'est ni un grand pacifiste attaché absolument à la politique de non-violence, ni un démon pressé de déclarer la guerre au peuple de sa ville de naissance. La description la plus réaliste de sa prise de position serait celle d'une personne enragée et déçue qui a été exclu et menacé par ses compatriotes, ou bien celle d'un novateur dont le choix de non-violence lui a presque coûté la vie.

La bataille de Badr, qui a commencé d'une façon inattendue dans une atmosphère pleine d'intrigue et d'espionnage, s'est terminée par la défaite de l'armée de la Mecque

qui était plus grand en nombre mais mal commandée. Ils ont laissé en arrière quarante-quatre corps, y compris celui d'abou-Jahl.

C'est comme cela que la défense des musulmans a gagné un aspect politique, et Muhammed met fin à une certaine démarche pacifiste. À partir de ce point-là, on observe un grand parallélisme entre la vérité et le récit de Voltaire: après la victoire des musulmans s'est révélé le côté pragmatiste de la nature humaine qui a tendance à s'allier avec le triomphant. A l'exception de quelques-uns motivés par le pouvoir plutôt que par la foi, les Bédouines et plusieurs tribus ont accepté l'autorité de Muhammed. Est-ce que cela veut dire qu'il pourrait désormais être un tyran et faire n'importe quoi, comme le suggère l'attitude du personnage Mahomet dans la pièce? Pas exactement. Être perçu comme un leader exigeait une démonstration de pouvoir. Rester au pouvoir, à son tour, exigeait la continuation de cette manifestation. Ce qui rend les choses plus compliquées qu'elles ne semblent être c'est le fait que la façon dont le peuple conçoit le pouvoir ne correspond pas toujours à ce que le leader considère juste, indépendamment du soutien dont il a besoin pour exercer son pouvoir.

À l'intérieure de sa propre famille, Muhammed était plus tolérant que l'on ne l'attendrait d'un homme de son époque, tandis que le personnage Mahomet n'hésite pas à exercer de l'oppression même sur ceux qui sont les plus proches de lui. Sa fille Zeïnab avait épousé un non-croyant et était restée avec lui à la Mecque lorsque son père émigrerait. Son mari a été prisonnier lors de la Bataille de Badr. Elle a envoyé à Médine des bijoux en tant que rançon, y compris un collier que sa mère lui avait donné en cadeau de mariage. Muhammed lui a renvoyé tous les bijoux ainsi que son époux.

Dans la sphère politique, les choses étaient différentes. Effrayé de l'idée de se trouver encore une fois exclu, Muhammed cherchait à profiter de toutes les occasions possibles pour consolider sa place à Médine et prouver son pouvoir à la Mecque.

Il y avait encore quelques personnes à Médine à questionner l'autorité récemment établie de Muhammed, dont un homme qui s'appelait ibn-Umayy. Une tribu juive, Qaynuqa, était parmi ses confédérés. Selon l'un des récits historiques, tout a commencé avec la molestation d'une fille bédouine par un membre de la tribu en question. Une autre opinion propose que les hommes de Qaynuqa étaient ceux qui avaient prévenu

les leaders de la Mecque des desseins concernant la caravane de Badr. Quelle que soit sa raison ou son excuse, Muhammed, déjà déçu par le refus des juifs monothéistes d'accepter l'Islam, a accusé la tribu de déloyauté et ordonné à ses adhérents d'encercler leur village jusqu'à l'épuisement de l'eau. Ibn-Umayy est intervenu pour protéger ses alliés. À la fin d'une dispute fervente, Muhammed a laissé la tribu à ibn-Umayy, sous une condition: ils allaient tous partir à n'importe où. Exilé lui-même de la Mecque, Muhammed était cette fois celui qui exilait l'autrui.

La démonstration de pouvoir a continué avec l'assassinat de quelques poètes qui se moquaient de Muhammed et de ses adeptes, les meurtriers étant issus de ces derniers. Elle ne saurait plus finir même avec le consentement de Muhammed, ce qui entraînerait la grande défaite d'Uhud.

Dans cette bataille qui a eu lieu le 25 mars 625, Muhammed a affronté abou-Soufiane, le nouveau leader du conseil de la Mecque, dont le personnage Zopire semble inspiré. Plus apte au compromis par rapport à abou-Jahl, il était celui qui avait dérouté la caravane pour éviter la Bataille de Badr, bien entendu, tout en vain. Il est décrit dans la biographie du prophète de l'Islam comme un homme qui agit plutôt sur la nécessité et la responsabilité que sur l'animosité, contrairement au personnage de Voltaire qui donne l'impression d'être prêt à assassiner Mahomet à la première occasion.

Selon Lesley Hazleton, l'auteur de la biographie, Muhammed et ses disciples n'auraient- probablement- pas dû s'exiler si abou-Soufiane avait été alors en charge. Zopire, en revanche, s'enorgueillit d'avoir banni Mahomet. Hazleton suggère même sa possibilité d'accepter certains principes sociaux réclamés par Muhammed. Or le personnage Zopire décrit Mahomet comme un homme méprisable issu des rangs inférieurs de la société. D'ailleurs, dans la tragédie, Zopire a deux enfants, un fils et une fille, enlevés par Mahomet lors d'une bataille. En réalité, Umm Habiba, la fille d'abou-Soufiane, s'est volontairement convertie à l'Islam et était parmi ceux qui sont allés en Éthiopie pendant le boycott. Cependant, il est évident que sa décision n'a pas causé la division dans sa famille comme elle est restée à la Mecque auprès de son père au lieu de partir pour Médine.

Abou-Soufiane a rassemblé une armée de dix mille personnes pour venger la Bataille de Badr, mais son but était plutôt d'obliger les croyants de quitter Médine que leur déclarer la guerre, tant que son armée n'était pas attaquée par Muhammed et ses adhérents. Parmi ces derniers et les gens originaires de Médine, il y en avait ceux qui voulaient éviter une bataille avec abou-Soufiane et pensaient qu'il valait mieux attendre jusqu'à l'épuisement de ses sources qui l'aurait forcé à partir. Au cas où il aurait tenté d'occuper la ville, les croyants auraient eu l'avantage de bien connaître chaque coin de Médine. Pourtant, il y avait également des motivations qui poussaient Muhammed à préférer un affrontement risqué: il ne se sentait pas assez puissant pour décevoir ses jeunes disciples qui cherchaient de la gloire. De plus, il n'avait pas l'intention de donner au peuple de Médine l'impression de céder à ibn-Umayy qui s'opposait à l'idée de combattre. Finalement, son orgueil l'a emporté sur sa raison, et il a affronté l'armée de son ennemi avec un groupe de mille personnes seulement dont trois cent issus du clan d'ibn-Umayy. Le résultat en était une grande défaite qui a causé la mort de soixante-cinq croyants. Muhammed lui-même était grièvement blessé à la tête, à tel point que beaucoup de ses adhérents ont pris la fuite en le croyant mort, ce qui l'a énormément déçu et enragé. La voix coraniques qui suivi la bataille dénoncera la défaite comme "un châtement pour désobéir à Muhammed" qui appelait en vain ses adhérents fuyants.

L'une des scènes les plus dramatiques de cette bataille avait Hind, la femme d'abou-Soufiane pour le personnage principal, tandis que le personnage Zopire ne mentionne jamais une épouse. Ayant perdu son père et son frère à Badr, elle avait chargé particulièrement un esclave éthiopien pour venger leur mort. Cet homme qui s'appelait Wahchi a tué, en utilisant un javelot comme arme, Hamza, un des oncles de Muhammed, qui était connu pour ses compétences aux champs de bataille. Juste après la fin de la bataille, Hind est venue chercher le corps de Hamza et quand elle l'a finalement trouvé, elle l'a dévoré avec rage. Il est dit qu'abou-Soufiane a souligné la fait "qu'il n'avait ni commandé ni interdit cet acte de mutilation qui ne lui avait donné ni de plaisir, ni de tristesse." Cela peut être considéré comme une manière de s'excuser pour ce qui s'est passé, autrement dit, quelque chose que ne ferait Zopire dans un contexte similaire. Quant à l'acte de Hind, il n'aurait pas même attendu d'une personne lié à Zopire qui est présenté, dans une grande partie du récit, comme un symbole de vertu.

Après la défaite, l'opposition d'ibn-Umayy a resurgi en guise d'une phrase exprimant son regret pour la bataille, ce qui lui a attiré, contrairement à son espérance, plus de colère que de soutien.

C'est alors que le mot "munafiqun" a apparu pour la première fois dans les révélations coraniques, pour étiqueter ceux qui questionnaient les décisions de Muhammed. Cela marque la période où les actes du prophète de l'Islam étaient les plus proches de la tyrannie. Ayant établi son identité de leader spirituel, il n'avait apparemment aucune intention de renoncer à son rôle de leader politique ouvertement défié par ibn-Umayy. Encore une fois, c'était une tribu juive qui en avait payé le prix.

Muhammed avait envoyé quarante éducateurs à une tribu bédouine qui avait récemment accepté l'Islam. Cependant, le neveu du chef préfère une alliance avec la Mecque. Il a exterminé tous les croyants, sauf l'un, à leur campement. Celui qui a survécu a vu ce qui s'était passé. Quand il retournait à Médine, il a tué deux bédouins de la même tribu pour venger ses camarades. Le chef a tenu Muhammed responsable pour le meurtre et lui a demandé de l'argent du sang. Muhammed a ordonné toutes les tribus qui avaient signé le traité d'arbitration de contribuer au paiement dont il a imputé la plus grande partie à la tribu Nadir qui était alliée depuis longtemps à la tribu bédouine en question. Ils ont refusé de payer, ou bien, d'après le récit d'ibn-Ishaq, ils ont décidé d'assassiner Muhammed au lieu de payer. Quelle que soit la vérité, Muhammed leur a donné un ultimatum pour quitter la ville. Ibn-Umayy leur a conseillé de résister en leur promettant de combattre auprès d'eux avec le soutien de Qureyz, une autre tribu juive, en cas de bataille; une promesse dont Qureyz ne savait rien. Finalement, Muhammed a fait abattre tous les palmiers de la tribu pour les intimider et il est arrivé ainsi à ses fins: la ville de Médine a vu encore une autre tribu exilée.

Quant à la vie privée de Muhammed, après la mort de Khadija, il n'est jamais retourné à sa vie monogame. En effet, une révélation coranique lui a permis exceptionnellement d'épouser plus de quatre femmes, après quoi il a pris neuf épouses dont deux dames juives. Dans le récit de Voltaire, le personnage Palmire, la fille enlevée de Zopire, dont Mahomet est amoureux, aurait pu être inspirée de l'une de ces femmes: Umm Habiba, la fille d'abou-Soufiane qui était parmi les premiers à accepter l'Islam et qui est devenu la neuvième femme de Muhammed juste après le retour à la Mecque, ou bien Zeïnab,

la femme de Zaïd, le fils adopté de Muhammed. Selon la biographie écrite par Hazleton, c'est Zaïd qui divorce sa femme après avoir appris par hasard qu'elle lui plaisait. Soit dit en passant, en parlant de quelconque mariage qui a eu lieu à cette époque-là, il faut se rappeler que les unions conjugales n'avaient généralement rien à faire avec l'amour et étaient considérées plutôt comme une convention sociale ou, dans certains cas, un moyen de consolider les alliances, comme les mariages multiples de Muhammed.

En fermant notre parenthèse à propos de la vie privée du prophète de l'Islam, revenons à la politique. Après l'expulsion de Nadir, Muhammed continuait à la fois à essayer d'affaiblir l'opposition à l'intérieur de Médine et à attaquer les caravanes de la Mecque. Quand abou-Soufiane a décidé de se venger, les rumeurs sont, comme d'habitude, arrivées jusqu'au camp de Muhammed. La mesure qu'il a prise contre l'ennemi n'était attendue ni par les croyants, ni par abou-Soufiane: il a fait creuser des douves tout autour de l'entrée de Médine pour obliger ses adversaires à assiéger la ville, ce qui a été perçu comme un signe de lâcheté.

Ayant évité de combattre, Muhammed avait encore une fois besoin de prouver son courage à ses adhérents déçus. Il a trouvé en tribu Qureyz l'ennemi qu'il cherchait.

Selon le discours de Muhammed, l'ange Gabriel lui est apparu et a dit de terroriser la tribu Qureyz en tant que punition pour avoir considéré l'alliance avec l'armée de la Mecque. Conscient du danger, leur leader a convoqué un conseil pour décider ce que l'on allait faire, mais tout le monde pensait qu'on pouvait compter sur l'alliance de la tribu Aws bien qu'ils eussent été parmi les premières à accueillir les musulmans. Cependant, Aws n'a rien fait pour soutenir Qureyz lorsque Muhammed a assiégé leur village. Ils ont pris parti de Muhammed qui a choisi un membre de leur tribu pour décider de la destinée de Qureyz: Saad ibn-Muad, qui était connu pour sa tendance à exercer de la violence. D'ailleurs, il était au point de décéder d'une blessure de bataille, ce qui ferait de sa décision une sorte de testament. Son jugement n'a étonné personne: "Qu'on tue les hommes, qu'on divise la propriété, qu'on fasse les femmes et les enfants prisonniers." Après l'exécution du massacre, il n'y a plus personne à questionner l'autorité du prophète de l'Islam. Il était désormais temps de reconstruire et de se réconcilier.

Le retour à la Mecque n'avait rien de violent. Hazleton le décrit comme un procès plutôt que comme un moment précis. Tout était bien réfléchi: juste après un rêve dans lequel il se trouvait devant la Kaaba avec sa clé dans la main, Muhammed a annoncé aux croyants qu'on ferait la "oumra"; le moindre pèlerinage réalisé en dehors du mois de Dhou al-Hijja. Il a ramassé un groupe de sept cent hommes dont aucun ne portait d'armes. On a envoyé un escadron de la Mecque pour bloquer la route, mais Muhammed n'a ni confronté l'ennemi, ni reculé. Il savait bien que la Mecque devrait leur céder le passage tôt ou tard comme il aurait été irrespectueux à leur propre tradition d'empêcher des pèlerins d'entrer dans la ville. Attaquer les hommes qui sont venus sans armes exercer un rite sacré, c'était encore plus inconcevable. Contrairement aux personnages Mahomet et Zopire, ni Muhammed ni abou-Soufiane n'avait le dessein d'assassinat l'un contre l'autre. Le prophète de l'Islam avait cette fois choisi le pacifisme pour désarmer l'adversaire, tandis que le leader de la Mecque avait bien compris qu'il devait garder la réputation de la ville en tant que hôtesse et protectrice des pèlerins. Pourtant, après l'avoir obligé à s'exiler et l'avoir combattu trois fois, son orgueil ne lui permettait pas de laisser Muhammed entrer sans confronter aucun obstacle.

Il était bien évident qu'il fallait négocier, et on l'a fait, tandis que les personnages de Voltaire rejetaient toute sorte de compromis et de réconciliation. Selon le Traité d'Houdaybiya, il n'y aurait aucune confrontation armée entre les deux parties en dix ans suivant et Muhammed arrêterait à tout jamais les attaques portées sur les caravanes de la Mecque. D'ailleurs, chaque tribu aurait le droit de décider librement de son alliance au group de son choix. Cependant, il n'y aurait pas d'oumra jusqu'à l'année prochaine.

N'ayant pas compris les implications subtiles du traité en faveur d'eux-mêmes, les croyants étaient encore une fois déçus de ce qu'ils considéraient comme un retrait déshonorable. Les conseillers de Muhammed, qui seraient plus tard parmi les quatre premiers califes, n'étaient pas de même avis. Omar pensait qu'il ne fallait pas se contenter d'une promesse à propos de l'année suivante, tandis qu'Ali et abou-Bakr étaient conscients du fait que l'article concernant les alliances reconnaissait le pouvoir de Muhammed comme un leader au même niveau qu'abou-Soufiane.

Évidemment, l'attitude d'abou-Soufiane envers Muhammed ressemblait plus à celle du personnage Phanor qu'à celle de Zopire: tenir compte du pouvoir de son adversaire et adopter une démarche politique de soumission au lieu de succomber à son orgueil d'une manière qui aurait pu ouvrir le chemin à des nouveaux carnages.

Muhammed, quant à lui, n'a pas demandé à ses adhérents de retourner à Médine. Il a fait quelque chose d'inattendu en leur commandant d'exercer le rite de pèlerinage à l'endroit où l'on se trouvait. D'abord abasourdis par ce nouveau défi à la tradition selon laquelle le pèlerinage ne peut avoir lieu qu'à la Kaaba, ils ont fini par lui obéir, comme d'habitude. On s'est rasé les cheveux et on a sacrifié le chameau qui appartenait autrefois à abou-Jahl. Ayant accompli son but à long terme à travers une démarche politique sans arme, Muhammed a gagné d'autres adeptes parmi les Bédouines et le peuple de la Mecque. Malgré la déception de certains croyants, il avait cette fois prouvé son pouvoir sans avoir recours à la violence.

Ce manque de la violence est l'aspect qui dément ce que nous raconte la tragédie de Voltaire. Pourtant, l'auteur ne s'est pas trompé dans ses suppositions à propos de la manière dont les gens ont reconnu le pouvoir de Muhammed: selon le récit de Hazleton, les alliances et les conversions qui ont lieu à partir de ce moment-là étaient de plus en plus par intérêt politique. Accepter le pouvoir du puissant impliquait avoir sa protection.

Finalement, en février 629, Muhammed et ses adhérents sont entrés dans la Kaaba sans rencontrer aucun obstacle comme en convenait le traité de l'an précédent. On y a passé trois jours pendant lesquels beaucoup de nouveaux adeptes se sont adhésés aux croyants. La plus importante parmi ces personnes n'était autre qu'abou-Soufiane qui a accordé à Muhammed la main de sa fille Umm Habiba, l'une des premiers croyants.

Le traité d'Houdaybiyah n'a été menacé qu'une seule fois par une querelle entre deux tribus bédouines. C'était celle qui s'alliait avec la Mecque qui a déclenché la violence en tuant vingt personnes de l'autre tribu. Abou-Soufiane a pris les choses en main lui-même pour sauver la paix et est allé à Médine supplier Muhammed d'agir avec retenue tout en sachant qu'il pourrait prendre la ville par force s'il le voulait. Cela montre bien que le retour victorieux de Muhammed à la Mecque a été basé sur la collaboration entre lui et abou-Soufiane, contrairement à ce qui est suggéré par le récit de Voltaire.

Le personnage Zopire est un idéaliste qui ne saurait pas remettre sa ville dans les mains de Mahomet quoiqu'il arrive tandis qu'Abou-Soufiane était un réaliste qui préférait agir avec prudence, conformément aux circonstances.

Le 1^{er} janvier 630, Muhammed a établi un campement à la distance d'un jour de cheval de la Mecque avec une armée d'environ dix mille personnes. Abou-Soufiane, à son tour, l'a rejoint sur un cheval qui appartenait à Muhammed, ce qui signifie qu'il était sous sa protection. L'échange de paroles entre les deux anciens ennemis a scellé la conversion d'Abou-Soufiane à l'Islam et de son reconnaissance de Muhammed en tant que leader spirituel aussi bien que politique. Quand Abou-Soufiane a annoncé au peuple que le pouvoir était désormais à Muhammed et que tout le monde était en sécurité à moins qu'on n'agisse contre lui, la majorité était prête à lui céder, soit par volonté sincère, soit par obligation. Dix jours plus tard, Muhammed s'est officiellement emparé de sa ville de naissance. Il s'est adressé à ses compatriotes en mettant l'accent sur l'égalité: La Mecque n'était plus le fief de l'élite. Tous les privilèges héréditaires étaient abolis. Bienvenu par le peuple qui l'avait une fois chassé et reconnu comme le messager de Dieu, il a fait son entrée dans la Kaaba sans aucune confrontation violente.

1.7. L'auteur découvert à travers son anti-héros ou le défi au fanatisme religieux

Ayant indiqué les différences entre les vraies figures historiques et les personnages qu'a créés Voltaire en s'inspirant d'eux, essayons de comprendre les raisons pour lesquelles il les a décrits de cette manière. En nous appuyant sur ce que l'on a déjà dit, il serait juste de dire que Voltaire n'était pas plus hostile à l'Islam qu'aux autres religions, y compris le christianisme. Malgré le fait qu'il a rédigé *Le fanatisme ou Mahomet* avant qu'il ait approfondi son savoir de l'Islam et en ait changé son avis, est-ce que c'est vraiment la religion elle-même ou son prophète qu'il a pris pour cible dans son ouvrage?

Selon Gustave Norga, l'auteur de *Voltaire: sa vie, ses œuvres, l'influence de ses idées dans la société*, cette tragédie de l'écrivain illustre est plutôt une défense des valeurs

considérées comme "universelles" qu'une critique de l'Islam ou du prophète Muhammed:

*« Mahomet, par la grandeur et le contraste des caractères, par l'élévation et la justesse des pensées, par les principes de la morale universelle qui ressortent des rôles de personnages et de l'action de la pièce, est l'une des meilleurs productions de l'auteur. »*³⁶

Cette constatation montre bien la façon dont Voltaire a utilisé ses personnages afin d'en faire des symboles du bien/juste et du mal/injuste. Mahomet est censé représenter tout ce que l'auteur dénonce tandis que Zopire représente tout ce qu'il défend. L'enthousiasme illuminé attribué à Mahomet comme une excuse de sa tyrannie et la faiblesse humaine de Zopire, "le héros persécuté", ne suffisent pas à rendre le récit vraisemblable, ce qui est souligné également par Norga. L'image de Mahomet en tant que tel sert d'intermédiaire pour condamner toute atrocité commise au nom de quelque religion, par quelqu'un qui prétend agir au nom de Dieu:

*« Voltaire, doué d'une imagination vive, d'une conception facile, d'un grand talent pour le pathétique, a souvent sacrifié la vraisemblance et la perfection du drame à l'effet théâtral. Il avait pour principe qu'au théâtre il faut frapper fort plutôt que frapper juste. (...) "[Son principal mérite] est de faire sentir qu'il existe une morale universelle indépendante de toute religion positive, et de faire comprendre que tous les crimes commandés au nom de la Divinité ne l'ont été que par des imposteurs qui ont abusé de la crédulité humaine en mettant leurs passions, leurs haines et leur vengeance à la place de la religion. »*³⁷

Dans une lettre qu'il a écrite à M. César de Missy en 1742, Voltaire indique clairement sa première source d'inspiration pour sa tragédie:

« [...] Cette tragédie est plus faite, je crois, pour des fêtes anglaises que pour des cœurs français. On l'a trouvée trop hardie à Paris, parce qu'elle n'est que forte, et

³⁶ Gustave Norga, **Voltaire: sa vie, ses œuvres, l'influence de ses idées dans la société**, Imprimerie Laloux fils et Guillot, 1878, p.24.

³⁷ Ibid.,p.

*dangereuse, parce qu'il y a du vrai. J'ai voulu faire voir par cet ouvrage à quels horribles excès le fanatisme peut entraîner des âmes faibles conduites par un fourbe. Ma pièce représente, sous le nom de Mahomet, le prieur des Jacobins, mettant le poignard à la main de Jacques Clément, encouragé de plus par sa maîtresse au parricide. »*³⁸

Jetons maintenant un coup d'œil à l'histoire de ce régicide: Jacques Clément, l'assassin de Henri III, n'avait que 25 ans lorsqu'il a été incité par La Ligue catholique à tuer le roi. Il est décrit dans *Encyclopædia Americana* comme un homme de faible jugement, ce qui nous emmène à conclure qu'il devait être influençable au point d'aveuglement. Cela est bien prouvé par le fait que son prieur l'a convaincu qu'il recevrait la voix divine en priant et jeûnant et qu'il se mettrait ainsi au courant de la volonté des cieux. Selon la même source, il a été "fait entendre" une voix nocturne qui lui a ordonné de libérer son pays du "tyran". On accuse la duchesse de Montpensier de lui promettre le titre de cardinal en cas de fuite et la sainteté en cas de mort. Aveuglé par sa foi et son ambition, le jeune homme s'est rendu auprès du roi sous le prétexte de lui apporter des envois importants et l'a poignardé. Dans un instant, il a été lui-même poignardé par deux courtisans. Après sa mort, il était vénéré comme un saint par La Ligue catholique, et le Pape Sixte V lui a fait un éloge dans l'assemblée des cardinaux.

Le parallélisme entre Clément et le personnage Séide est bien évident: ce dernier était l'instrument des mauvais desseins de Mahomet comme Clément l'était de La Ligue. Ce qui distingue les deux n'est que le respect accordé à Clément après son exécution, contrairement au cas de Séide qui est calomnié et déshonoré par ceux à qui il servait. Tout comme Clément, Séide est poussé au crime par sa foi aveugle dont est né le désir fervent de plaire à Dieu.

Selon Paul-Alexis Mellet, l'auteur de *L'ange et l'assassin : les vocations extraordinaires et le régicide jusqu'en 1610*, le régicide basé sur des raisons concernant la foi était une fois considéré comme un acte sacré exécuté par Dieu, au travers la main d'un "serviteur" choisi. Bien qu'on pense que la critique de Voltaire vise avant tout l'Église catholique, le récit de Mellet mentionne également les actes de

³⁸ **Œuvres complètes de Voltaire**, tome 36, Éditions Garnier, 1877-1885, p.156-157.

régicide commis et justifiés par les calvinistes. Il serait donc juste d'affirmer encore une fois que la prise de position adoptée par Voltaire ne provient d'aucune affiliation religieuse, mais simplement d'une attitude contre tout dogme et toute la violence exécutée au nom de la foi. Voltaire, qui savait bien que l'assassinat des rois n'avait rien à faire avec la Providence, exprime ouvertement sa condamnation par le biais des personnages qu'il a créés: Mahomet, qui représente La Ligue, prétend qu'il a reçu l'ordre divin d'assassiner Zopire, décrit comme le leader légitime, comme l'était Henri III. Ayant besoin de la faveur du peuple, Mahomet charge Séide, jeune croyant naïf et passionné, de l'exécution du meurtre, autrement dit, pour le rôle de Jacques Clément. Cependant, il faut souligner de nouveau la différence entre les dénouements de l'événement historique et la tragédie: dans le récit de Voltaire, ce n'est pas Zopire, mais Séide qui est désigné par Mahomet comme la victime de la Providence tandis que c'est toujours le roi pendant l'histoire des "régicides divins":

« Le lien entre régicide et providence est aisé à établir, car l'assassinat du roi est le plus souvent rapporté à l'intervention de Dieu, directe ou indirecte, pour le blesser, pour le tuer ou à l'inverse pour le protéger. L'assassin est donc une créature providentielle, soit un « ange humain », soit un « monstre inhumain ». En tuant le roi, il procède au sacrifice de sa victime ou de sa propre personne, et rompt un équilibre politique pour maintenir un engagement religieux. »³⁹

La raison pour laquelle Mahomet a besoin de la faveur et de la vénération du peuple est également faite claire par l'ouvrage de Mellet. L'affirmation d'agir au nom de la Providence n'était pas suffisante en elle-même, sans l'approbation du peuple. C'est pourquoi Mahomet ne cherchait pas seulement à engendrer de la peur pour gagner du respect, mais aussi à convaincre le peuple que Dieu était de son côté:

"Je commencerai par définir ce qu'est une vocation. Chez les calvinistes, la vocation est la mission que Dieu a confiée à chacun. Elle permet de distinguer, dans la société, le corps de ceux qui ont reçu une vocation publique, les ministres et les magistrats. À partir du début des guerres civiles en France, la question de la vocation devient

³⁹ Paul-Alexis Mellet, **L'ange et l'assassin: les vocations extraordinaires et le régicide jusqu'en 1610**, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, 2007, p.1

importante, car elle est associée au droit de résistance armée, et permet donc de déterminer ceux qui, ayant une vocation publique, ont le droit de prendre les armes contre le tyran.

[...]

Lors des États généraux de Blois, en 1588-1589, Henri III fait assassiner les chefs de la Ligue, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine. Entre décembre 1588 et juillet 1589, les ligueurs promettent un jugement de Dieu contre Henri III. La déclaration de la Sorbonne du 7 janvier 1589, qui délie le peuple de l'obéissance au roi et l'autorise à prendre les armes contre lui, libère une vague de signes providentiels. »⁴⁰

Dans l'ensemble, *Le fanatisme ou Mahomet* peut se lire comme une proclamation de toutes les valeurs en lesquelles croyait Voltaire (honneur, honnêteté, compassion, courage) et une condamnation de toutes les atrocités auxquelles il s'opposait (cruauté, bigoterie, intolérance, lâcheté, malhonnêteté). L'auteur, qui a observé et examiné des actes infâmes commis au nom de la religion avec une suffisance absolue à propos de la faveur de Dieu, fait de Mahomet une incarnation de tout ce qu'il dénonçait et de Zopire, de tout ce qu'il défendait.

Pour ajouter de l'équilibre et de la vraisemblance à son histoire, il s'appuie sur la description de Mahomet comme un "enthousiaste" cherchant à civiliser et renforcer les Arabes aussi bien qu'un imposteur. Pourtant, cet "illuminateur" ne cesse pas de jouer sur les insécurités et la quête spirituelle d'un peuple assez ignorant. Rien ne l'arrête de mentir, de manipuler et d'assassiner sur la route à ses desseins. La religion qu'il a "inventée", pour lui, n'est pas une voie à la justesse et la bonté, mais une destination pour laquelle il est permis de faire n'importe quoi. Il cherche plutôt à s'imposer comme une force divine de faire reconnaître un dieu intangible dont il est censé être messager.

Zopire, quant à lui, joue le rôle du héros qui s'efforce à protéger son peuple et son pouvoir du joug d'un imposteur qui se déclare un prophète. Bien qu'il soit mentionné aussi comme un tueur, celui des enfants de Mahomet, sa séparation de son fils et sa fille enlevés et élevés par Mahomet, puis leur retrouvaille, cherche clairement à susciter chez le lecteur de la pitié pour lui. Cette sympathie est accompagnée par

⁴⁰ **Ibid.**, p.5.

l'admiration pour sa prise de position vis-à-vis de son destin et celui de son peuple. Zopire se présente comme une incarnation parfaite de l'idéalisme tandis que Mahomet est un personnage purement pragmatiste. Même son idéal de construire une société plus remarquable et respectable est basé sur son désir de se faire passer pour un pouvoir absolu qui ordonne et préside le changement. Zopire, au contraire, est prêt à sacrifier sa vie pour ne pas céder la ville à son ennemi.

En somme, au travers le personnage Mahomet, Voltaire critique toute sorte de tyrannie exercée pour n'importe quelle religion et l'arrogance de ceux qui prétend agir au nom de Dieu. S'il avait visé particulièrement l'Islam ou le prophète Muhammed, il n'aurait pas adopté plus tard des idées en faveur de cette religion qu'il a fini par trouver assez compatibles avec sa mentalité au point qu'il en a parlé comme suit:

« J'ai dit qu'on reconnut Mahomet pour un grand homme; rien n'est plus impie, dites-vous. [...] Sa religion est sage, sévère, chaste et humaine : sage puisqu'elle ne tombe pas dans la démente de donner à Dieu des associés, et qu'elle n'a point de mystère ; sévère puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour ; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient ; humaine, puisqu'elle nous ordonne l'aumône, bien plus rigoureusement que le voyage de La Mecque. Ajoutez à tous ces caractères de vérité, la tolérance. »⁴¹

Finalement, on peut dire que Voltaire n'aimait aucune religion à cause de leur nature dogmatique, mais il a fini par respecter certains aspects de l'Islam et le prophète Muhammed.

⁴¹ Faruk Bilici, **Ibid.**, p.8

DEUXIEME PARTIE

II. LE DERNIER ABENCERAGE: CHATEAUBRIAND AMOUREUX DÉGUISÉ EN ARABE NOBLE

2.1. Chateaubriand: les rêveries d'un voyageur croyant

François René de Chateaubriand est né le 4 septembre 1768, à Saint-Malo. Il a passé son enfance dans le manoir de Combourg. Selon la biographie rédigée par Charles Benoît, il était souvent négligé par son père morose et comprimé par sa mère tendre mais grondeuse. C'est dans cette atmosphère contradictoire que s'est formé son esprit rêveur et solitaire.

Après avoir étudié au collège de Dol et ensuite au collège de Rennes, il est entré dans la marine royale comme beaucoup de garçon de son entourage, ce qui ne lui a pas plu: il ne voulait que retourner chez lui pour reprendre ses rêveries et ses lectures en solitude.

Son premier et meilleur compagnon dans la vie était sa sœur Lucille, aussi mélancolique que lui-même. Elle était également sa première source d'inspiration qui a fait ressortir le génie en lui.

La jeunesse de l'écrivain était marquée par des hésitations et des changements soudains d'avis. En attendant l'arrivée de son brevet, il a renoncé à la marine et à son rêve de voyager et est allé étudier à Dinan pour être prêtre. Cependant, il n'a pas pu résister à l'appel du domicile familial qui n'était pas loin de sa ville d'études. Il y est séduit encore une fois par son imagination "crue" dans les deux sens. D'après Benoît, la plénitude de pensée et d'émotion dans le monde intérieur du jeune homme s'opposait fortement au vide de sa vie extérieure, ce qui épuisait son âme et provoquait chez lui un ennui interminable. Cet ennui a fini par le pousser à une tentative de suicide qui a été empêché par un garde-chasse. La maladie mortelle qui a suivi l'a fait finalement revenir à la raison. C'est alors que sa vie est devenue plus active.

Lorsqu'il envisageait de voyager aux Grandes-Indes, il a reçu un brevet de sous-lieutenant pour le régiment de Navarre. Il a commencé à faire connaissance de la société parisienne, y compris des gens de lettres. Cette période de nouvelles expériences et des nouveaux cercles a été interrompue par la Révolution française qui constitue un tournant dans la vie de l'écrivain illustre. À cette époque-là, il ne s'intéressait pas encore à la politique, et comme un disciple fervent de Rousseau, il n'avait que la vie sauvage dans la tête. Las et fatigué de l'ambiance artificielle de la vie parisienne, il a pris la route pour l'Amérique du Nord en espérant y trouver la paix. Après une courte visite à Washington et aux alentours de Boston, il s'est jeté au milieu de la nature intacte. Il a découvert des forêts et des déserts, tout enivrant par leur beauté sauvage et mystérieuse. C'est probablement pendant ces voyages que s'est formée dans son esprit l'idée des Natchez. La nature vierge correspondait à sa nostalgie idéaliste du monde "nouveau-né" dans sa poésie et à la simplicité qui s'opposait à la réalité du monde tumultueux où il devait habiter.

Inspiré pour ses ouvrages futurs, à peine avait-il décidé de revenir en France quand il a appris l'arrestation de Louis XVI. Son choix de soutenir le roi provient, d'après Benoît, de sa tendance à prendre la part du vaincu et du malheureux. Bien qu'on l'ait marié juste après son retour, il est parti le lendemain avec l'armée de Condé pour le siège de Thionville. Sa deuxième rencontre avec la mort a eu lieu lorsqu'il a été grièvement blessé et abandonné à son destin. Au point de mourir, il s'est rendu à Londres qui lui a ouvert le chemin pour plusieurs épreuves dures. C'est de son séjour dans cette ville qu'est né son *Essai sur les révolutions* où il suggère une réconciliation entre le nouvel ordre et les idées royalistes en décrivant les deux côtés comme deux extrémités aux rives opposés d'un fleuve, dont l'un se pressait trop de devancer la société tandis que l'autre la tenait en arrière. Pour éclairer son lecteur, il essaye d'en arriver à la "source" et de revisiter divers événements révolutionnaires qui sont apparus le long de l'histoire politique.

Cet ouvrage a été suivi par *Génie du christianisme* où l'écrivain fait l'éloge de cette religion longtemps méprisée par des intellectuels du XVIII^e siècle. Il y choisit encore une fois de soutenir ce qui est défavorisé en prenant la défense de sa foi d'enfance, partiellement sous l'influence de la mort de sa mère juste après la publication de l'*Essai*. Pascal-Henri Poiget, l'auteur de *Chateaubriand fervent des femmes*, met l'accent sur

l'image de piété de Madame de Chateaubriand en affirmant que c'était la seule qualité que l'écrivain illustre louait chez sa mère.⁴² La conversion après le décès est décrit comme suit par Benoît: « *Au lendemain même de la publication de Y Essai, le jeune émigré apprenait la mort de sa mère, et l'amertume avec laquelle cette femme chrétienne avait dans ses derniers moments ressenti les égarements de son fils. Pour son âme ardente et mobile, ce coup douloureux fut décisif, j'ai pleuré, disait-il, et j'ai cru.* »⁴³

C'est ainsi que le jeune homme a été inspiré de tenter de ranimer l'esprit de la religion qu'il avait négligé et de faire rappeler ses bienfaits ignorés. Le moyen qu'il a adopté pour le faire était de rompre l'image régressive attribuée au christianisme pendant le XVIII^e siècle et la remplacer avec une image favorable au progrès. Il a visé à prouver que le christianisme n'est pas un ensemble de dogmes ridicules, mais une source d'inspiration et d'enchantement qui est capable d'exalter l'esprit humain. Cependant, selon Benoît, l'ouvrage est moins basé sur les faits de la religion que sur les sentiments qu'elle suscite chez l'écrivain: « [...] *au lieu de prouver la vérité du Christianisme, il s'appliquera plutôt à en glorifier la beauté. Il pensait qu'alors le plaidoyer le plus éloquent qu'il put faire en faveur de la religion en disgrâce, c'était d'appeler à son secours les enchantements de l'imagination et-tous les intérêts du cœur.* »⁴⁴

C'est un autre point de la biographie de l'écrivain qui révèle un contraste entre son monde intérieur et le monde réel qui l'entoure: il prend pour point de départ le but de démontrer combien le christianisme a contribué à la civilisation et combien cette religion est en harmonie avec la nature humaine, mais il finit par un éloge euphorique qui n'utilise que de rhétorique pour arriver à ses fins. Autrement dit, sa raison et son savoir sont vaincus par son émotion et son éloquence. Voici ce qu'en dit Benoît: « *Sans doute l'auteur a écrit là -dessus des pages d'une admirable éloquence: il y a trouvé les plus beaux sujets de tableaux. Mais en général il demeure ici trop au-dessous de la grandeur du sujet, et risque de compromettre par son insuffisance les sublimes vérités qu'il veut défendre. Sa religion aujourd'hui nous semblera peu exacte, sa science incomplète et légère. Il ne regarde les Mystères, que pour en envelopper les*

⁴² Pascal-Henri Poiget, **Chateaubriand fervent des femmes**, AlterPublishing, 2014, p.21.

⁴³ M. Charles Benoît, **Chateaubriand, sa vie et ses œuvres**, Librairie Académique, 1865, p.53.

⁴⁴ Ibid., p.58.

*redoutables obscurités de splendides métaphores. Il enchante, il séduit, il éblouit, sans s'inquiéter de convaincre. Mais son temps n'en demandait peut-être pas davantage; on avait assez raisonné dans l'âge précédent, on en était las.»*⁴⁵

Après avoir comparé l'ouvrage de Chateaubriand avec l'apologie rédigée par Pascal, il explique la démarche de celui-là par l'esprit de l'époque qui n'était plus focalisé sur la raison mais sur l'émotion: « *A ceux qui ne pouvaient encore supporter la vérité du Christianisme, il parla de sa beauté.* »⁴⁶

Dans la première édition de cette apologie de christianisme, il a inclus les épisodes d'*Atala* et de *René* avec le but de démontrer la qualité émotionnelle fournie par la religion pour augmenter l'effet dramatique de la littérature. Toutes les deux histoires ont une intrigue qui se déroule autour de la foi des personnages principaux. Le christianisme joue dans ces récits son rôle civilisateur au sein de la nature en domptant la sauvagerie avec la sagesse et la supervision biblique.

Atala et *René* ont été suivis par *les Martyrs*, une épopée qui vise à prouver que la poésie chrétienne est meilleure que la poésie antique. C'est pendant son voyage en Italie qu'il a rédigé ses ouvrages payant hommage aux bienfaits du christianisme. Mais les lieux où se passe le récit de son ouvrage dépassent bien les frontières de l'Europe. Les scènes des *Martyrs* sont issues de ce qu'a vu l'écrivain lors de son long voyage qui s'est terminé en Espagne. De cette aventure serait né un récit intitulé *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui a servi de document justificatif pour son ouvrage épique. Cet itinéraire marque également un pèlerinage à la Terre Sainte pendant lequel il s'est enorgueilli des Croisades. L'ouvrage révèle bien ce que l'écrivain pensait à l'égard des "infidèles" au travers ses épreuves et ses observations en Orient. Cela va sans dire que, sortant de la plume d'un chrétien, ces remarques sont assez sévères et biaisées.

Le dernier arrêt de l'itinéraire était l'Espagne, d'où il a repris la route pour la France. C'est de son séjour en Andalousie qu'il s'est inspiré pour les *Aventures du dernier Abencerage*. L'histoire d'amour impossible entre les personnages Aben-Hamet et Doña Blanca n'est qu'un reflet de son affaire amoureuse avec Natalie de Noailles qu'il a

⁴⁵ p.60.

⁴⁶ p.62.

retrouvée lors de son séjour en Andalousie. Le protagoniste musulman Aben-Hamet, à son tour, porte des traces de son créateur chrétien. On reviendra plus tard à ce sujet lorsqu'on fait une analyse de l'ouvrage et ses personnages.

Parvenu à l'âge mûr, l'écrivain a envisagé de consacrer son temps à écrire l'Histoire. Sa prise de position politique n'était pas favorable au nouvel ordre établi par la Révolution. Napoléon respectait quand même son génie et voulait compenser son omission de l'Académie par une adhésion renouvelée. Cependant, Chateaubriand a refusé de faire un discours de réception qui ne mentionne pas le conduit politique du pays, ce qui a fini par sa renonciation à entrer à l'Académie.

Selon Benoît, l'écrivain a attendu la fin du régime pour décharger sa colère et sa déception à l'égard de l'Empire, après laquelle il a étalé tout ce qu'il avait retenu dans sa brochure intitulée *De Buonaparte et des Bourbons*. Il y célèbre la chute du régime impériale avec tant de joie et de rancune qu'il a plus tard désavoué certaines parties. C'est ainsi que l'écrivain est entré dans le champ politique par voie de conviction tandis qu'il y était emmené jusqu'alors par les événements. Il voyait dans la Restauration l'espérance de réconcilier la société nouvelle et la vieille monarchie. Devenant le personnage consulaire du parti royaliste, il était destiné à entrer dans les Conseil du nouveau pouvoir du pays.

Ce n'était qu'après la chute de l'Empire que le pouvoir est passé de l'épée au plume et qu'ont commencé à régner les maîtres de la pensée, dont Chateaubriand. N'étant pas satisfait de dominer les esprits, l'écrivain était incité à assumer un rôle actif dans la politique. La souveraineté des idées a été reconnue et assurée par Louis XVIII grâce à la Charte de 1814, ce qui n'empêchait pas Chateaubriand d'agacer le roi. Selon Benoît, la nature prudente de celui-ci s'opposait à l'âme passionnée de l'écrivain rêveur. Le point commun de deux hommes était leur animosité à l'égard des hommes de la Révolution.

Réflexions politiques, publié en 1814, était un autre effort de concilier le passé et les nouveautés: malgré sa haine contre la Révolution, René était assez réaliste pour savoir qu'on ne peut restaurer l'ancien régime que sur la base de liberté récemment acquise. Cependant, son animosité envers l'esprit révolutionnaire était trop forte pour mettre cet

effort en pratique. Voyant son pays divisé en deux parties par cette opposition entre les royalistes et les révolutionnaires, il continuait à succomber à son propre aveuglement et résister à transiger avec quelconque homme censé "libéral".

En 1816, il a publié, en payant de son titre de ministre, sa brochure intitulée la *Monarchie selon la charte* où il a expliqué d'une manière détaillée les principes du Gouvernement Constitutionnel. Ensuite, il a commencé à écrire avec une grande éloquence dans le journal *Conservateur* ce qui a marqué l'âge d'or de la liberté de la presse dans le pays. Cette nouvelle puissance qu'a gagné la plume n'allait pas sans poser de danger étant donné à son excès de rhétorique passionné.

La prise de position politique de Chateaubriand dans cette atmosphère peut se résumer en un mot comme "contradictoire". Benoît en dit: *« Comment donc lui, qui voulait faire refleurir le Lis antique sur cette terre de France si profondément renouvelée par la Révolution, s'élève-t-il avec tant de passion contre ceux qui s'efforcent d'obtenir des partis des sacrifices réciproques pour la pacification de la patrie? Dévoué comme il l'est à la royauté des Bourbons, comment se laisse-t-il entraîner jusque dans les rangs de ceux qui l'attaquent avec le plus d'acharnement?*

*Il faut le dire, avec tant de grandes qualités, on regrette de ne pas rencontrer dans Chateaubriand un plus ferme caractère et une raison plus haute. Son cœur est sollicité par tout ce qui est bon et national, mais sans pouvoir toujours accorder tous ces nobles mouvements qui l'entraînent [...] Il aime à la fois la monarchie et la liberté, la raison et la foi, les souvenirs de la vieille France et les espérances de la nouvelle. Toutes les grandes choses de la patrie, tous les éléments de la société moderne s'agitent confusément dans son âme, mais sans y trouver l'idée souveraine, qui parvienne à les coordonner. »*⁴⁷

Cependant, Chateaubriand croyait évidemment qu'il méritait plus que cela. Louis XVIII, qui le supportait à peine, pensait qu'il valait mieux l'envoyer à l'étranger: c'est en Espagne pendant la révolution qu'il a trouvé l'occasion d'assouvir son ambition en tant que conseiller du duc de Montmorency qui y représentait la France. S'emparant tout de suite du rôle principal, il a exercé une influence considérable dans la part qu'a

⁴⁷ P.194.

pris son pays au Congrès de Vérone et à l'expédition de l'Armée française dans la Péninsule. S'étant vanté de ce qu'il voyait comme sa réussite politique, autrement dit, l'intervention de la France contre les libéraux espagnols, il a été déçu de se trouver dix ans plus tard du mauvais côté de l'histoire et s'est consolé en rédigeant un récit de son triomphe passé, sous le titre tiré du congrès en question.

L'attitude passionnée et la démarche impulsive de l'écrivain ne se bornaient pas à sa prise de position à l'égard de tout ce qui évoquait l'esprit révolutionnaire. Il n'hésitait pas à utiliser sévèrement la plume contre la royauté en cas de désapprobation. Sans s'en rendre compte, il a commencé à se glisser dans le camp de ses "ennemis" comme Étienne et Benjamin Constant en luttant contre la censure et la politique restrictive de Charles X. Pourtant, son dessein n'était pas de contribuer à la destruction de la monarchie légitime qui a marqué également la fin de sa carrière politique. Ayant refusé de servir le nouveau gouvernement arrivé avec la Monarchie de Juillet, il en est devenu l'adversaire le plus fervent en oubliant tout ce qui a provoqué le bouleversement comme s'il n'en avait pas été le critique ardent. Malgré tout, une fois qu'il a accepté que sa loyauté aux Bourbons fût une cause perdue, il est devenu plus ouvert aux opinions différentes pourvu qu'elles fussent basées sur l'amour de la patrie et non pas sur l'intérêt personnel. Retiré de la vie publique, l'écrivain s'est focalisé sur des récits historiques: *Quatre Stuarts* et *Études historiques*. Dans ce dernier, d'après Benoît, il a fait de la France la tête et le cœur de la civilisation chrétienne.

C'est également dans son âge mûr qu'il a assumé le défi de traduire le *Paradis perdu* de Milton, ce qui est commenté par Benoît comme une entreprise pas tout à fait réussie: « [...] Quoi qu'il en soit, on est saisi tout d'abord du pieux scrupule, avec lequel le traducteur s'est efforcé de conserver à son modèle dans notre langue toute l'originalité de sa physionomie. Dans sa superstition d'exactitude, il va souvent même jusqu'à violenter le génie, les allures, le goût de notre langue, qu'il livre en proie à Milton. — On ne peut approuver ce système bizarre et forcé de traduction trop littérale. Ces contorsions de style, ces phrases disloquées, ces tons heurtés, étonnent et embarrassent le lecteur. [...] Toutefois cette fidélité à outrance n'en est pas moins une erreur de goût chez le grand écrivain.»⁴⁸ La dite traduction a été suivie par l'Essai sur

⁴⁸ p.232-233.

la littérature anglaise qui est décrit par l'auteur comme un recueil qu'un examen systématique.

Toujours reclus et, selon l'expression de Benoît, « ressaisi du scepticisme de sa jeunesse », il a passé ses dernières années en écrivant *Vie de Rancé (l'abbé Armand Jean Le Bouthillier de Rancé)* et son autobiographie *Mémoires d'outre-tombe* qu'il a réservé pour une publication posthume.

Après avoir été témoin de la fin de la Monarchie de Juillet, il est décédé le 4 juillet 1848, sans avoir vu ce qui l'a succédée. Depuis son époque jusqu'à la nôtre, il a toujours été vénéré comme l'un des plus grands talents des lettres françaises.

2.2. L'analyse du *Dernier Abencerage*: Aben-Hamet, le noble arabe à l'âme chevaleresque

Le dernier Abencerage, écrit par François-René de Chateaubriand en 1826, raconte l'histoire fictive d'un jeune survivant de la famille Benserradj, une tribu maure du royaume de Grenade qui a été reconquis par les Espagnols en 1492. Aben-Hamet, le héros de l'histoire est un membre respecté de sa tribu réfugiée au Tunis. Il est le seul espoir de cette famille infortunée dont quatorze personnes ont péri depuis l'immigration. Il est connu pour sa beauté, sa valeur, sa courtoisie et sa générosité. Après avoir perdu son père, il décide de faire un pèlerinage au pays de ses ancêtres. Il prend le navire à Grenade et s'y annonce comme un médecin arabe qui vise à herboriser. Il commence à se promener dans la ville à l'aide d'un guide, de plus en plus accablé du regret pour la patrie perdue.

La nouvelle commence par une scène où Boabdil, le dernier roi de la dynastie Nasride qui a régné en Andalousie jusqu'en 1492, quitte Grenade en versant des larmes. Le narrateur, quoique empathique envers sa souffrance, termine le paragraphe avec un reproche de la part d'Aïxa, la mère du souverain tombé: « *Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme.* »⁴⁹ Ainsi est soulignée l'importance de la vaillance et la puissance chez un homme qui règne sur un

⁴⁹François-René de Chateaubriand, *Les aventures du dernier Abencerage*, Éditions Gallimard, 1971, p.185

territoire, et par là, sur la destinée d'un peuple tandis que l'action de pleurer est attribuée à la "faiblesse féminine".

Amoureux de sa propre patrie, l'écrivain laisse la voix narratrice encore exprimer avec émotion la triste nostalgie des gens qui ont dû abandonner la leur. Le regret des Abencerages, selon le narrateur, est redoublé à cause de leur nature guerrière révélée une fois par leurs cris d'armes: "*Honneur et amour.*" Cette particularité est accentuée par ce qui est empreint sur le bouclier dans leur cabane: « *deux figures de sauvages, brisant une ville avec une massue. Autour de cette devise on lisait les mots: "C'est peu de choses!" armes et devise des Abencerages.* »⁵⁰

Le narrateur parle aussi de l'aspect pacifique de la nouvelle des Abencerages en Tunisie: dans ce pays, ils s'occupent de guérir le corps et l'âme en utilisant des plantes. Dans l'un des paragraphes précédents, ce métier est décrit comme une profession que les arabes considèrent aussi important que celle d'un guerrier. De cette équation est né un équilibre de sagesse guérissant et de la sauvagerie lutteuse. Aben-Hamet, à son tour, est décrit comme une incarnation de vertu et d'esthétique. On voit dans ce personnage un homme idéal qui est né dans l'imagination de l'écrivain, composé de tout ce qu'il exalte: « *Il réunissait en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté.* »⁵¹

Un jour, quand il est seul dans un faubourg loin de la ville, il rencontre une jeune femme, Doña Blanca, d'une beauté éblouissante. Ils tombent amoureux l'un de l'autre, mais il est bien évident que cet amour n'est pas destiné au bonheur: Aben-Hamet est un musulman descendant de la tribu des Abencerages, et Doña Blanca est une chrétienne descendante d'une famille qui tire son origine du Cid de Bivar, ce qu'ils ignorent tous les deux.

⁵⁰ p.186-187.

⁵¹ p.186.

Dans la scène où il rencontre pour la première fois la belle espagnole, à la suite de l'éloge que fait Aben Hamet à la jeune femme, s'ajoute à cette description la "galanterie" comme un attribut des Maures en général.

Aben-Hamet rend visite à la famille de Blanca sous le prétexte de la remercier pour l'avoir enseigné sa route. Il est bien reçu par Don Rodrigue, le duc de Santa-Fé et le père de Blanca. On se fait des amis, et le duc fait le jeune homme promettre de revenir avant qu'il parte.

L'amour passionné du jeune maure et de la belle espagnole est voué à une fin malheureuse comme ils le savent bien tous les deux. Cependant, ils ne cessent pas d'espérer: Aben-Hamet attend que Doña Blanca soit musulmane tandis que celle-ci attend que son bien-aimé se convertisse au christianisme. Le point commun des amants, c'est qu'ils accordent la plus grande importance à leur foi et leur ascendance. Même l'expression de leur passion est marquée par des allusions à leur héritage familial. Voici comment Aben-Hamet associe ses sentiments profonds à la réputation de sa tribu: « *Je jure par le sang de ces chevaliers, de t'aimer avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage.* »⁵² Il faut pourtant faire attention au fait qu'il jure au nom de la chevalerie qui réclame un ensemble de valeurs remontant au début du Moyen Âge: loyauté, prouesse, sagesse et mesure, largesse et courtoisie, justice, défense, courage, foi, humilité et franchise. C'est autour de ces valeurs que se déroulent les relations et les interactions entre les personnages mâles.

Aben-Hamet est soudain rappelé au Tunis pour voir pour la dernière fois sa mère qui souffre d'une maladie grave. Avant de partir, il jure à Blanca de ne jamais engager son cœur à une autre femme et de l'épouser aussitôt qu'elle se convertira à l'Islam. Blanca lui répond en faisant le même serment, également avec la condition de se convertir:

« *Blanca, dit-il, mes ancêtres reposent ici; je jure par leurs cendres de t'aimer jusqu'au jour où l'ange du jugement m'appellera au tribunal d'Allah. Je te promets de ne jamais engager mon cœur à une autre femme, et de te prendre pour épouse aussitôt que tu*

⁵² p.208.

*connaîtras la sainte lumière du Prophète. Chaque année, à cette époque, je reviendrai à Grenade pour voir si tu m'as gardé ta foi et si tu eux renoncer à tes erreurs. »*⁵³

Ce paragraphe montre bien qu'Aben-Hamet, quoique musulman, porte les traits d'une âme chevaleresque: après tout, l'institution de chevalerie est chrétienne, mais les vertus qu'elle exige sont universelles. La seule différence du jeune homme, c'est qu'il est un dévot de l'Islam et pas de christianisme. Il est assez loyal à sa famille pour aller voir sa mère mourante une dernière fois. Il l'est assez à bien-aimée pour lui promettre de ne pas prendre une autre épouse lorsqu'il est parti. Finalement, il l'est assez à sa religion pour refuser de se marier avec elle à moins qu'elle ne soit musulmane. Cela indique qu'il a également la prouesse de combattre ses désirs personnels par souci de l'attachement à sa foi et ses origines. De plus, il dit à Blanca franchement la condition de conversion qu'il pose pour l'épouser et ne lui donne pas de fausses espérances.

La prédominance des dites vertus devient encore plus claire quand montent sur la scène Thomas de Lautrec lors du troisième et dernier visite d'Aben-Hamet à Grenade. Ce prisonnier français qui est un ami de Don Carlos, le frère aîné de Blanca, fait son apparition comme un rival: dès le premier vu, Aben-Hamet se rend compte que ce jeune homme est considéré par Don Carlos comme un beau-frère potentiel.

Ayant aperçu son bien-aimé à son domicile, le premier effort de Blanca vise à démontrer à deux chevaliers que les mérites d'Aben-Hamet ne sont pas du tout inférieurs aux leurs:

*« Chevaliers, dit-elle aussitôt, voici l'Infidèle dont je vous ai tant parlé, craignez qu'il ne remporte la victoire. Les Abencerages étaient faits comme lui, et nul ne les surpassait en loyauté, courage et galanterie. »*⁵⁴

La réponse de Don Carlos, à son tour, est révélatrice d'un respect envers l'origine d'Aben-Hamet, qui va au-delà de l'adversité. Bien que les maures et les espagnols se soient combattus en Andalousie, il est évident par les paroles du jeune homme que tous les deux côtés reconnaissent le mérite de l'autre:

⁵³ p.213-214

⁵⁴ p.219

*« Seigneur Maure, dit-il, mon père et ma sœur m'ont appris votre nom; on vous croit d'un race noble et brave; vous-même, vous êtes distingué par votre courtoisie. Bientôt Charles-Quint, mon maître, doit porter la guerre à Tunis, et nous nous verrons, j'espère, au champ d'honneur. »*⁵⁵

Ces paroles constituent presque un résumé parfait du code de chevalerie en ce qu'elles mettent l'accent sur l'importance des valeurs comme la noblesse, la braverie, la courtoisie et l'honneur. Cette dernière est soulignée d'une telle façon qu'on en déduit qu'elle est cherchée même chez un ennemi. Ce que dit Don Carlos indique que, pour lui, être des côtés opposés n'implique pas forcément considérer l'autre inférieure.

Bien que ce dernier apprécie le caractère du jeune maure, il est hors de question pour lui d'envisager sa sœur avec un arabe. Voici le paragraphe où le narrateur décrit Don Carlos:

*« Terrible comme les conquérants du Nouveau-Monde, parmi lesquels il avait fait ses premières armes, religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs des Maures, il nourrissait dans son cœur contre les Infidèles la haine qu'il avait héritée du sang du Cid. »*⁵⁶

Thomas Lautrec, quant à lui, est une incarnation de l'homme idéal pour Don Carlos: né dans une famille noble, armé chevalier à l'âge de dix-huit ans, fait prisonnier en défendant son roi vaincu, il représente pour lui le comble de la vaillance et de l'héroïsme. Il reçoit Aben-Hamet avec respectueusement et exprime son souhait de se retrouver au champ d'honneur lorsque Charles-Quint porte la guerre à Tunis.

Ce n'est qu'après Doña Blanca avoue son amour pour Aben-Hamet que l'attitude de Don Carlos devient hostile, et l'animosité l'emporte sur la base commune de l'honneur. Voici le dialogue entre la jeune fille et son frère:

« Blanca, lui, dit-il, expliquez-vous? D'où naît le trouble que vous a causé à la vue de cet étranger? »

⁵⁵ p.220

⁵⁶ p.218

Mon frère, répondit Blanca, j'aime Aben-Hamet, et, s'il veut se faire chrétien, ma main est à lui.

Quoi! s'écria Don Carlos, vous aimez Aben-Hamet! La fille des Bivars aime un Maure, un Infidèle, un ennemi que nous avons chassé de ces palais! »⁵⁷

La réponse de Blanca montre que la religion d'Aben-Hamet est ce qui l'empêche de l'épouser, mais aussi que son attachement à cette religion d'infidèle est ce qui fait de lui un homme de valeur. Ses paroles révèlent un grand paradoxe dans l'esprit de la jeune dame amoureuse: elle souhaite que son bien-aimé soit chrétien pour qu'ils puissent se marier, mais en même temps, elle le respecte encore plus pour ne pas renoncer à sa foi:

« Don Carlos, répliqua Blanca, j'aime Aben-Hamet; Aben-Hamet m'aime; depuis trois ans il renonce à moi plutôt que de renoncer à la religion de ses pères. Noblesse, honneur, chevalerie sont en lui; jusqu'à mon dernier soupir je l'adorerai. »⁵⁸

Ayant entendu cette réponse, Don Carlos avoue à sa sœur ce qui est déjà clair; qu'il avait envisagé Lautrec comme beau-frère. Cependant, son premier souci est le futur de Blanca prise d'un amour désespéré. Blanca le console en lui promettant qu'il n'épousera jamais Aben-Hamet à moins qu'il ne se fasse chrétien. Don Carlos n'en est pas satisfait. Ayant renoncé au mariage pour laisser tous ses biens à sa sœur, il se soucie de la continuité de leur descendance. Il va tout de suite chez Aben-Hamet pour tester le courage de son adversaire honorable. Il lui donne deux choix: renoncer à Blanca ou accepter le combat.

N'ayant aucune peur pour sa vie, Aben-Hamet cherche à apprendre s'il a été envoyé par Blanca. Lorsque Don Carlos répond "non", ajoutant qu'elle l'aime plus que jamais, tout le souci du jeune homme se vaporise: Lautrec n'est plus son rival qu'en duel.

L'estime de Don Carlos pour le jeune maure grandit quand Aben-Hamet refuse de combattre pour une raison qu'il ne saurait pas imaginer: il n'est point chevalier, donc

⁵⁷ p.220

⁵⁸ p.220-221

Don Carlos ne peut pas le combattre sans descendre de son rang. Voici l'effet de cette réponse sur le fils de Cid: « *Don Carlos, frappé de la réflexion du Maure, le regarda avec un mélange d'admiration et de fureur. Puis tout à coup: "C'est moi qui t'armerai chevalier! Tu en es digne."* »⁵⁹

Aben-Hamet finit par accepter le combat et semble l'emporter sur Don Carlos grâce à la bonté de ses armes et la légèreté de son cheval. Don Carlos désarmé crie à son rival de le tuer. C'est alors que se révèle la véritable intention d'Aben-Hamet: il n'a jamais pensé ni à tuer ni à blesser Don Carlos. Son seul but en acceptant le combat était de se prouver digne de rejoindre sa famille. Cette noble démarche montre que l'amour et le courage du jeune homme dépassent son orgueil. Il hésite à renoncer à la religion de ses aïeux, mais pas à renoncer à sa vie, et en ce faisant, il fait un effort pour se faire accepter à la famille de sa bien-aimée bien que Don Carlos le considère déjà comme son égal.

Lorsque le combat est interrompu par l'arrivée de Blanca et de Lautrec, les sentiments contradictoires resurgissent encore une fois: malgré la sollicitation de Blanca, les trois chevaliers refusent de se donner la main. On peut dire que, parmi les raisons qu'ils citent pour justifier leur refus, la plus noble est celle de l'Abencerage. Don Carlos dit qu'il hait Aben-Hamet. L'explication en est claire: à cause de lui, sa sœur épousera un converti ou souffrira jusqu'à la mort pour un amour impossible. Lautrec, quant à lui, naturellement envie Aben-Hamet puisque c'est ce dernier qui est aimé par Blanca. Au lieu d'exprimer des sentiments négatifs, Aben-Hamet mentionne son respect pour Don Carlos, qui est le frère de la femme qu'il adore, et son sympathie pour Lautrec qui souffre d'un amour non partagé. Ses paroles quand même ne manquent pas de sincérité en ce qu'il n'oublie pas d'affirmer qu'il ne les aime pas.

C'est après ce duel qu'Aben-Hamet commence à questionner son hésitation entre son amour et sa foi. Un jour, il entre dans une église convertie d'une mosquée il rencontre Blanca quand il est en train d'en sortir. Il lui demande si elle est en train de chercher Lautrec. Blessée par sa jalousie, elle lui dit qu'elle venue prier pour qu'il soit chrétien,

⁵⁹ p.222

sinon sa passion amoureuse qui a déjà commencé à altérer sa santé peut lui coûter la vie. Elle lui apprend comment elle et sa famille souffrent de son irrésolution et le désarroi de la jeune femme l'exhorte à prendre une décision rapide.

Il envisage pour la première fois renoncer à sa religion et commence à douter que le dieu des chrétiens soit le Dieu véritable, puisqu'il est celui des "nobles âmes" comme celle de Blanca et de Don Carlos. Ici, on peut voir le préjugé de l'auteur-narrateur entrer en jeu: Aben-Hamet n'a-t-il jamais rencontré des âmes nobles avant de venir en Espagne, dans son entourage familial? Est-ce que sa propre âme chevaleresque est une exception pour quelqu'un de son origine? Si c'est le cas, pourquoi Blanca et Don Carlos feraient-ils l'éloge des Maures, à partir de ce qu'ils ont appris de leur père?

Ces questions amènent le lecteur à l'impression que c'est un acte de noblesse de la part de Blanca et son frère de louer la race d'Aben-Hamet, mais que n'importe quelle âme chevaleresque serait attirée par le "génie du christianisme". La nouvelle, dans son ensemble, semble traverser d'une sorte de regret à l'égard de la foi et de l'ascendance de l'Abencerage. Pour l'auteur-narrateur, l'homme idéal est celui qui est doué des vertus chevaleresques qui appartiennent à une institution purement chrétienne. Ayant toutes ces vertus dans sa personnalité, Aben-Hamet ne manque que de "la bonne foi" pour y arriver.

Au point de déclarer à Blanca sa décision de se convertir, Aben-Hamet se rend à la fête donnée par Lautrec à Généralife. Lors de son accueil, le lecteur peut observer le regard critique que porte l'Abencerage sur sa race et sa culture. En jetant un coup d'œil aux portraits sur les murs de la salle des Chevaliers, il dit "Nous ne savons pas peindre", avec un air de regret. Ensuite se déroule un dialogue entre lui et l'hôte, qui révèle les sentiments de celui-là à l'égard de son ancêtre Boabdil:

« Le généreux Lautrec, qui voyait les yeux de l'Abencerage se tourner malgré lui vers l'épée de Boabdil, lui dit: "Chevalier Maure, si j'avais prévu que vous m'eussiez fait l'honneur de venir à cette fête, je ne vous auriez pas reçu ici. On perd tous les jours une épée, et j'ai vu le plus vaillant des rois remettre la sienne à son heureux ennemi."

Ah! s'écria le Maure en se couvrant le visage d'un pan de sa robe, on peut la perdre comme François I^{er}; mais comme Boabdil!... »⁶⁰

Il est bien évident qu'il éprouve une sorte de honte en face de la manière dont le roi maure a rendu son épée et son pays à l'ennemi et même lui reproche, comme Aïxa le fait au début de la nouvelle, de ne pas avoir défendu sa patrie proprement.

Dans le paragraphe suivant, on trouve encore une autre phrase qui insinue que, selon l'auteur-narrateur, Aben-Hamet est un maure exceptionnel qui se distingue des autres membres de sa race, ou proprement dit, qui diffèrent de l'image qu'il s'en est faite: « [...] Ces récits enchantaient Aben-Hamet, dont la passion pour les histoires merveilleuses trahissait le sang arabe. »⁶¹ Cela veut dire que les arabes ne peuvent pas apprécier habituellement ces histoires aimées par les occidentaux, mais Aben-Hamet en est capable. Ils passent le reste de la soirée en chantant des romances et jouant de la guitare. C'est alors que l'histoire commence à se dénouer: après que Don Carlos chante un éloge pour le Cid, Aben-Hamet exprime le trouble qu'il éprouve d'avoir entendu le nom de "l'homme cruel" qui a massacré sa famille. Don Carlos, quant à lui, le décrit comme "le héros à qui sa famille doit le jour". Ainsi se révèle le fait que Don Carlos et Doña Blanca sont des descendants du Cid. Aben-Hamet, avec larmes aux yeux, déclare à son tour qu'il n'est que le dernier Abencerage, descendant de leurs ennemis. Ayant entendu ses paroles, Blanca tombe à genoux avec un surcharge d'émotion. Bien qu'elle soit désespérée, elle vante encore une fois la race de son bien-aimé: « *Dieu de bonté dit-elle, tu justifies mon choix! Je ne pouvais aimer que le descendant des héros.* »⁶²

Aben-Hamet avoue qu'il est venu en Espagne pour chercher à se venger des Bivars en trouvant et tuant l'un des leur descendants. Lautrec lui promet de ne jamais tenter d'épouser Blanca s'il décide à retourner en Tunisie. Finalement, Don Carlos lui suggère de le combattre et de s'emparer de tous ses biens s'il est vaincu par l'Abencerage ou de renoncer au combat, se convertir au christianisme et d'épouser sa sœur. Cela indique qu'il est moins déçu qu'honoré vis-à-vis de l'identité d'Aben-Hamet.

⁶⁰ p.229

⁶¹ p.230

⁶² p.238

L'Abencerage laisse la dernière parole à Blanca tout en pensant qu'il ne peut pas épouser à une descendante des persécuteurs de ses aïeux. Son amante ne le déçoit pas et lui dit de retourner au désert: ils savent tous les deux qu'un homme qui trahit ses ancêtres pour son amour n'est digne ni de l'un, ni de l'autre.

3.2. L'homme méprisé/l'homme idéalisé

Lorsqu'on examine les descriptions des orientaux dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* publié en 1811, il est bien évident que l'image que l'auteur fait des musulmans est la plus loin que possible d'être favorable. En effet, elle semble représenter tout ce qui s'oppose aux vertus chevaleresques qu'on a mentionnées dans le chapitre précédent. En face de l'homme idéal désigné par Chateaubriand dans toute sa bravoure, loyauté, prouesse, justice et courtoisie, se dresse un portrait de l'homme sauvage et vulgaire qui attaque brusquement le vulnérable et qui recule lâchement devant le statut.

Presque chaque commentaire à propos de la religion est révélateur d'une vision qui considère le christianisme comme la position par défaut et toute autre foi comme une déviation non seulement secondaire, mais aussi nuisible. Tout ce qui appartient à la civilisation chrétienne, au contraire, est si admirable que même les "musulmans barbares" ne peuvent pas y résister:

*« Les Turcs, qui ont mutilé partout les monuments de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie : l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle, et les Saladin ont respecté les Couci. »*⁶³

Une autre phrase offre une image des arabes comme des gens qui attendent une catastrophe pour en profiter tout en cherchant à créer un contraste entre eux et Jésus Christ qui faisait de son mieux pour aider les autres:

*« L'Arabe, errant sur cette côte, suit d'un œil avide le vaisseau qui passe à l'horizon ; il attend la dépouille du naufragé au même bord où Jésus-Christ ordonnait de nourrir ceux qui ont faim et de vêtir ceux qui sont nus. »*⁶⁴

⁶³ François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Bernardin-Bechet, 1867, p.201.

⁶⁴ Ibid, p.207.

En lisant le récit, on a l'impression que tous les musulmans sont intrinsèquement mauvais et tous les chrétiens sont des exemples de vertu: « *Mes hôtes me conduisirent d'abord à la chapelle, que je trouvai illuminée et où ils remercièrent Dieu de leur avoir envoyé un frère ; touchantes institutions chrétiennes par qui le voyageur trouve des amis et des secours dans les pays les plus barbares [...]* »⁶⁵

Chateaubriand n'hésite pas à présenter les adeptes de Mahomet comme des personnes cupides qui cherchent à remplir leurs poches sous n'importe quel prétexte:

« *Ce religieux, à la dernière fête de Pâques, ayant lavé des linges de l'autel, l'eau imprégnée d'amidon coula en dehors de l'hospice et blanchit une pierre. Un Turc passe, voit cette pierre, et va déclarer au cadi que les Pères ont réparé leur maison. Le cadi se transporte sur les lieux, décide que la pierre, qui était noire, est devenue blanche, et, sans écouter les religieux, il les oblige à payer dix bourses.* »⁶⁶

Lorsque l'écrivain exprime son souhait de rendre visite à l'Aga, il est averti par le président dont les paroles indiquent, à leur tour, que les musulmans ne s'intéressent qu'à l'argent et ne s'arrêtent à rien pour s'en emparer:

« *Vous ne connaissez pas ces gens-ci, me dit-il ; ce que vous prenez pour une politesse est un espionnage. On n'est venu vous saluer que pour savoir qui vous êtes, si vous êtes riche, si on peut vous dépouiller.* »⁶⁷

Ayant rencontré des arabes qui parlent sa langue maternelle, l'auteur en fait une raison de fierté et d'élan patriotique qui met "les orientaux sauvages" dans une position de "subordonné" qui les fait courber la tête devant la supériorité de la culture française:

« *Tout à coup je fus frappé de ces mots prononcés distinctement en français : " En avant ! Marche ! " Je tournai la tête, et j'aperçus une troupe de petits Arabes tout nus qui faisaient l'exercice avec des bâtons de palmier. Je ne sais quel vieux souvenir de ma première vie me tourmente ; et quand on me parle d'un soldat français, le cœur me bat : mais voir de petits Bedouins dans les montagnes de la Judée imiter nos exercices militaires et garder le souvenir de notre valeur [...]* »⁶⁸

⁶⁵ p.208

⁶⁶ p.209.

⁶⁷ p.211.

⁶⁸ p.218.

Ce sentiment de supériorité est renforcé dans le passage où il raconte la façon qu'il a été accueilli par les Pères de Terre Sainte qui, d'après l'auteur, le voient comme un ange gardien. L'un des pères n'hésite pas à se plaindre des musulmans et de la négligence de l'Europe:

*« Ils se crurent sauvés par la présence d'un seul Français. [...] L'année dernière il nous contraignit de payer soixante mille piastres ; d'après l'usage, nous ne lui en devons que quatre mille, encore à titre de simple présent. Il veut cette année nous arracher la même somme, et il nous menace de se porter aux dernières extrémités si nous la refusons. Nous serons obligés de vendre les vases sacrés, car depuis quatre ans nous ne recevons plus aucune aumône de l'Europe : si cela continue, nous nous verrons forcés d'abandonner la Terre Sainte et de livrer aux mahométans le tombeau de Jésus-Christ. »*⁶⁹

La seule description favorable à propos des musulmans est celle d'un homme turc qui fait l'auteur reprendre l'habit français, ce qui déclenche un autre louange de la culture française. Curieusement le fait que cet habit engendre de la peur chez ceux qui l'aperçoivent ne pose pas de problème pour l'écrivain illustre, au contraire, c'est encore une autre raison pour être fier:

*« Cet Ali-Aga était fils d'un aga de Rama, qui avait eu la tête tranchée sous la tyrannie de Djazzar. Ali était né à Jéricho, aujourd'hui Rihha, et il se disait gouverneur de ce village. C'était un homme de tête et de courage, dont j'eus beaucoup à me louer. Il commença d'abord par nous faire quitter, à moi et à mes domestiques, le vêtement arabe, pour reprendre l'habit français : cet habit, naguère si méprisé des Orientaux, inspire aujourd'hui le respect et la crainte. »*⁷⁰

Même les monuments qui portent une valeur comment pour les adhérents de toutes les religions abrahamiques ne suscitent chez l'auteur aucun sentiment d'entente:

« A un lieu plus loin, nous entrâmes dans le champ de Rama, où l'on trouve le tombeau de Rachel. [...] Les Turcs ainsi que les Arabes honorent les familles des patriarches. Les traditions des chrétiens s'accordent à placer le sépulcre de Rachel dans ce lieu : la critique historique est favorable à cette opinion ; mais, malgré Thévenot, Monconys,

⁶⁹p.220.

⁷⁰p.221

*Roger et tant d'autres, je ne puis reconnaître un monument antique dans ce qu'on appelle aujourd'hui le tombeau de Rachel : c'est évidemment une fabrique turque consacrée à un santon. »*⁷¹

Ce paragraphe est bientôt suivi par une description qui oppose la vue "des sauvages vulgaires" à la finesse des "peuples civilisés":

*« Ajoutons qu'un contraste extraordinaire rend encore ces choses plus frappantes ; car en sortant de la grotte, où vous avez retrouvé la richesse, les arts, la religion des peuples civilisés, vous êtes transportés dans une solitude profonde, au milieu des mesures arabes, parmi des sauvages demi-nus et des musulmans sans foi. »*⁷²

Les jugements négatifs de l'auteur sont bientôt soutenus par l'attaque portée sur son groupe par des Bédouins:

*« Comme nous approchions, une nouvelle troupe d'Arabes, cachée au fond d'un ravin, se jeta sur notre escorte en poussant des hurlements. Dans un instant nous vîmes voler les pierres, briller les poignards, ajuster les fusils. (...) Nous nous précipitâmes tous pêle-mêle dans une cour, et la porte se referma sur nous.(...) Nous étions renfermés dans un espace étroit, où nous nous blessions avec nos armes, et où nos chevaux, animés par le bruit, étaient devenus furieux. Ali prétendit avoir détourné un coup de poignard qu'un Arabe me portait par derrière, et il montrait sa main ensanglantée : mais Ali, très brave homme d'ailleurs, aimait l'argent, comme tous les Turcs [...]. »*⁷³

Encore une fois est souligné le penchant des Musulmans pour l'argent, y compris celui d'Ali Aga dont l'auteur-narrateur parle d'une façon relativement favorable. Bien que les Musulmans s'opposent également entre eux-mêmes, l'extrait donne l'impression qu'ils ont un point commun qui se révèle pendant des conflits: une tendance à résoudre des problèmes en ayant recours à la violence. C'est toujours les Chrétiens qui font un effort pour éviter la querelle et rétablir la paix.

Le seul moment où l'auteur exprime du contentement à l'égard des Arabes est celui où il reconnaît des usages semblables à ce qui est censé, d'après lui, comme "valeur par défaut":

⁷¹ Ibid.

⁷² p.225

⁷³ p.228

« On aime à distinguer dans ces usages quelques traces des mœurs des anciens jours, et à retrouver chez les descendants d'Ismaël des souvenirs d'Abraham et de Jacob. »⁷⁴

À partir du paragraphe suivant, l'auteur-narrateur se situe à quelque distance du milieu où il se trouve et se met à décrire minutieusement "l'objet" de son observation, d'une façon presque scientifique : "L'arabe", tel qu'il est aperçu par l'écrivain voyageur, devient ainsi la cible d'une analyse détaillée qui semble renvoyer à un être hors de la portée de la communication et de la compréhension véritable, avec son apparence physique, son comportement et sa situation socioculturelle traités tous d'une manière, cela va sans dire, subjective à l'auteur en tant que l'homme chrétien occidental :

« Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en Égypte, et même en Barbarie, m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite [...]. Rien n'annoncerait chez eux le sauvage s'ils avaient toujours la bouche fermée, mais aussitôt qu'ils viennent à parler, on entend une langue bruyante et fortement aspirée, on aperçoit de longues dents éblouissantes de blancheur, comme celles des chacals et des onces : différents en cela du sauvage américain, dont la férocité est dans le regard et l'expression humaine dans la bouche.

Les femmes arabes [...] rappellent un peu les statues des prêtresses et des Muses. Ceci doit s'entendre avec restriction : ces belles statues sont souvent drapées avec des lambeaux ; l'air de misère, de saleté et de souffrance dégrade ces formes si pures ; un teint cuivré cache la régularité des traits ; en un mot, pour voir ces femmes telles que je viens de les dépeindre, il faut les contempler d'un peu loin, se contenter de l'ensemble et ne pas entrer dans les détails.

[...]

Tout ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les contes est vrai, et j'en vais citer un exemple : [...] Je voyais à la lueur du feu ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur [...].»⁷⁵

⁷⁴p.239

⁷⁵p.240-41.

Comme on voit dans ces trois paragraphes, Chateaubriand ne prétend pas parler des différences sociales et culturelles entre les gens de deux races, deux religions ou deux régions, mais étiquette "l'autrui" ouvertement comme l'être sauvage qui occupe une place secondaire par rapport à "l'occidental civilisé" représenté par l'auteur et le clergé chrétienne. Curieusement, ce qui révèle la sauvagerie chez ce peuple au regard doux, selon l'auteur, est le résonnement de leur langue et leur dent: ces deux choses qu'ils n'ont pas choisi indiquent évidemment la nature brutale que le voyageur accorde aux Arabes plutôt une vraie sauvagerie reflétée par l'air et la voix.

Sa description favorable des femmes finit également par une attitude dédaigneuse basée sur ce que l'auteur aperçoit de mauvais ou décadent. Tout en comparant les femmes arabes aux statues religieuses et mythologiques, il n'hésite pas à rappeler à son lecteur qu'elles ne seront jamais aussi belles, au moins tant qu'on les examine de près. Leur saleté, misère et souffrance ne sont pas mentionnées comme un aspect indésirable et inévitable de la condition humaine, mais comme des défauts qui réduisent l'esprit de ces personnes à ce que manque leur apparence.

Bien que l'auteur se trouve entouré des orientaux, son jugement n'est basé que sur ce qu'il regarde et ce qu'il a entendu avant sa rencontre avec ce peuple. On sait qu'il y'en a ceux qui parlent français, mais on ne voit aucun effort pour une communication réciproque de la part de l'auteur ou il même s'il y'en a, il n'en parle jamais dans son récit. Il se contente d'être simplement un observateur qui interprète les choses à son gré. La description des arabes qui écoutent leur cheikh raconter un conte ne constitue qu'une scène pittoresque des gestes, des expressions faciales, des voix et du paysage qui les entoure. L'écrivain-voyageur ne semble pas du tout intéressé par le contenu du conte qui lui aurait pu révéler une facette de leur civilisation qui n'existe même pas à ses yeux.

Voici comment l'auteur analyse "l'état de sauvagerie" dans laquelle se trouvent les Arabes en le comparant avec celui des Indiens:

« J'avais sous les yeux les descendants de la race primitive des hommes, je les voyais avec les mêmes mœurs qu'ils ont conservées depuis les jours d'Agar et d'Ismaël [...]. Ce qui distingue surtout les Arabes des peuples du Nouveau-Monde, c'est qu'à travers la rudesse des premiers on sent pourtant quelque chose de délicat dans leurs mœurs : on sent qu'ils sont nés dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts, toutes les

sciences, toutes les religions. Caché aux extrémités de l'Occident, dans un canton détourné de l'univers, le Canadien habite les vallées ombragées par des forêts éternelles et arrosées par des fleuves immenses ; l'Arabe, pour ainsi dire jeté sur le grand chemin du monde, entre l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions de l'aurore, sur un sol sans arbres et sans eau [...] En un mot, tout annonce chez l'Américain le sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état de civilisation ; tout indique chez l'Arabe l'homme civilisé retombé dans l'état sauvage. »⁷⁶

L'auteur reconnaît le fait que les régions où habitent les Arabes sont celles où sont nés les arts, les sciences et les religions. Cependant, tout s'efface de ses yeux quand il porte un jugement sur ce qu'il voit au moment donné, autrement dit, un manque de civilisation. Il exprime que cette civilisation à laquelle les peuples indigènes de l'Amérique ne sont jamais parvenus (tout en ignorant celle qui leur est propre) a été atteinte mais plus tard perdue par les Musulmans de l'Orient. En ce faisant, il traite ce bouleversement comme quelque chose d'inhérent et pas comme une conséquence des enjeux sociopolitiques certains desquels impliquent également des chrétiens. Il ne leur attribue aucun mérite pour ce que leur doit la civilisation occidentale qu'il ne cesse de louer.

À travers tout le récit, on ne peut pas s'échapper à l'impression que l'auteur-narrateur ne voit que ce qu'il veut voir et se contente d'être observateur subjectif qui projette sur tout ce qui l'entoure ce qu'il a dans la tête, autrement dit, il ouvre la voie pour l'homme oriental idéalisé qu'il créera dans *Les aventures du dernier Abencérage*.

2.4. L'auteur découvert à travers son héros ou le héros comme l'alter-égo de l'auteur

L'intrigue des *Aventures du dernier Abencérage* se déroule autour deux thèmes principaux: l'amour et la religion. De la contradiction qu'ils entraînent est née une histoire tragique et émouvante. Cela va sans dire que ce sont des éléments qui occupent une place importante dans la vie de l'auteur. De plus, cette nouvelle triste est inspirée d'une histoire vécue mentionnée dans ce témoignage du Baron Hyde de Neuville:

« [...] Madame de Noailles, depuis duchesse de Mouchy, si justement nommée la belle Nathalie, voyageait depuis six mois en Espagne [...]. Elle était très liée avec M. de

⁷⁶ p.241.

Chateaubriand, alors en Terre Sainte. Elle me parlait de lui sans cesse, et lorsque je le rencontrai peu de temps après, je crus le reconnaître sans jamais l'avoir vu. [...] le Dernier Abencérage. Bianca y est bien l'image fidèle de l'aimable Nathalie, et dans la description de cette danse gracieuse et noble où il a peint la fille des Espagnes, j'ai cru souvent revoir l'amie commune qui nous avait charmés bien des fois en essayant les danses si attrayantes du pays que nous visitons ensemble. »⁷⁷

On sait que la rencontre amoureuse de Chateaubriand avec Madame de Noailles a eu lieu à Grenade, la ville où se rencontre également le héros et sa bien-aimée. Le témoignage du Baron révèle tout ouvertement que Doña Blanca tire sa beauté, sa noblesse, son élégance et sa finesse d'esprit de la Duchesse. Mais comment s'est terminée-t-elle cette affaire de cœur de Chateaubriand ? Les mémoires de Chateaubriand n'offrent qu'une grande discrétion à l'égard de cette romance significative de sa vie. Cependant, une lettre adressée à Madame Swetchine par la Duchesse de Duras, en 1817, nous informe de la maladie mentale dont a souffert de Noailles:

« Je vous ai montré des lettres de ma pauvre amie...; vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses sentiments, et cette délicatesse, cette fierté blessée, qui depuis longtemps empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle, selon moi, que de valoir mieux que sa conduite [...] Enfin, chère amie, tout l'ensemble de cette situation a produit ce que cela devait produire: sa tête s'est égarée, son imagination s'est frappée, et elle a perdu la raison. [...] Je ne connais que M. de Chateaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé; je ne lui ai écrit qu'il y a trois jours, j'espérais que cet horrible état s'améliorerait, mais il n'a fait qu'empirer. Je ne puis penser qu'à cela. »⁷⁸

Il est plus intéressant de trouver que cette Madame Duras, l'expéditrice de cette lettre, n'est que celle qui est devenue l'objet de l'amour éphémère de l'écrivain. Le commentaire d'André Beaunier laisse peu de soupçon à l'égard de l'indifférence de Chateaubriand envers ses amantes, tout en vérifiant la théorie de Mauriac qui affirme que le personnage est parfois chargé d'accomplir ce à quoi l'auteur a échoué. Dans le cas de Chateaubriand c'est la loyauté. Tandis que ses personnages sont en proie aux

⁷⁷ Baron Hyde de Neuville, **Mémoires et souvenirs**, Librairie Plon, 1892, p.444.

⁷⁸ Madame Swetchine, **Sa vie et ses œuvres**, par le comte de Falloux, tome I, 1875, p. 184

amours impossibles auxquels ils restent fidèles, l'écrivain est toujours infidèle aux amours qui lui sont toujours accessibles. Le commentaire en question révèle également un égo trop flatté de la part de l'auteur qui ne semble pas avoir trouvé chez Natalie la jalousie et la possessivité dont il se nourrissait:

*« Et c'est dans ce château de son père qu'un jour l'imprudente Natalie présenta René à la duchesse de Duras. Oui, l'imprudente: une femme qu'aimait René ne devait présenter René à nulle autre femme. Tout de même, les amours de René et de Blanca durèrent assez longtemps: assez longtemps, pour René!... »*⁷⁹

L'affirmation de Beaunier est soutenue par cet extrait d'une lettre que l'écrivain a adressée à Madame Duras:

*« Mme de Mouchy sait que je l'aime, que rien ne peut me détacher d'elle...Sûre ainsi que moi, elle ne me défend ni de vous voir, ni de vous écrire, ni même d'aller à Ussé, avec ou sans elle. Si elle me le commandait, sans doute elle serait aussitôt obéie...»*⁸⁰

Afin de voir clairement comment s'est construit les personnages et l'intrigue tragique de l'ouvrage, on doit porter un regard attentif sur les différents aspects de la vie de l'auteur, qui se révèle comme un ensemble des contradictions entre ce qui est vécu et ce qui est imaginé.

Chateaubriand a commencé sa vie dans un environnement principalement féminin, avec sa grand-mère, sa mère et ses quatre sœurs. Dans ses mémoires, il parle de la première avec tendresse tandis qu'il réserve l'éloge de la piété et la qualité intellectuelle à sa mère qu'il mentionne moins et par qui il ne semble pas avoir été trop chéri.

C'était sa sœur Lucile, qui était très proche de lui, qui l'a encouragé à utiliser sa vision artistique. Elle était une fille mystérieuse et complexe, avec une tendance à se réfugier dans son monde intérieur. Selon l'écrivain, il partageait avec Lucile "un goût de se tourmenter, de s'épancher, sans toutefois être très attentif aux sentiments et aux réactions de l'autre." Cette complicité étrange s'était bien évidemment formée dans un univers unique qui n'était réservé qu'à eux-mêmes:

⁷⁹ André Beaunier, **Chateaubriand: textes choisis et commentés**, tome II, Librairie Plon, 1912, p.108.

⁸⁰ Ibid.

« *Lucile et moi nous étions inutiles. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable.* »⁸¹

Quant à leur différence, voici comment l'explique Pascal-Henri Poiget dans son ouvrage intitulé *Chateaubriand fervent des femmes*:

« *Si Lucile, tournée vers le passé pour le regretter, ne vivait dans le présent que pour en souffrir et s'en détacher, en ne songeant même pas à l'avenir, François-René, à cette époque, ne jouissait que du moment présent... Et pourtant... ne sera-ce pas l'un des traits principaux du caractère de Chateaubriand de ne pas cesser de se retourner vers son passé? Oui, certes, le fond est bien le même chez le frère et la sœur, mais avec toute la distance qui sépare un être qui extériorise tout, Lucile, incapable de pouvoir cacher un sentiment, une réaction, et homme très intériorisé au point, d'être plus tard taxé d'insensibilité...* »⁸²

Cette remarque est, d'une certaine façon, révélatrice du contraste entre la vie extérieure et la vie intérieure de l'écrivain: on peut observer que tout sentiment caché, réprimé ou ignoré par lui s'accumule en arrière de son esprit au point d'éclater dans les d'un ouvrage, à travers ses protagonistes passionnés.

Adoré par les femmes qu'il aime, trompe et abandonne, l'écrivain ne semble exalter l'amour que dans son œuvre. De son monde tangible où la plupart des femmes lui étaient accessibles et très peu de femmes lui étaient indifférentes, il s'enfuit à son univers imaginaire où tout amour est très fort, impossible et en conséquence, éternel.

Parmi ses relations avec les femmes qui sont entrées dans sa vie d'une façon ou d'une autre, son mariage à Céleste semble être la moins romantique ou pour mieux dire, il n'est basé que sur la convention sociale et financière: « *On avait cru me faire un riche mariage: il se trouva que la fortune de ma femme était en rente sur le clergé; la nation se chargea de les payer à sa façon.* »⁸³

⁸¹ Pascal-Henri Poiget, *Chateaubriand fervent des femmes*, AlterPublishing, 2014, p.27.

⁸² Ibid, p.29.

⁸³ p.32

Après avoir passé quelques semaines avec elle, Chateaubriand a pris la route et n'est renté que douze ans plus tard, épris d'une autre femme, Pauline de Beaumont.

C'est ainsi que l'écrivain exprime dans ses *Mémoires* son remords à l'égard de son épouse:

*« Madame de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile (...) Elle a subi mes adversités; (...) Timide et tremblante pour moi seul, ses inquiétudes sans cesse renaissantes lui ôtent le sommeil et le temps de guérir ses maux: je suis sa permanente infirmité et la cause de ses rechutes (...) Quand l'un et l'autre nous paraîtrons devant Dieu, c'est moi qui serai condamné. »*⁸⁴

Selon Poiget, l'écrivain, qui ne n'a jamais su s'attacher à une seule femme, était plus amoureux des passions qu'il suscitait chez elles qu'il ne l'était des femmes et lie la folie dans laquelle est tombée Natalie de Noailles à l'indifférence de Chateaubriand.

L'écrivain exprime l'attrait qu'avait exercé cette femme sur lui avec des paroles suivantes:

*« Je venais d'admirer, dans la sacristie déserte de l'Escorial, une des plus belles vierges de Murillo; j'étais avec une femme; elle me montra la première le religieux. »*⁸⁵

Bien que l'amour désespéré soit un thème récurrent dans l'œuvre de Chateaubriand, ce n'est pas une coïncidence que le désespoir du cas d'Aben-Hamet se forme autour des différences religieuses. Comme d'habitude, l'écrivain a besoin d'une intrigue dramatique qui sépare les amants. Mais pourquoi créer un protagoniste arabe qui retourne en Espagne pour retrouver ses racines?

La réponse est évidemment liée au voyage qu'il a fait à l'Orient. Ayant vu les Musulmans en personne et rencontré son amante en Espagne en retour, l'écrivain en a dû être assez inspiré pour remplacer ce qui ne lui avait pas plu avec une image idéalisée et la faire partie d'une histoire tragique à côté d'une femme castillane qui devait ses charmes, à son tour, à Natalie de Noailles. En effet, sa motivation principale pour faire le voyage en premier lieu était plutôt la romance que le pèlerinage. Voici ce qu'il en dit dans ses *Mémoires*:

⁸⁴ p.35

⁸⁵ p.110

« Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! »⁸⁶

Quant à l'Espagne, le pays où l'histoire a lieu, il n'était pas seulement choisi pour sa connotation personnelle dans la vie de l'auteur, mais aussi pour des raisons assez politiques à cause desquelles le livre n'a pu être publié qu'en 1826, vingt ans plus tard de sa date de rédaction. Le paragraphe suivant, un extrait de *Chateaubriand* de Jules Lemaître, indique le soutien de l'écrivain pour les Espagnoles contre l'Empire:

« [...] Et, quand il fut de retour à Paris, il écrivit pour elle les Aventures du dernier Abencérage, qu'il publiera seulement vingt ans plus tard. "Le portrait, dit-il, que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial. La résistance des Espagnols à Bonaparte... excitait alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévouements et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumaient encore, et la censure n'aurait pas permis des éloges où elle eût découvert, avec raison, un intérêt caché pour les victimes.»⁸⁷

Regardons maintenant l'ensemble du tableau: un jeune homme musulman à l'âme chevaleresque part en Espagne pour visiter le pays de ses aïeux, il y fait la connaissance de Doña Blanca qui est, à son insu, descendante du Cid, il est immédiatement épris de sa beauté, sa finesse d'esprit et son âme noble, mais intervient tout de suite la différence religieuse. Ainsi commence l'hésitation du héros entre l'amour et le respect pour les ancêtres. D'après l'auteur, il est impossible qu'une personne qui connaît le christianisme n'en soit pas impressionné, donc Aben Hamet compte se convertir à la fois de sa bien-aimée. Cependant, il finit par rester musulman à la suite de la demande de Doña Blanca. Pourquoi ne pas préférer l'amour à la religion de ses pères? La réponse de cette question révèle encore un autre aspect de l'auteur: l'importance qu'il accorde à l'honneur. Voici ce qu'en dit Lemaître:

⁸⁶ Jules Lemaître, *Chateaubriand*, 7^e conférence, Calmann-Lévy, 1912, p.209.

⁸⁷ Ibid, p.222-23

« Aben-Hamet a songé à se convertir à la religion chrétienne. Mais lorsqu'il découvre que Blanca est la descendante du Cid [...]. La tentation était grande, mais elle n'était pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parlait au cœur de l'Abencérage, d'une autre part il ne pensait qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang de ses persécuteurs au sang des persécutés [...].

Ainsi, Blanca juge que ce qu'Aben-Hamet doit faire «pour être plus digne de son amour», c'est de rester musulman. [...].

Tous sont sublimes, mais le musulman l'est particulièrement. [...] La morale de Blanca, d'Aben-Hamet, de Lautrec et de Carlos, est la morale de l'honneur. L'honneur est le profond respect de soi et de ses ancêtres. Changer de religion, ce serait se démentir soi-même, et démentir les aïeux qui vous ont légué la religion où vous avez été élevé. Ce serait manquer de fidélité, et manquer aussi d'orgueil. L'honneur sera l'unique règle morale de Chateaubriand. De même qu'Aben-Hamet, qui a songé à se faire chrétien, demeure musulman, parce qu'il se croirait diminué si on le voyait changer, donc se renoncer, ainsi Chateaubriand, que la Révolution secrètement séduit [...].⁸⁸

À partir de ce dernier paragraphe, le code moral que l'écrivain a choisi pour ses personnages peut se résumer ainsi: l'amour est une force sublime et respectable, cependant, avant de s'y abandonner, il faut bien considérer nos priorités, y compris l'identité de nos aïeux. En tout cas, une personne qui manque le respect pour ses ancêtres ne mérite pas celui de son/sa bien-aimé(e), donc, il ne faut pas renoncer à notre foi pour se marier quel que soit la grandeur de son amour. Après tout, l'amour n'est mérité que par l'honneur et celui-ci implique un attachement indissoluble à nos origines.

À la fin du paragraphe en question, on trouve une observation assez intéressante de Lemaître à l'égard de l'esprit de Chateaubriand:

« Chateaubriand, que la Révolution secrètement séduit,—après avoir été par honneur émigré et soldat de l'armée des princes, conservera aux Bourbons, pour garder sa vie

⁸⁸ p.228-29-30

extérieurement harmonieuse, une fidélité pleine de reproches, une fidélité insupportable de se sentir si méritoire... »⁸⁹

La biographie écrite par Charles Benoit met l'accent sur le fait que l'écrivain a une tendance à prendre le parti du malheureux, ce qui constitue, selon Benoit, une des raisons pour lesquelles Chateaubriand n'a pas soutenu la Révolution. Quant aux *Essais sur les révolutions*, paru en 1797, l'auteur le présente comme un effort assez futile de mettre la Révolution française dans un cadre historique remontant à l'Antiquité et un appel à une attitude modérée réconciliant le besoin de nouveauté avec les valeurs traditionnelles:

« Il laissera aux autres adorer la fortune ; pour lui, il embrassera toujours de préférence la cause du malheur. Son cœur libéral aurait pu se laisser entraîner alors aux grands principes de 89; mais il voit dans son roi une victime, un martyr : le voilà décidé.[...] Dans cet Essai sur les Révolutions, le jeune émigré osait à son tour aborder le redoutable problème que posait alors la Révolution française, et qui obsédait tous les grands esprits.[...] Dans quelle mesure doit-on tenter de réconcilier ces éléments de l'avenir avec les choses qui doivent être conservées du passé et relevées dans la ruine universelle où elles ont été entraînées?

[...] il voudrait préparer une réconciliation, en montrant aux uns et aux autres que leur fanatisme n'est plus de leur siècle, et en s'efforçant de les ramener à l'intelligence de leur temps, comme dans le courant d'un fleuve « qui nous entraîne », dit-il, selon le penchant de nos destinées, à quand nous nous y abandonnons. »⁹⁰

Pourtant, le pamphlet intitulé *de Buonaparte et des Bourbons* est un éloge à la royauté française, le plus loin que possible de chercher une quelconque réconciliation. L'écrivain y fait de sa plume un moyen de propagande inexorable pour critiquer durement Napoléon et l'Empire qu'il représente. Voici ce qu'en dit Benoit:

« Avec une clairvoyance passionnée, Chateaubriand pressentait ce dénouement fatal; pendant deux ans, suspendu aux nouvelles de chaque jour, il calculait la marche de la

⁸⁹ p.230

⁹⁰ M. Charles Benoit, **Chateaubriand, sa vie et ses œuvres**, Librairie Académique, 1865, p.38-40-41-43

catastrophe imminente. Il préparait pour le jour suprême l'implacable pamphlet, où il déchargerait tous les ressentiments qu'il avait amassés dans son cœur contre le régime impérial. Ce régime l'étouffait. Sa brochure célèbre : De Buonaparte et des Bourbons, fut comme l'explosion de la joie sauvage avec laquelle il en saluait la chute. Pamphlet cruel et odieux! Plus tard, Chateaubriand a désavoué en partie la violence de cet anathème jeté à un ennemi vaincu. »⁹¹

Le pamphlet est plein des exemples qui illustrent la signification et l'importance des Bourbons pour Chateaubriand et son mépris à l'égard de Bonaparte:

« Les fonctions attachées à ce titre de Roi sont si connues des Français (...) : le roi leur représente aussitôt l'idée de l'autorité légitime, de l'ordre, de la paix, de la liberté légale et monarchique. (...) il n'effraye personne ; au contraire, il rassure. Le roi, le magistrat, le père ; un Français confond ces idées. Il ne sait ce que c'est qu'un empereur ; il ne connaît pas la nature, la forme, la limite du pouvoir attaché à ce titre étranger. »⁹²

Ce paragraphe montre bien que le roi, pour Chateaubriand, est représentatif de tout ce qui est cher à une nation. Il considère l'aristocratie comme une notion aux valeurs intrinsèques qui se manifestent rarement chez un chef quelconque.

Selon l'écrivain, la seule qualité qui peut contrebalancer l'aristocratie, c'est la vertu, et bien évidemment il pense que Napoléon n'en ai aucune. Quant à son talent militaire, il explique qu'il ne suffit pas à faire de lui un grand leader en le comparant avec les généraux de la dynastie : *"Au défaut des droits de la naissance, un usurpateur ne peut légitimer ses prétentions au trône que par des vertus : dans ce cas, Buonaparte n'avait rien pour lui, hors des talents militaires, égaux, sinon même surpassés par ceux de plusieurs de nos généraux. Pour le perdre, il a suffi à la Providence de l'abandonner et de le livrer à sa propre folie."*⁹³

Si l'on applique cette manière de penser au cas d'Aben-Hamet, on peut dire que le héros se trouve face à deux choix: rester dans le cadre bien connu et vénéré de la religion, les traditions, les habitudes et les mœurs transmises par la famille ou se livrer à un

⁹¹ p.174.

⁹² François-René de Chateaubriand, **De Buonaparte et des Bourbons**, Bibliothèque nationale, 1872, p.83.

⁹³ p.54.

nouveau sentiment qui l'en détacherait à tout jamais et aurait des conséquences imprévisibles, soient-elles bonnes ou mauvaises. Cela va sans dire qu'il est sûr de la vertu de sa bien-aimée, pourtant, le poids de la décision de renoncer à ses valeurs ancestrales l'emporte sur tout le bien que pourrait offrir l'adoption d'une nouvelle identité.

L'allusion politique de la nouvelle est mentionnée ainsi par Beaunier dans son commentaire sur ce dialogue entre Aben-Hamet et Doña Blanca:

« *Blanca dit à Aben-Hamet:*

-Vos anciens maîtres, ou plutôt les rois de vos pères, étaient des ingrats.

-Qu'importe? repartit l'Abencerage: ils ont été malheureux!

L'allusion n'est pas douteuse. Le Dernier Abencerage fut écrit en 1807; mais il ne parut que vingt ans plus tard et, avant de le faire imprimer, Chateaubriand ne dut pas s'interdire d'y pratiquer des retouches. Ces anciens maîtres, ces rois des ancêtres, ce sont les Bourbons; leur ingratitude que signale- inutilement, pour l'anecdote- Blanca. Et 'Qu'importe? Ils ont été malheureux, c'est toute la politique que Chateaubriand prétendit suivre ou avoir suivie à leur égard. »⁹⁴

Cette dernière phrase semble vérifier ce qu'affirme Benoit à propos de l'attitude politique de l'écrivain dans sa biographie de Chateaubriand: une tendance incorrigible à se mettre du côté du vaincu, ou simplement du malheureux.

On peut résumer ainsi la façon dont le destin du protagoniste reflète les idéaux et la personnalité de l'auteur-narrateur: mauvais amant dans la vie réelle, l'écrivain cherche à créer son amour idéal dans les histoires tragiques omniprésentes dans son œuvre. Étant récemment de retour d'un voyage à l'Orient et ayant rencontré son amante en Andalousie, il est plein d'inspiration: les peuples des pays lointains, les vues de la Terre Sainte, la splendeur de Grenade, les charmes de Natalie de Noailles. Cette dernière sert de source pour créer l'image de Doña Blanca. Le lieu est destiné à être celui où ils se sont rejoints. Où trouver l'intrigue qui en fera une histoire tragique d'amour

⁹⁴ André Beaunier, Chateaubriand : textes choisis et commentés, tome II, Librairie Plon, 1912, p.107.

impossible? C'est là qu'intervient la différence de religion. Alors, il faut choisir: faire de lui-même, l'amant de Natalie/Blanca, un musulman "sans foi" ou faire son de alter-ego l'amant d'une infidèle. Un chrétien pieux, il n'est pas surprenant qu'il a fait son choix de la manière qui accorde la victoire au christianisme et préfère un héros musulmans "à l'âme chevaleresque" qui ne tombe pas seulement sous le charme de Natalie/Blanca, mais aussi sous celui de la religion de Christ. Et le choix d'un Abencerage, bien sûr, sert à la fois à consolider l'intrigue avec la présence d'un descendant de la noblesse arabe de l'Andalousie et à modérer les préjugés de l'auteur envers les musulmans. C'est comme cela que Chateaubriand parle des Abencerages dans son *Itinéraire*:

*« Les héritiers des fiers Abencerages, les élégants architectes de l'Alhambra, sont devenus à Jérusalem des portiers, qu'on recherche à cause de leur intelligence, et des courriers, estimés pour leur légèreté. »*⁹⁵

Dans son essai intitulé *La victoire du christianisme dans les aventures du dernier Abencérage de François-René de Chateaubriand*, Valentina Alzati explique ce qui est déjà indiqué par le titre: malgré le fait que le protagoniste est musulman, il ne serait pas injuste de lire cette nouvelle romantique comme une victoire de la religion de l'écrivain, pas emporté sur celle de son héros, mais sur les vagues de la passion qui peut entraîner l'être humain loin de la foi, aux abîmes des joies mondaines. D'après l'auteur, c'est le sacrifice des personnages qui fait de la nouvelle un éloge du christianisme qui est censé en exiger énormément: Don Carlos renonçant à la vie conjugale pour être chevalier de Christ, Lautrec renonçant à ses espoirs à l'égard de Blanca, Aben-Hamet et Blanca renonçant à leur amour pour rester fidèle à leurs aïeux et leur foi. *« [...] Chateaubriand, utilisant un genre très répandu à l'époque, arrive à mettre en scène l'un des problèmes les plus anciens de toute la théologie chrétienne: celui de l'« [heurte entre] « passions violentes » et l'aspiration à une pureté sublime, celle du sacrifice absolu pour Dieu, dont le modèle exemplaire est Jésus Christ. Grâce à l'action héroïque qui clôt les Aventures du dernier Abencérage, celle-ci se place dans cette perspective du sacrifice. »*⁹⁶

⁹⁵ François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Bernardin-Bechet, 1867, p.276.

⁹⁶ Valentina Alzati, *La victoire du christianisme dans Les aventures du dernier Abencérage de Chateaubriand*, à travers www.academia.edu, 2011, p.3.

L'amour est un sentiment respecté tant qu'il est accompagné par la gloire de l'honneur. Bien que les deux personnages principaux s'aiment avec un amour inébranlable, ils finissent par se quitter, car ils aspirent tous les deux à un grand idéal de pureté spirituelle et de la loyauté familiale.

Pour conclure, on peut dire que le Dernier Abencerage est, en quelque sorte, plutôt l'homme idéal de Chateaubriand qu'il n'est sa vision d'un arabe infidèle. Il est musulman aux vertus chevaleresques, au sang noble transmis par sa tribu, aux valeurs esthétiques héritées de ses ancêtres, à l'esprit assez suprême pour être impressionné des bienfaits du christianisme, à l'âme romantique et passionné, mais trop fier, pieux et honorable pour succomber aux passions mondaines et charnelles. Il est accablé d'un amour impossible qui n'a été jamais vécu par l'écrivain illustre connu pour abandonner toutes les amantes qui lui était accessible; pourtant, il partage avec son créateur son idée de l'honneur et de vertu, ce qui fait de lui une sorte de *doppelganger* en face de Blanca/Natalie.

CONCLUSION

Dans le cadre de ce mémoire de master nous avons proposé une étude comparative de deux ouvrages appartenant aux époques différentes et qui ont des protagonistes orientaux comme le point commun. Leurs auteurs sont loin de se ressembler en termes de la croyance religieuse et de l'esprit de l'époque à laquelle ils appartiennent: Voltaire est la figure emblématique du XVIII^e siècle considéré comme l'âge du rationalisme, tandis que Chateaubriand représente le (pré)romantisme français, au XIX^e siècle, marqué par un certain retour au christianisme par réaction au rationalisme du siècle précédent. .

On peut dire que leur point de vue concernant ce qu'ils abordent dans leurs ouvrages est considérablement et, comme le montre cette étude, inévitablement marqué par les valeurs et les paradigmes de leurs époques complètement opposées l'une à l'autre. Cette différence dans leurs visions du monde est nettement mise au jour dans leur façon d'interpréter les Croisades: contrairement à Voltaire qui les qualifie de "folies guerrières", Chateaubriand les considère comme le sauveur de la civilisation chrétienne qu'il juge, en fait, comme la seule forme de la civilisation. La première interprétation peut se lire comme l'opinion adoptée par une génération d'intellectuels qui sont fiers de ne dépendre que de leur raison et de leur intelligence pour arriver à une perception quelconque du pouvoir divin et de la Providence tout en faisant de celles-là un guide infaillible pour la vie. Quant à la deuxième, elle est le fruit d'une génération déçue d'un idéal ultra-terrestre offert la primauté de la raison qui cherche plutôt à se réfugier dans un retour à l'idée de divinité telle qu'elle est proposée par la foi chrétienne.

Nous avons pour but de rétablir leur façon d'aborder et d'écrire les dits protagonistes au vu de leurs propres opinions et vécus pour en relever les éléments qui reflètent l'identité de l'écrivain. Afin d'y parvenir, nous avons effectué une analyse approfondie des personnages en question, de ce qu'ils pourraient représenter pour leur auteur et de ce qu'ils révèlent également de leurs créateurs.

Le premier ouvrage, *Le fanatisme ou Mahomet*, est une tragédie écrite par Voltaire, qui a une réputation de libre penseur et de déiste qui cherche à comprendre le pouvoir divin par sa propre raison. Bien que son titre et son contenu semblent indiquer une

animosité particulière envers l'Islam et son prophète Muhammed, l'ouvrage s'avère plutôt une critique sévère du dogmatisme catholique dont l'écrivain a assez souffert à cause de ses opinions libérales. On apprend également que Voltaire, quoique hostile à l'Islam surtout au début sa carrière, y devient de plus en plus favorable. Cette attitude critique prise, pour des raisons que nous avons mentionnées, face aux religions institutionnelles ne cible pas particulièrement l'Islam : pour Voltaire qui a passé une partie de sa vie en exil, il est plus aisé et sûr de critiquer, interroger sa religion et sa société à travers des valeurs d'une autre culture, d'où le besoin de recourir à la figure d'autrui. C'est un fait que nous observons dans toute l'histoire de la littérature à plusieurs reprises. Du reste une lecture approfondie de l'ouvrage, comme nous avons fait dans ce travail, met en lumière le fait que la représentation des personnages orientaux est plus révélatrice de la vision du monde adoptée par l'auteur. Bien que l'écrivain ait écrit la tragédie en question dans une période de sa vie où il était aussi hostile à l'Islam qu'aux autres religions, c'est tout d'abord l'Eglise Catholique qu'il vise à travers sa pièce de théâtre comme il l'affirme dans sa lettre à M. de Missy. C'est par l'intermédiaire du personnage Mahomet qu'il incarne la bigoterie inexorable qui est parfois capable de transformer un homme ordinaire en une sorte de monstre prêt à tout faire par la foi aveugle. Cette image de l'homme ordinaire qui accepte de commettre du mal au nom d'un Dieu qu'il craint et vénère sans réserve, tel que Jacques Clément, se concrétise en le personnage Séide. Finalement, la prise de position individuelle de l'auteur en face de cette bigoterie est représentée par Zopire qui essaye, de toute sa force, d'empêcher Mahomet d'étendre son pouvoir.

Quant au deuxième ouvrage que nous avons traité, *Les aventures du dernier Abencerage* de Chateaubriand, il raconte l'histoire d'un jeune arabe noble qui voyage de la Tunisie en Espagne pour retrouver ses racines et se venger des descendants de ceux qui ont massacré ses aïeux. Le choix d'un protagoniste arabo-musulman est assez frappant, venant d'un défenseur fervent du christianisme. Malgré le respect et l'admiration que le narrateur réserve pour le héros oriental, la nouvelle se révèle être plutôt un éloge à la religion de l'auteur et au code de l'honneur qu'elle exige : la première condition est la fidélité à l'ascendance dont on est issu. Il est difficile de ne pas se rendre compte de la différence entre la représentation que l'auteur fait des musulmans qu'il a rencontrés dans sa vie réelle et celle qu'il fait de son héros: ce dernier appartient à la seule "catégorie de mahométans" dont il parle avec respect dans son

Itinéraire, autrement dit, aux Mauresques de l'Espagne, ce qui n'est pas le fait du hasard. C'est un choix délibéré qui semble aider l'écrivain à faire de son protagoniste un arabe à qui il peut accorder des attributs héroïques: la bravoure, la honnêteté, la dévotion, la loyauté, l'abnégation. Ce que l'on trouve du bien chez le héros, c'est tout ce qui constitue le chrétien idéal pétri des valeurs chevaleresques qui servent de la base commune pour tous les personnages du récit. À travers sa représentation d'Aben Hamet, l'auteur ne cherche pas à créer un personnage issu de ce qu'il vraiment pense du groupe ethnique auquel le héros appartient, mais plutôt en crée un qui satisfera l'image de l'homme idéal dans son esprit: un musulman qui aimerait se convertir au christianisme, car c'est "la religion des hommes admirables", un bon amant qui pourrait tout faire pour sa bien-aimée sauf renoncer à la religion de ses ancêtres puisque cela ferait de lui un homme moins honorable qui ne mérite pas l'amour de la femme qu'il adore.

Voici comment se croisent deux ouvrages de genres différents et d'époques différentes qui ont été créés par des auteurs dont les croyances et les opinions ne se ressemblent en rien: à partir d'un point commun, qu'est d'avoir des protagonistes orientaux, ils nous incitent à découvrir une ressemblance beaucoup plus frappante: la façon dont ils construisent une image de leur vision du monde par l'intermédiaire de leur personnages fictifs, plus ou moins indépendamment de ce qu'ils pensent de l'appartenance culturelle de ces derniers.

En définitive, c'est l'existence du personnage-autrui qui lie ces deux ouvrages. Cependant, il ne s'agit pas d'un point de vue similaire chez les auteurs à l'égard de l'identité de l'autrui, comme nous indique ce qu'ils en disent en parlant de leur vécu et de leurs opinions individuelles. C'est la manière dont l'autrui rencontre le soi, autrement dit, l'identité de l'auteur à travers le personnage qui constitue le point essentiel de cette étude. Il ne serait pas faux d'affirmer que les personnages en question servent de miroir aux auteurs qui les utilisent dans une intrigue bien cadrée pour exprimer ce qu'ils veulent dire, d'une façon plus efficace et frappante.

Si Voltaire, qui n'a jamais été chrétien pieux, fait du prophète de l'Islam un imposteur, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pense de cette religion et de ses adhérents, mais en tant qu'une indice de sa prise de position en face de toute forme de dogme religieux: il s'identifie avec Zopire, le héros secondaire, contre le protagoniste/antihéros Mahomet

et la "marionnette" naïve de celui-ci, qui se courbe avec empressement devant une autorité qu'il considère divine. C'est par l'intermédiaire de ces personnages et de l'intrigue dans laquelle ils sont encadrés que l'auteur manifeste son identité de libre penseur qui a souffert du dogmatisme de la religion chrétienne.

Chateaubriand, le romantique déçu qui cherche le salut dans les merveilles du christianisme fait, à son tour, de son protagoniste arabo-musulman le héros de ses rêves, contrairement à ce que l'on attendrait d'un homme qui est préjugé, voire hostile à tout ce qui n'est pas le produit ou la source de la civilisation chrétienne, afin de faire l'éloge de sa religion par l'intermédiaire de l'histoire d'amour entre le héros et la héroïne. C'est à travers Aben-Hamet musulman qui admire Doña Blanca chrétienne que l'auteur manifeste non seulement son amour pour Natalie de Noailles, mais aussi sa vénération pour le christianisme. Aben-Hamet représente, en quelque sorte, l'amant fidèle que l'auteur n'est pas arrivé à être dans sa vie personnelle et l'infidèle qu'il aurait aimé être s'il n'avait pas été né chrétien: un homme à l'esprit assez noble pour envisager se convertir au christianisme qui est fait pour cette sorte d'esprit, mais trop loyal et honorable pour renoncer à la foi de ses ancêtres.

Ce procédé adopté par ces deux écrivains peut être utilisé par un auteur quelconque, peu importe sa vision du monde et l'époque dans laquelle il existe. *Le fou d'Elsa* de Louis Aragon en constitue un bon exemple dans ce sens: c'est un ouvrage qui ne remonte qu'au XX^e siècle, écrit par un auteur connu aussi bien pour engagements politiques que pour sa poésie. Sa prise de position à l'égard de la religion et du traitement de l'autrui est assez différente de celles des auteurs que nous avons abordés. Ayant rejeté toute idée de divinité, y compris celle de l'Islam ou d'une autre religion abrahamique, Aragon adopte quand même une voix apologétique lorsqu'il met en question la manière dont l'Occident a traité le monde en dehors de la civilisation chrétienne dans son ouvrage qui combine la poésie et la prose sur un fond de fiction historique. Il y fait de son identité de l'intellectuel souffrant un protagoniste qui s'appelle le Medjnoûn. L'homme déçu du XX^e siècle, Aragon qui a été témoin des deux guerres mondiales et de la Guerre d'Algérie, devient ainsi Qaïs al-Medjnoûn qui est en train de regarder Grenade s'écrouler devant ses yeux, comme l'a fait la civilisation occidentale devant l'auteur. Le Medjnoûn, à son tour, trouve son compagnon et sa moitié dans une femme qui n'existera que quatre cent ans plus tard, *Elsa*, l'homonyme de la bien-aimée de l'auteur-narrateur. Aragon crée une sorte d'alter-

ego qui cherche la perfection et l'espoir dans le couple amoureux et surtout dans la femme de l'avenir au lieu de se réfugier dans l'idée de Dieu.

Les détails de l'identité d'Aragon révélée par son protagoniste oriental pourraient constituer en elle-même le sujet d'une autre thèse. Pour nous, il est suffisant de savoir que, les personnages qui semblent les plus différents de leur créateurs à la surface peuvent illuminer ce qu'il y a de plus subtil dans le vécu et l'esprit de l'auteur, peu importe la génération, la croyance et les convictions de ce dernier.



BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE DES OUVRAGES DE VOLTAIRE

La Henriade, 1728.

Lettres philosophiques, 1734.

Le fanatisme ou Mahomet le prophète, 1736.

Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, 1756.

Le dictionnaire philosophique portatif, 1764

Traité sur la tolérance, 1767

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE DES OUVRAGES DE CHATEAUBRIAND

Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française, 1797.

René, ou les Effets des passions, 1802.

Le Génie du Christianisme, 1802

Les Martyrs, ou le Triomphe de la foi chrétienne, 1809.

Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne, Le Normant, 1811, récit de voyage

De Bonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe, 1814.

De la Monarchie selon la charte, 1816.

Les Aventures du dernier Abencerage, 1826.

Études ou discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christianisme et l'invasion des barbares, 1831.

Congrès de Vérone, 1838.

Mémoires d'outre-tombe, 1848.

OUVRAGES CITES DANS CETTE ETUDE

Alzati, Valentina, **La victoire du christianisme dans Les aventures du dernier Abencerage de Chateaubriand**, depuis www.academia.edu, 2011.

Baron de Neuville, Hyde **Mémoires et souvenirs**, Librairie Plon, 1892.

Beunier, André, **Chateaubriand: textes choisis et commentés**, tome II, Librairie Plon, 1912.

Benoit, M. Charles **Chateaubriand, sa vie et ses œuvres**, Librairie Académique, 1865.

Bilici, Faruk, **L'Islam en France sous l'Ancien Régime et la Révolution: attraction et répulsion**, 2003.

Chateaubriand, François-René, **Les Aventures du dernier Abencerage**, Éditions Gallimard, 1971.

Chateaubriand François-René, **Itinéraire de Paris à Jérusalem**, Bernardin-Bechet, 1867.

Chateaubriand François-René, **De Buonaparte et des Bourbons**, Bibliothèque nationale, 1872.

Hazleton, Lesley, **The First Muslim**, Riverhead Books, 2013.

Lemaître, Jules, **Chateaubriand, 7^e conférence**, Calmann-Lévy, 1912.

Levinas, Emmanuel, **Le temps et l'autre**, Paris, PUF, Quadrige, 1983.

Madame Swetchine, **Sa vie et ses œuvres**, par le comte de Falloux, tome I, 1826.

Mauriac, François, **Le romancier et ses personnages**, Éditions R.-A. Corrêa, 1933.

Mellet, Paul-Alexis, **L'ange et l'assassin: les vocations extraordinaires et le régicide jusqu'en 1610**, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, 2007.

Norga, Gustave, **Voltaire: sa vie, ses œuvres, l'influence de ses idées dans la société**, Imprimerie Laloux fils et Guillot, 1878.

Œuvres complètes de Voltaire, Mélanges littéraires- Troisième volume, Ode et Wodon, 1828.

Œuvres complètes de Voltaire, tome 53, Imprimerie de la Société Littéraire, 1785.

Œuvres complètes de Voltaire, tome 36, Éditions Garnier, 1877-1885.

Sansay, Turpin, **Voltaire, sa vie et ses œuvres**, Imprimerie Jouaust, 1867.

Poiget, Pascal-Henri, **Chateaubriand fervent des femmes**, AlterPublishing, 2014.

Tabari (trad. Herman Zotenberg), **La Chronique, Histoire des prophètes et des rois**, vol. II, Actes-Sud/Sindbad, coll. « Thésaurus », 2001.

Voltaire, **Dictionnaire philosophique**, Œuvres de Voltaire, tome 32, Werdet et Lequien Fils, 1829.

Voltaire, **Essai sur les mœurs et l'esprit des nations**, Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, 2002.

Voltaire, **Le fanatisme ou Mahomet le prophète**, Étienne Ledet et Compagnie, 1753.

OUVRAGES GENERAUX

Boulainvilliers, Henri, **La vie de Mahomet**, Bibliothèque nationale de France, département Fonds du service reproduction, 8-02G-156 (bis), 1730.

Briançon, Muriel, **L'altérité au cœur de l'identité : que peut enseigner l'altérité intérieure?**, Sciences-croisées numéro 2-3 : L'Identité, Université Provence, 2008.

Chalier-Visuvalingam, Elizabeth, **Littérature et Altérité : penser l'autre**, Revue d'études françaises, 1/1996.

Doyon, Julie, « Nicolas LE ROUX, 1er août 1589. Un régicide au nom de Dieu. L'assassinat d'Henri III », **Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies**, Vol. 12, n°1 | 2008, 117-120.

Moussa, Sarga, « Notes de lectures sur *l'Itinéraire* », in **Revue d'histoire littéraire de la France**, Presses Universitaires de France, 2008, vol. 108, p. 222-225.

Moussa, Sarga, **Chateaubriand lecteur de Volney**, Feb 2007, France. pp.121-133.

Moussa, Sarga, « Mémoire de pèlerins, pèlerins de la mémoire » (Chateaubriand, Lamartine, Nerval). **Le Voyage et la mémoire au XIXe siècle**, Créaphis, pp.173-188, 2011, Silex.

Vinet, Alexandre, **Etudes sur la littérature du XIX^e siècle**, Tome I (Madame de Staël et Chateaubriand), Librairie Fischbacher, Paris, Georges Bridel & C^{ie}, Lausanne, 1848

CURRICULUM VITAE

CEREN ONAY

LIEU / DATE DE NAISSANCE İZMİR / 1988

2013- 2016

MASTER DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES **UNIVERSITÉ GALATASARAY**

2006-2012

LICENCE DE LINGUISTIQUE COMPARÉE ET
LANGUES ÉTRANGÈRES APPLIQUÉES
UNIVERSITÉ GALATASARAY

2006

OBTENTION DE **BACCALAURÉAT**
LANGUE ETRANGÈRE

TEZ ONAY SAYFASI

Üniversite: Galatasaray Üniversitesi

Enstitü: Sosyal Bilimler Enstitüsü

Adı Soyadı: Ceren ONAY

Tez Başlığı: L'identité de l'auteur vue à travers le personnage-autrui dans *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète* de Voltaire et *Les Aventures du dernier Abencerage* de Chateaubriand

Savunma Tarihi: 30.06.2016

Danışmanı: Yrd. Doç.Dr. Engin BEZCİ

JÜRİ ÜYELERİ

Ünvanı, Adı, Soyadı

İmza

Yrd. Doç.Dr. Tuba Ayık AKÇA

Yrd. Doç.Dr. Attila DEMİRCİOĞLU

Yrd. Doç.Dr. Engin BEZCİ

Enstitü Müdürü

Prof. Dr. M. Yaman ÖZTEK